QUELS SONT LES AVANTAGES

DE LA

CONNAISSANCE DE L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

POUR LA MÉDECINE ELLE-MÊME ?

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

ESSAI SUR LA CONTAGION. 1832. In-8° de XIII et 128 pages.

MÉMOIRE SUR LES RAPPORTS DE LA CHIMIE AVEC L'ACTION DES MÉDICAMENTS. 1842.

DES VIRUS CONTAGIEUX DANS LEURS RAPPORTS AVEC LE CORPS VIVANT. (Fragment pour servir à l'histoire des maladies contagieuses.) 1843.

ETUDE SUR LES SPÉCIFIQUES D'AFFECTION ET LES SPÉCIFIQUES D'ORGANES. 1843.

RÉFLEXIONS SUR LES TENDANCES DE LA CHIMIE MODERNE APPLIQUÉE A LA PHYSIOLOGIE ET A LA PATHOLOGIE HUMAINES. 1844. In-8° de 107 pages.

CONTAGION DE LA MORVE DES SOLIPÈDES A L'HOMME. (Rapport fait à la Société de médecine-pratique de Montpellier, sur un mémoire relatif à cette question.) 1845. In-8° de 44 pages.

DE LA CONTAGION CONSIDÉRÉE CHEZ L'HOMME ET LES ANIMAUX. 1844. In 8° de 196 pages.

DE LA PATHOGÉNIE DE L'INFLAMMATION, ET DE SON APPLICATION A LA THÉRAPEUTIQUE DE CETTE MALADIE. 1849. In-8° de 113 pages.

TRAITÉ DE TOXICOLOGIE GÉNÉRALE du professeur ANGLADA, rédigé sur les notes de l'Auteur par CHARLES ANGLADA, D. M. M., et accompagné d'un Tableau toxicologique pour servir à la recherche analytique des poisons. 1835. In-8° de VI et 352 pages. — Paris, chez J.-B. Baillière, libraire.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT : TRAITÉ DE LA CONTAGION POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES MALADIES CONTAGIEUSES ET DES ÉPIDÉMIES.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

CONCOURS

Pour la CHAIRE de PATHOLOGIE et de THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALES.

QUELS SONT LES AVANTAGES
DE LA
Connaissance de l'Histoire de la Médecine
POUR LA MÉDECINE ELLE-MÊME ?

THÈSE

soutenue publiquement le 13 Avril 1850,

PAR

LE DOCTEUR **Charles ANGLADA,**

PROFESSEUR AGRÉGÉ ET BIBLIOTHÉCAIRE-ADJOINT DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, MEMBRE TITULAIRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE LA MÊME VILLE, CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE MÉDECINE DE MARSEILLE, etc.

« ...... Nous sommes comme l'enfant qui est sur « le col du géant, c'est-à-dire que par les escrits des « anciens nous voyons ce qu'ils ont veu, et pouuons « encore voir et entendre dauantage» (Ambroise PARÉ, *œuvres compl.* édit. de 1840. T. I. p. 8).

MONTPELLIER,

J. MARTEL AÎNÉ, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

rue de la Préfecture 10.

1850

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE,

JOSEPH ANGLADA,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE
ET A LA FACULTÉ DES SCIENCES
DE MONTPELLIER.

JUGES DU CONCOURS.

MM. LORDAT, *Président.*

DUPORTAL, RECH, CAIZERGUES, FUSTER, BOUISSON, ESTOR,	}	Professeurs-Juges.

MM. DUNAL, COMBAL, BENOIT,	}	Docteurs-Juges.

Compétiteurs, par ordre d'argumentation.

MM. CHRESTIEN.
ANGLADA.
DUPRÉ.
LASSALVY.
JAUMES.
QUISSAC.

QUELS SONT LES AVANTAGES

DE LA

Connaissance de l'Histoire de la Médecine

POUR LA MÉDECINE ELLE-MÊME ?

I. Aux yeux des gens du monde et d'un grand nombre de médecins, l'histoire de la médecine ne serait autre chose que l'exposition chronologique des faits et des observations de l'ordre médical qui se sont succédé à travers les siècles. Cette exposition se formulerait surtout, d'après eux, dans la biographie des auteurs ou des praticiens illustres qui ont été, aux diverses époques, comme l'incarnation de la science et de l'art. Cette histoire, purement narrative, se bornerait à réunir des faits suivant l'ordre de leur succession dans le temps et dans l'espace, et ne chercherait point à en pénétrer la signification philosophique.

Ce n'est point ainsi qu'apparaît à notre esprit l'his-

toire de la médecine; nous ne saurions lui imposer d'aussi étroites limites. Nous lui reconnaissons des vues plus élevées, un horizon plus vaste, une part plus large dans l'étude de la nature humaine. En déroulant à nos yeux le fleuve du passé, en nous décrivant toutes les sinuosités et les accidents de son cours, elle doit encore nous dire quelle est la nature du mouvement qui l'emporte, quel est le but où il tend.

II. L'histoire de la médecine n'est autre chose, en effet, que celle des idées doctrinales; elle doit être critique, c'est-à-dire *juger* et interpréter les systèmes, rechercher leur raison d'être, étudier leur enchaînement et leurs progrès, les poursuivre dans leurs rapports avec le développement de l'esprit humain et le mouvement philosophique de chaque époque.

Sa tâche ne se borne point à enregistrer les découvertes qui ont marqué les phases de la science; il lui appartient aussi d'en pénétrer l'origine, d'en observer l'évolution, d'en apprécier la marche ascendante. Elle lie et combine entre eux les faits épars qu'elle recueille, pour en déduire des conséquences et en extraire des résultats utiles à la science générale. Suivant ainsi la médecine dans la série des âges, elle recherche les causes de sa décadence progressive, celles de son réveil après une longue léthargie, celles de son rétablissement et de ses

perfectionnements successifs ; et, pour tout dire en un mot, *elle ne raconte pas seulement*, *mais elle enseigne.*

Montaigne distinguait l'homme *très*-savant de l'homme *bien* savant. Le premier pourrait posséder à fond l'histoire *descriptive* de la science : il ne faut pour cela que de la lecture et de la mémoire. L'autre serait celui qui en aurait approfondi l'histoire *philosophique* à l'aide des facultés les plus hautes de l'intelligence, et sous les auspices d'une induction sévère.

Telles sont, selon nous, les attributions naturelles de l'histoire de la médecine, tel est son véritable domaine ; et c'est surtout de son étude ainsi comprise, que dérivent d'incontestables avantages pour la médecine elle-même.

III. L'illustre auteur du livre sur la perpétuité des dogmes médicaux a très-justement comparé l'*histoire de la médecine* à l'*histoire des nations*. En suivant cette idée, il faudrait comprendre la première de la même manière que M. Guizot et l'Ecole historique qui en procède ont compris l'histoire de l'esprit humain (1).

M. Guizot, étudiant la civilisation, y découvre l'origine et les progrès de tout ce qui occupe le plus aujour-

---

(1) *Voy.* de la Perpét. de la Méd., etc., par M. Lordat, p. 282. — Montp., 1833.

d'hui les hommes pensants : la morale, la liberté, le principe de l'ordre, le droit naturel, le droit de la Société, l'art de les combiner ensemble de la manière la plus heureuse ; il montre les résultats avantageux que la Société a pu retirer des perturbations ou des secousses violentes que les nations ont subies aux diverses époques de leur existence.

L'histoire de la médecine doit procéder d'après ce modèle. Elle remonte à l'origine de la science ; elle en déroule les progrès ; elle étudie les formes diverses qu'elle a revêtues sous la livrée des systèmes ; elle apprécie l'influence qu'ils ont exercée, à divers titres, sur la pratique ; elle détermine, enfin, les résultats heureux ou funestes qui ont jailli de ces perturbations doctrinales.

Sprengel avait le sentiment des avantages que cette direction pouvait imprimer à l'histoire de la médecine, lorsqu'il entreprit d'en tracer le vaste tableau. Sous ce rapport, son livre se distingue de tous ceux qui l'ont précédé.

Sprengel a, en effet, toujours lié, par leurs rapports naturels, l'histoire de la médecine avec celle de la civilisation et celle des sciences en général. Il a eu l'heureuse idée de présenter, pour chaque époque, l'ensemble des efforts que l'esprit humain a tentés dans l'étude de la médecine, au milieu du mouvement général qui l'em-

portait à la poursuite des autres sciences. La conception de ce plan donne au livre de SPRENGEL un mérite solide, et atténue les nombreuses imperfections qu'on peut reprocher à son Histoire spéciale de la science et de l'art; car, il faut bien en convenir : SPRENGEL, dont l'érudition témoigne une étude consciencieuse et savante des sources, se borne à suivre les faits, sans pénétrer à travers leur écorce dans les idées qui les résument, sans essayer de découvrir la loi de leur développement, leur filiation, leurs transformations successives en passant du domaine philosophique dans le domaine médical (1).

IV. Si les lignes que nous venons d'écrire ont donné de l'histoire de la médecine une idée plus juste que celle qui a cours parmi la plupart des médecins, on doit voir, en ce moment, quel est le sens largement compréhensif

---

(1) *Voy.* le Dict. hist. de la méd., par DEZEIMERIS; T. IV, 1839, art. *Sprengel.*

M. le docteur KÜHNHOLTZ, Professeur-agrégé et Bibliothécaire de la Faculté, a fait ressortir, avec toute l'autorité d'une science spéciale, non-seulement les avantages de l'histoire de la médecine, mais encore la nécessité de remplir la lacune qui existe à cet égard dans l'enseignement officiel des Facultés. Nous ne prévoyons pas ce qu'on pourrait objecter aux bonnes raisons dont il appuie sa manière de voir (*).

(*) *Voy.* le travail remarquable de ce médecin, qui a pour titre : *Cours d'histoire de la médecine.* — Montpellier, 1837.

que nous attachons à ces mots. Si on en embrasse la portée philosophique, on prévoit déjà quelles sont les lumières qu'une étude approfondie de cette science, poursuivie dans cette direction, doit refléter sur l'ensemble de la médecine.

L'appréciation raisonnée des avantages que la connaissance de l'histoire de la médecine peut offrir à la médecine elle-même, est précisément l'objet de notre Thèse, et servira de texte aux trois parties qui divisent ce travail.

Dans la première, nous exposerons les avantages de la connaissance de l'histoire de la médecine pour la médecine elle-même considérée en général. Nous complèterons ce point de vue en déterminant les conditions que doit remplir cette étude pour porter tous ses fruits.

Nous jetterons, dans la seconde partie, un coup-d'œil d'ensemble sur les systèmes principaux qui ont à diverses époques ébranlé ou réformé la médecine. Nous éclairerons, à l'aide de l'histoire, les grandes questions qui dominent la pathologie générale. Nous déduirons, de ces diverses études, les avantages qu'on peut en attendre pour la médecine considérée comme *science*.

Enfin, l'appréciation de ces avantages pour la médecine considérée comme *art*, sera l'objet de la troisième et dernière partie.

PREMIÈRE PARTIE.

DES AVANTAGES DE LA CONNAISSANCE DE L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE POUR LA MÉDECINE ELLE-MÊME CONSIDÉRÉE EN GÉNÉRAL.

I. Si l'on veut étudier sérieusement la médecine, on ne saurait considérer son histoire comme un accessoire simplement utile, dont on pourrait à la rigueur se passer; elle devient, au contraire, une condition indispensable.

Les sciences exactes possèdent la vérité, et n'ont à faire que l'histoire de leurs erreurs. La médecine, envisagée comme science métaphysique, est, par sa nature même, condamnée à marcher toujours à la conquête de la vérité qu'elle veut atteindre. Les systèmes s'élèvent et tombent, tantôt expression des besoins de la science, tantôt témoignage de ses mécomptes, tantôt

enfin indication de ses espérances ; mais le problème médical reste toujours le même au milieu des Ecoles qui se succèdent. Or, les systèmes, quelle qu'en soit en définitive la valeur réelle, ne périssent jamais tout entiers ; ils laissent toujours dans la science la part de vérité qu'ils ont apportée avec eux.

C'est précisément cette part de vérité qu'il faut demander aux Ecoles diverses, pour approcher de la vérité absolue, autant qu'il est donné à l'homme d'y prétendre. Mais on ne peut rassembler ces membres épars et les réunir dans un système unitaire, sans invoquer le bénéfice de tous les travaux accomplis depuis l'origine de la science. De quel droit serions-nous réduit à nos propres forces, lorsque nous pouvons appeler à notre aide Hippocrate et Thémison, Stahl et Van-Helmont, Barthez et Bichat ?

II. En poursuivant le problème sans cesse renaissant de la vérité dans la science et dans l'art, l'histoire nous suggère les faits, les principes, les méthodes; mais elle fait plus encore : elle nous les montre à l'œuvre; elle met partout la conséquence en regard des prémisses. Si le chef d'une Ecole, et c'est ici l'histoire de tous les systématiques, n'a pas embrassé toutes les conséquences du principe qu'il a posé, ou bien s'il les a détournées de leur véritable route, l'histoire, par les Ecoles rivales,

ou même par les fautes et les exagérations des disciples, achève son enseignement et complète la leçon (1).

L'histoire de la médecine nous permet donc de savoir ce que les autres ont su, et de grossir ainsi notre science individuelle de toute la science de ceux qui nous ont précédés. Par elle, nous savons nous rendre compte des moyens que l'homme a mis en œuvre pour parvenir aux découvertes qui ont agrandi l'horizon de la science; nous pouvons, en quelque sorte, assister à leur création, et nous approprier la méthode qui a produit ces heureux résultats.

III. L'histoire de la médecine ne nous éclaire pas seulement en faisant briller à nos yeux les vérités dont s'est enrichie la science dans la série de ses transformations successives; son enseignement est encore fécond lorsqu'elle nous dévoile les erreurs de l'esprit humain aux prises avec les problèmes de la médecine, et qu'elle détermine l'influence qu'elles ont eue sur la marche générale des sciences. Que de vérités utiles, dont le germe, fertilisé par le temps, se trouve dans des aberrations manifestes!

En compulsant ces archives, on s'assure que les

(1) *Voy.* le Manuel de philosophie, etc., rédigé par A. Jacques, J. Simon et E. Saisset, *passim*. — Paris, 1847, in-8°.

erreurs d'une époque ne sont souvent que relatives, et qu'il faut bien se garder de les juger seulement au critérium des vérités de notre temps. La manière de vivre des peuples, leur mode de gouvernement, leur religion, leurs mœurs, leur hygiène, varient suivant les temps et les lieux. Dans l'ordre des influences physiques, l'état du globe, le caractère des climats, etc., subissent, à travers les siècles, des transformations profondes, dont le contre-coup doit frapper les sociétés humaines et l'homme individuel.

L'histoire de la médecine jette les plus vives clartés sur ces changements si importants à connaître ; la science contemporaine, livrée à ses seuls instincts, resterait, sur ce sujet, impuissante et muette.

IV. Mais l'histoire de la médecine ne nous apprend pas seulement ce qu'ont pensé nos prédécesseurs sur les questions diverses qui se pressent dans son domaine ; elle nous fait mieux comprendre leurs systèmes qu'ils ne les ont compris eux-mêmes, car elle nous en révèle les causes et en développe les conséquences sous nos yeux.

Pour apprécier nos découvertes, nous avons un sentiment si vif de notre personnalité, que nous ne sentons pas clairement l'influence qu'ont exercée sur notre esprit nos maîtres, nos rivaux, nos lectures, les idées dominantes du siècle où nous vivons. Ces illusions, qui

prennent leur source dans les préventions et les suggestions de notre orgueil, se dissipent devant l'historien de la science. Lui seul, dans toute l'indépendance de sa pensée, dans toute l'impartialité de ses jugements, determine nettement la filiation des Ecoles et des idées, et la conclusion qu'il tire de cet enchaînement aboutit à l'établissement de véritables lois historiques.

C'est ainsi qu'avec une certaine habitude des procédés que suit l'esprit humain dans la formation des sciences, avec une notion expérimentale des actions et des réactions qui agitent les idées, des antagonismes qui président à leur évolution connue pour obéir à une secrète loi de la nature, on peut prédire qu'à une époque *sceptique* répondra bientôt une époque *mystique ;* qu'une doctrine *matérialiste* donnera naissance, en vertu d'une opposition infaillible, à une doctrine *spiritualiste ;* qu'à HIPPOCRATE succèdera ASCLÉPIADE ; que DESCARTES amènera STAHL ; que BARTHEZ sera suivi de BROUSSAIS, etc.

V. Remarquez, pour le dire en passant, que les avantages de l'histoire intrinsèque de la médecine sont bien plus importants pour la médecine elle-même, que ne le serait, pour la physique, l'histoire de cette science.

Ce qui donne à l'*élément historique* une grande prépondérance dans l'étude de la médecine, c'est que les faits qui s'y rapportent ne dépendent pas d'elle,

mais bien de la nature, qui se réserve le secret de leur production. Sous ce rapport, l'*observation reçue* doit venir en aide aux impuissances de l'*observation directe*(1). Aussi, le degré de certitude de la médecine, envisagée comme science ou comme art, se mesure sur le degré de perfection de son histoire, sur la valeur réelle de la critique qui en a inspiré l'exposition.

Mais pour que cet instrument de progrès et de perfectionnement réponde aux services qu'il doit rendre, il faut donner à l'histoire de la médecine, dans le cadre encyclopédique, sa véritable place.

VI. A l'époque où le libre examen courbait la tête devant le principe de l'autorité, le rôle de l'histoire de la médecine avait grandi au-delà de ses bornes légitimes : c'est d'elle seule que les savants des xve et xvie siècles attendaient la vérité médicale. Les recueils de la médecine grecque, compulsés et commentés avec une superstitieuse vénération, formaient alors les seules archives de la science et de l'art : là était la limite qu'il était interdit de franchir ; là s'arrêtait le progrès, que l'abnégation des auteurs, concentrée dans leur admiration pour les anciens, n'aurait osé demander à d'autres sources.

---

(1) Voyez sur ce sujet un art. inséré par M. Dezeimeris, dans le *Journ. des conn. méd. chir.*, 5e année. T. I, pag. 172 et suiv.

Cette tendance fâcheuse, qui a frappé de stérilité les travaux conçus sous cette influence, devait plus tard céder le pas aux dispositions inverses.

En effet, lorsque l'étude directe de la nature humaine envisagée dans son aspect matériel, lorsque l'enthousiasme irréfléchi que fit naître l'application de la méthode expérimentale, eurent ouvert des routes nouvelles, et flétri, par le ridicule, le respect religieux des médecins pour la tradition écrite, l'histoire de la médecine fut sacrifiée à l'observation. Les trésors du passé furent oubliés, au milieu de l'empressement que l'on mit à rassembler les richesses du présent. Les anciens furent calomniés : à la place de tout ce qu'ils avaient fait pour la science, dans le cours des siècles écoulés, les systèmes émancipés substituèrent les résultats prématurés de quelques années de travail.

C'est ainsi que Broussais, absorbant dans sa personnalité ambitieuse et hautaine toute la médecine, a osé porter la main sur la statue du Père de la science; c'est ainsi que Rasori, que n'excusera jamais la circonstance atténuante de sa jeunesse, a débuté dans la vie médicale par un pamphlet sur le *prétendu génie d'*Hippocrate !

Ces leçons ne doivent pas être perdues pour nous, car c'est l'histoire qui nous les donne. Les principes de la science auront une base d'autant plus large, et l'art d'autant plus de certitude, qu'on aura renoué, d'une

manière plus solide et plus intime, la chaîne du passé avec celle de notre temps. Oui, sans doute, le présent est gros de l'avenir; mais pour que cet enfantement ait lieu dans les conditions d'une heureuse fécondité, il faut prendre à l'histoire les méthodes qui mènent dans le droit sentier, et repousser au contraire celles qui ont toujours fourvoyé l'esprit hors de ses voies légitimes.

VII. L'histoire intrinsèque de la médecine constitue donc la science tout entière, telle que nous l'ont léguée les siècles passés. De tous les foyers qu'elle a allumés sur sa route, rayonnent de vives lumières, qui convergent sur la science de notre époque. Ainsi accourent et se groupent, à l'appel de l'érudition, les faits, les observations, les analogies : une coordination intelligente doit seulement les relier ensemble dans un tout unitaire. Les faits ne fournissent pas d'eux-mêmes les principes qui les résument : ce sont des matériaux isolés qui attendent leur place dans une construction régulière : germes vigoureux que l'entendement seul féconde et vivifie. La vérité est dans les choses, a dit l'Ecole de Loke et de Condillac. Personne n'en doute; mais l'esprit de l'homme doit l'en extraire. La vérité est dans les faits comme le chêne dans le gland, comme la statue dans le bloc de marbre; à l'un il faut la fécondation

d'un terrain propice ; l'autre attend, pour éclore, le ciseau d'un artiste habile.

Tel est aussi le rôle de l'histoire de la médecine. C'est à elle qu'il appartient de rassembler dans une majestueuse harmonie tous ces éléments recueillis dans la succession des âges ; c'est elle qui les anime de son souffle puissant, et qui les appelle, dans l'ordre de leur valeur respective, à la participation de la vie scientifique.

VIII. Comment, après cela, se refuser à admettre les services importants que la médecine reçoit de son histoire? N'est-ce point par elle que nous vivons dans les temps où ont vécu nos *antérieurs*, pour parler comme Leibnitz? Où trouver un meilleur guide pour nous mettre sur la voie des procédés et des moyens qu'ils ont si heureusement adaptés aux intérêts de la science et de l'art?

Le génie d'un homme, quelque grand qu'on le suppose, ne sera jamais à la hauteur de cette tradition continue, qui représente la science à son summum d'évolution actuelle. Hippocrate lui-même n'a fait que résumer, dans sa magnifique synthèse, les travaux et les traditions de plusieurs siècles. Ce grand homme a joint sans doute ses propres observations à celles de ses devanciers, et la postérité en a accueilli le large tribut avec autant d'admiration que de reconnaissance. Rien ne lui a manqué pour élever un monument impérissable : ni le

génie qui crée et féconde ; ni la patience qui en est un attribut si constant, que Buffon, bien à tort selon nous, l'a confondue avec le génie lui-même. La nature semble encore lui avoir accordé une longévité exceptionnelle, comme pour lui laisser le temps de polir sa statue *jusqu'à l'ongle*. Mais cependant les généralisations auxquelles il est arrivé sont trop hardies, pour qu'on puisse admettre qu'il les a trouvées tout-à-coup par la seule intuition de son génie. De telle sorte que, dans notre pensée, les œuvres d'Hippocrate serviraient encore de témoignage aux avantages de l'histoire de la médecine, ou, pour mieux dire, résumeraient, dans une histoire philosophique admirable, les vérités éparses recueillies par l'érudition du grand homme.

IX. Les faits médicaux rassemblés par l'histoire ne se rapportent pas seulement aux siècles écoulés, mais aux diverses régions qui en ont été le théâtre, et même aux localités circonscrites où l'observation les a réunis. Or, nous verrons plus tard combien ce point de vue historique jette de clarté sur l'étude des épidémies, qui tiennent une si grande place dans la médecine. Et en effet, si pour les petites épidémies, dont l'évolution s'opère sous nos yeux, il faut souvent recourir, dans l'intérêt de leur pathogénie, aux constitutions de l'air qui ont précédé dès long-temps leur explosion, ne doit-

on pas, dans la détermination si complexe et si obscure de l'étiologie des grandes épidémies, remonter aussi dans les temps antérieurs, pour en expliquer, sur des données plus sûres, l'apparition inattendue ? L'histoire seule peut illuminer ces graves questions, en parcourant, d'un œil attentif, la vie pathologique des peuples, en constatant les rapports qui la lient à leur vie physiologique, et tirant de ces rapprochements féconds des *lois historiques*.

Remarquez que l'histoire de la médecine, en nous faisant connaître le passé, assure sur des bases solides la science du présent, et prépare la science du progrès à venir. « Les découvertes d'un siècle sont toujours les » conséquences immédiates et rigoureuses des découvertes » du siècle qui l'a précédé. — On peut dire, relativement » à celles-ci, que les prémisses en sont dans un siècle et » les conséquences dans un autre (1). »

Le pilote dont l'oreille attentive et intelligente a recueilli les récits des marins qui ont affronté avant lui les hasards d'une mer féconde en naufrages, détermine, sur ces indications, la position des écueils, prépare d'habiles manœuvres pour résister aux vents qui le menacent, sonde la profondeur des eaux dans les parages suspects, consulte sans relâche sa carte et sa boussole, et met à

(1) F. Bérard, Doctr. de Montp., p. 191.

profit, pour le salut de son navire et de l'équipage dont la vie lui est confiée, l'expérience de ceux qui l'ont précédé dans ce périlleux voyage.

Ainsi procède celui qui invoque les lumières de l'histoire de la médecine pour guider sa marche incertaine à travers les obstacles qui l'entourent, lui signaler les idées principales qui la compromettent, les dogmes qui la protègent, les alliances qu'elle doit fuir, les secours qu'elle doit réclamer.

X. L'érudition, qui n'est pour ainsi dire que l'histoire médicale en exercice, permet, en effet, d'ériger en principe le résultat des observations qu'elle a puisées aux sources les plus diverses. Dans les sciences physiologiques, les phénomènes qui en sont le sujet offrent tant de contingences, tant de mobilité, tant d'imprévu, que ce n'est qu'au prix d'observations mille fois répétées, dans l'espace et dans le temps, qu'on peut arriver à des principes généraux qui planent sur l'ensemble, et les rattachent collectivement à des lois aussi précises que le comporte la certitude médicale. Le but à atteindre indique les moyens d'y parvenir : les forces éparses dans le champ historique de la science doivent être réunies en faisceau pour en multiplier l'énergie ; l'ignorance ou un dédain systématique, qui n'en est, à vrai dire, qu'une autre forme, pourraient seuls refuser de demander, à

toutes les sources étrangères, les secours qu'elles peuvent donner.

XI. On a vu naguère des réformateurs qui ont rayé des archives de la science tout le passé de la médecine, et qui, détournant violemment le progrès de sa marche naturelle, ont compris dans la même proscription tous les noms et toutes les œuvres. Ardents à la polémique, démolisseurs infatigables de ce qu'ils appelaient la vieille science, ils ont voulu persuader aux crédules que la médecine était sortie tout armée de leur tête, comme la Déesse de la Fable. Que reste-t-il, en définitive, de toutes ces prétentions ambitieuses, de tout le bruit qui les entoura à leur berceau ? Un petit nombre de vérités utiles, et une statue debout sur les ruines d'un système !

Après cela, on se prend à admirer la résignation presque chrétienne d'un des Professeurs les plus haut placés de la Faculté de Paris, qui ne voit dans la médecine qu'un assemblage d'idées fragiles qu'un coup de main renverse ; pour qui cette science, que l'histoire nous montre, depuis plus de deux mille ans, assise sur la base de ses dogmes inébranlables, ne se compose que d'un ensemble de réformes provisoires qui se remplacent tour à tour pour obéir à la loi du progrès. Convenons qu'il faut du courage et une résolution bien arrêtée pour continuer à servir une science aussi capricieuse et aussi mobile, *qui*

se fait tous les jours et qui est toujours à faire. Sur de telles affirmations, qui oserait en entreprendre l'étude, si l'histoire de la médecine ne faisait appel de ce jugement inique et n'obtenait raison de toutes ces calomnies?

XII. L'érudition médicale doit donc guider nos jugements, les réformer quand ils sont le fruit de nos préventions, les confirmer lorsqu'ils sont le produit d'une appréciation impartiale. C'est par elle que nous faisons une place dans la science aux opinions les plus étranges, parce que nous savons qu'elles renferment toujours des germes utiles, et que, sous leur manteau, se cachent souvent des vérités oubliées depuis long-temps ou injustement négligées.

Si, d'un côté, l'impuissance des systèmes qui ont eu le plus de retentissement nous fait une loi d'être modestes, quand nous présentons, comme des vérités irrécusables, nos hypothèses ou nos *à priori* théoriques, de l'autre, elle nous inspire, pour les doctrines en renom, une salutaire méfiance. Elle justifie de sages lenteurs dans l'adoption de ces nouveautés brillantes, qui n'ont encore pour elles ni la sanction de l'expérience, ni la consécration du temps, et qu'une philosophie chancelante s'empresse trop souvent d'accueillir, pour échapper au reproche de ne pas marcher avec le siècle.

XIII. A tous les services que l'érudition rend à l

médecine, et dont nous venons d'esquisser à grands traits le tableau, nous devons en ajouter deux autres, dont l'utilité, au premier abord, semble moins directe et moins intime, mais qui n'en ont pas moins leur importance bien réelle.

L'étendue de la science, la persévérance qu'elle exige de celui qui veut en embrasser tout l'ensemble, les difficultés qui se pressent autour d'elles, sont autant de motifs qui expliquent l'imperfection relative de son étude, la fréquence d'une acquisition superficielle, et, pour tout dire en un mot, les négligences et les lacunes de l'instruction médicale.

L'histoire de la médecine vient au secours de ces défaillances. En récapitulant dans une vue d'ensemble les diverses parties qui la constituent, elle appelle l'attention sur celles qui ont été peu étudiées ou mal approfondies. Elle montre les vides qu'il faut combler, les acquisitions qui doivent être complétées, les problèmes qui attendent encore leur solution définitive, ceux qu'il convient de reprendre pour en corriger les données mal assorties. Elle convie, en un mot, les médecins au complément de leur instruction médicale, en leur en signalant les côtés faibles, et leur indiquant la direction qu'ils doivent suivre pour la rendre solide et féconde.

XIV. Enfin, l'histoire de la médecine rend, à la mé-

decine elle-même, un service indirect qui intéresse de très-près ses destinées, et la place qui lui revient dans la hiérarchie des connaissances humaines.

On ne contestera point sans doute que la dignité de notre belle science ne soit, jusqu'à un certain point, solidaire de la dignité des hommes qui la représentent. Voyez ce qu'elle était devenue, dans des temps d'ignorance, entre les mains des barbiers et des rebouteurs !

Or, l'érudition relève la valeur personnelle de l'homme qui la possède. Les lectures assidues et réfléchies, le *Nocturnâ versate manu, versate diurnâ* d'Horace, supposent et réalisent la culture et l'ornement de l'esprit, l'habitude des méditations sérieuses, le goût pour les modèles, et enfin ce *je ne sais quoi* qui constitue, dans les sciences comme dans le monde, le cachet de la bonne société.

La médecine, qui est, de sa nature, condamnée à lutter contre les traits satiriques qu'on lui décoche, et qui trouve trop souvent, dans ses défenseurs naturels, de tristes avocats qui la compromettent, gagnera toujours à se faire représenter, dans le monde auquel elle est si intimement mêlée, par des hommes instruits de sa valeur réelle, jaloux de sa dignité, fiers de son illustre origine, dévoués à ses progrès ; par des hommes enfin qui soient bien décidés à ne jamais la laisser déchoir, par leur faute, du haut rang qu'elle occupe dans l'échelle des

sciences libérales et dans la constitution des sociétés humaines.

XV. Jusqu'à présent, nous nous sommes contenté de faire ressortir les avantages que la médecine retire de la connaissance de son histoire. Mais pour en obtenir les services qu'on est en droit d'en attendre, il faut savoir la lire et la comprendre. Cet instrument a besoin, comme tous les autres, d'être manié par une main exercée et qui sache ce qu'elle peut en obtenir. En d'autres termes, l'étude de l'histoire de la médecine peut être détournée de son but par la fausse route où on l'engage, si on ne l'aborde pas dans des dispositions d'esprit et dans des conditions qui la tiennent en garde contre ces déviations fâcheuses.

Nous formulerions à peu près la même pensée, si nous disions qu'il y a une bonne et une fausse érudition, qu'il faut s'attacher à l'une et se bien défier de l'autre.

Pour que l'histoire soit réellement utile, celui qui se livre à son étude doit mettre d'abord de côté toute opinion préconçue, toute prédilection de doctrine. A travers un prisme favori, les objets les plus disparates revêtent toujours la couleur qu'on leur désire, et l'esprit, dominé par ce que Bacon appelle *idola specus*, n'est plus libre dans ses allures, n'est plus impartial dans ses appréciations.

XVI. Il faut donc se faire en quelque sorte étranger à la science, s'identifier autant que possible avec les auteurs qu'on étudie, ne jamais chercher à vérifier dans leurs écrits des idées arrêtées d'avance, résister au désir bien naturel de trouver en eux, si l'on peut ainsi dire, des complices d'une hypothèse préférée. Pour les juger sainement et les connaître tels qu'ils sont en réalité, et non tels que nous les voudrions dans les intérêts de notre amour-propre, il faut préalablement approfondir, autant qu'il est en nous, l'esprit du siècle sous lequel ils ont écrit. C'est dire que nous devons les juger d'après les idées de leur temps, et non selon les idées du nôtre. Or, ce précepte, dont on ne peut se départir sans fausser constamment la vérité historique, est d'une pratique fort peu commune.

Tous les jours vous entendez émettre, sur des faits littéraires ou politiques d'un autre temps, des opinions erronées, dont il ne faut chercher l'origine que dans cette tendance trop générale en vertu de laquelle nous les mesurons aux faits du même ordre qui se passent sous nos yeux et sous l'empire des influences qui nous entourent.

On paraît ignorer ainsi que les faits identiques en apparence revêtent, selon les époques où ils se passent, selon l'esprit du siècle dont ils sont comme le reflet,

une signification souvent opposée, et qu'en donnant aux hommes d'un autre âge nos idées, nos passions et nos préjugés, nous ne pouvons tirer de cette manière de voir que des appréciations fausses et sans réalité dans l'histoire. Que dirait-on de celui qui prétendrait connaître les sociétés modernes, en les jugeant d'après les mœurs, les idées, les principes du moyen-âge?

XVII. Ce que nous disons de l'histoire générale, dans ses aspects politique ou littéraire, s'applique avec la même vérité à l'histoire de la médecine. Jugez Hippocrate avec les idées actuelles, et son vaste génie vous paraîtra souvent à peine à la hauteur d'un esprit vulgaire; mesurez la chimie de Paracelse à la chimie de M. Dumas, et c'est à peine si vous comprendrez tout le bruit qu'ont fait, dans la science, les inventions du fougueux réformateur.

Il faut donc, pour retirer tout le fruit d'une lecture impartiale, imiter Baglivi, lorsque, dans ses sages retours sur lui-même, il oubliait ses chimères sur la fibre motrice, et déclarait qu'il n'appartenait ni aux anciens ni aux modernes, et qu'il prenait la vérité partout où il croyait la voir.

Imitons cet illustre modèle et repoussons toute bannière exclusive. Ne faussons point la vérité historique de la médecine, en la concentrant sans réserve dans les

travaux et les actes des temps écoulés ou des temps présents. A chaque siècle sa tâche, et le droit d'apporter sa pierre à l'édifice de la science. Son passé, son présent et son avenir sont les trois termes rigoureux d'une équation qu'on ne peut résoudre, si l'opération qui les met en œuvre en néglige un seul.

XVIII. Ce n'est pas tout que de lire avec les dispositions d'esprit que nous venons d'établir en précepte ; il faut encore s'assimiler cette nourriture intellectuelle. « Nous prenons en garde, a dit MONTAIGNE, les opinions » et le sçavoir d'aultrui ; et puis c'est tout : il les fault » faire nostres (1). » Or, c'est faute de recourir aux facultés élevées de l'intelligence, qu'on arrive à cette érudition superficielle et stérile qui diffère tant de la vraie science. MONTAIGNE l'a dit encore avec ce charme de style qui le rend inimitable : « Nous ne travaillons qu'à » remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la » conscience vuides. Tout ainsi que les oyseaux vont » quelquesfois à la queste du grain et le portent au bec, » sans le taster, pour en faire béchée à leurs petits ; ainsi » nos pédants vont pillotant la science dans les livres et » ne la logent qu'au bout de leurs lèvres, pour la dégor» ger seulement et mettre au vent (2). »

---

(1) Essais, liv. Ier, chap. XXIV, pag. 63, gr. in-8°.
(2) *Ibid.*

C'est d'après la même pensée que ZIMMERMANN a pu dire « qu'un homme érudit pouvait être un grand » sot (1) » : voulant ainsi faire entendre qu'une érudition sans choix n'est qu'une compilation indigeste de matériaux incohérents et sans lien, qui ne saurait dissimuler le vide de l'esprit sous la plénitude stérile de la mémoire.

XIX. On ne saurait donc apporter dans ses lectures une philosophie trop sévère. Le médecin doit sans doute lire pour mieux penser, mais il doit aussi penser pour mieux lire. Comment, sans la réflexion qui compare et qui juge, pourrait-on parvenir à débrouiller ce mélange de vérités et d'erreurs qui fait le caractère des œuvres de l'homme? VIRGILE trouvait de l'or dans le fumier d'ENNIUS. Comme lui, le médecin doit savoir faire, dans cette gangue souvent impure des traditions historiques, le départ du minerai précieux qu'elle cache.

D'un autre côté, « celui qui a parcouru l'histoire des » sciences a dû voir plus d'une fois, que les erreurs » les plus absurdes en ont même servi les progrès (2). »

---

(1) Traité de l'expérience, T. Ier, pag. 98.

(2) PRUNELLE, Fragm. pour servir à l'histoire des progrès de la médecine, etc. (Thèse inaugurale, an IX, pag. 25.)

Il est donc indispensable de rechercher la vérité sous le masque qui la déguise, et ce n'est que par une analyse profonde qu'on pourra la dégager de ses voiles.

L'érudition prise en elle-même n'est donc pas une chose qu'on puisse louer d'une manière absolue : elle obéit à des règles, elle exige la coordination méthodique des idées et des faits qui la composent. Elle doit être toujours au service des besoins de la science et de l'art. Et comment y prétendrait-elle, si elle perdait, à débrouiller le chaos de tous les matériaux qu'elle a en réserve, le temps qu'elle aurait bien plus fructueusement employé à les assortir méthodiquement pour pouvoir les mettre en œuvre au premier appel ?

XX. Enfin, lorsqu'on a procédé avec toute la rigueur désirable dans l'acquisition de l'histoire de la médecine, il faut faire un choix entre les systèmes et les hommes qui en sont l'expression vivante. L'Hippocratisme, comme nous le dirons plus tard, est le critérium le plus sûr pour guider nos incertitudes et diriger nos adhésions dans ce pêle-mêle souvent si confus des réformes médicales. Mais, pour porter, sur leur valeur absolue ou relative, un jugement qui soit à l'abri de tout mécompte, il faut pénétrer, pour ainsi dire, dans la vie intime des auteurs et des praticiens célèbres qui ont laissé, dans la science, un nom et des travaux utiles.

Cette partie de l'histoire de la médecine , qui nous met en relation directe avec le personnel des médecins qui la représentent , ne saurait être négligée, dans une science où , en dépit des susceptibilités du libre examen , il faut souvent s'en rapporter à l'autorité.

En parcourant avec respect cette galerie des notables de notre profession , nous chercherons à déterminer quelles sont les qualités spéciales qu'ils ont manifestées avec le plus d'éclat, soit dans le monde des idées, soit dans le domaine des applications pratiques.

L'histoire nous guidera dans cette intéressante revue. Elle nous dira qu'HIPPOCRATE a brillé entre tous par les hautes facultés de son esprit généralisateur, dont les *Aphorismes* seront toujours l'impérissable monument. Elle retrouvera chez ARÉTÉE des descriptions de maladies, dont la précision concise n'a point été égalée. BAILLOU sera , pour elle, un des premiers praticiens de son siècle et des temps modernes. Elle présentera FERNEL comme un des médecins les plus savants et les plus érudits, et lui donnera le nom de *restaurateur de la médecine*. Dans SYDENHAM, qu'elle appellera l'HIPPOCRATE *anglais* , elle admirera, pour justifier cette homonymie, ses vues générales sur les maladies. SAUVAGES brillera à ses yeux par sa prodigieuse science des faits médicaux. Elle reconnaîtra BOERHAAVE et HALLER à leurs travaux spécialement dirigés vers les conditions matérielles de

l'organisme et la détermination du rôle qu'elles jouent dans les fonctions. Enfin, le mérite de Barthez qu'elle mettra le plus en saillie, sera celui de l'application définitive et grandiose de l'induction baconienne à la science de l'homme.

XXI. L'érudition doit procéder avec une sage circonspection, quand il s'agit de déterminer ainsi la physionomie spéciale des hommes qu'il lui importe de connaître. Elle doit en rapprocher et en comparer les titres, afin de n'être point incertaine dans ses appréciations.

C'est à elle qu'il appartient de nous désigner les modèles que nous devons suivre, les autorités graves ou celles qui sont justement suspectes, les écrivains dont la véracité mérite entière confiance, ceux que la trempe de leur esprit pousse à l'hypothèse, ceux enfin dont une méthode sévère guide toujours la tête et la plume. Le signalement intellectuel dont il s'agit n'est pas toujours facile; il demande un sens moral exercé, une finesse d'appréciation toute spéciale; mais il est trop important pour qu'on néglige les éléments qui doivent concourir à le préciser sans équivoque.

Avec ces précautions, on évitera le ridicule d'accoler à des noms célèbres des qualifications incomplètes ou menteuses, qui équivaudraient à une satire ou ressembleraient à une épigramme. On ne s'exposera point ainsi

à dire : le *sage* Paracelse , le *grave* Van-Helmont, l'*ingénieux* Barthez, le *profond* Bichat, le *judicieux* Broussais.

XXII. Nous avons cherché dans cette première partie à donner une idée de l'histoire de la médecine et des services qu'elle rend à la médecine elle-même, considérée en général. Nous avons vu que ses avantages étaient subordonnés à la direction plus ou moins philosophique qu'on imprimait à cette étude. Nous nous sommes efforcé d'établir les conditions qui doivent donner tout leur prix à ces acquisitions, et nous avons distingué avec soin la vraie et la fausse érudition, en signalant les règles qu'il faut suivre pour obtenir la première et se garantir de la seconde.

Nous pourrions résumer cette partie de notre Travail en disant que l'histoire de la médecine, envisagée dans les doctrines et les auteurs qui les représentent, est éminemment utile pour pardonner, excuser, accuser ou conseiller son siècle, et pour rendre aux Ecoles comme aux hommes la justice qui leur est due (1).

---

(1) *Voy.* D'Amador, des Découvertes en médecine. — Montpellier, 1843, p. 7.

Recherchons maintenant quels sont les avantages de la connaissance de l'histoire de la médecine pour la médecine elle-même, considérée comme science.

DEUXIÈME PARTIE.

DES AVANTAGES DE LA CONNAISSANCE DE L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE POUR LA MÉDECINE ELLE-MÊME, CONSIDÉRÉE COMME SCIENCE.

I. Les sciences ne se forment pas de toutes pièces; elles sont la résultante des acquisitions successives que fait l'esprit humain dans le temps et dans l'espace. L'influence qu'un homme ou une époque exerce sur elles, ne s'isole point dans la personnalité de l'un et la durée de l'autre; mais elle se rattache au passé, par des liens étroits, qu'un examen attentif permet toujours de découvrir. De son côté, le présent renferme, dans une sorte d'incubation, l'avenir des sciences; de telle sorte que ces trois phases indissolubles, le présent, le passé et l'avenir, se mêlent, se confondent et se combinent dans une intime et féconde unité.

Ainsi de la médecine. Son origine, ses progrès, ses variations, ses perfectionnements futurs, sont autant de conditions de son existence, unies l'une à l'autre par un fil mystérieux, que l'entendement découvre, malgré les ruptures qui sembleraient en avoir brisé la continuité à travers les vicissitudes de sa vie scientifique.

L'histoire de la médecine rapproche son passé de son présent; elle nous montre ce qu'elle était dans ses premiers âges, quelles ont été les perturbations de son existence agitée, sous quelle forme elle est arrivée jusqu'à nous, et quelles doivent être ses espérances pour ses perfectionnements ultérieurs.

II. Mais la médecine, comme toutes les sciences, est l'œuvre de l'homme : c'est dire qu'elle participe des infirmités de son auteur, et qu'elle tend à une perfectibilité indéfinie dans la recherche de la vérité absolue qu'il ne lui est pas donné d'atteindre.

Envisagée à ses divers âges, la médecine se montre donc à nous, comme toutes les choses de ce monde, mêlée de bien et de mal : *bona mixta malis*. Quelquefois l'erreur se cache sous la livrée de la vérité; souvent aussi la vérité emprunte les traits de l'erreur, et doit être démasquée pour resplendir à tous les yeux. Telle fut, entre autres, dans l'ordre des sciences physiques, l'immortelle découverte de GALILÉE.

Comment distinguer, dans l'histoire de la science, le vrai et le faux sous les apparences trompeuses qui les déguisent ? Comment déterminer, d'une manière précise, le rôle respectif qu'ils jouent dans les faits et les idées dont elle compose son domaine ? Comment, en d'autres termes, lui donner une base solide, en écartant tous les principes de destruction et de mort qui la menacent, et en groupant, au contraire, autour d'elle tous les éléments de force et de durée qui assurent son avenir ?

Il nous faut, pour cela, un flambeau dont la clarté nous guide à travers les ténèbres des temps qui ne sont plus : ce flambeau n'est autre chose que la méthode.

III. Quelle sera donc la méthode que nous mettrons en œuvre pour diriger notre marche dans ce dédale des révolutions et des réformes qui ont souvent ébranlé la médecine, pour apprécier leur valeur absolue et relative, pour comprendre leur influence, expliquer leurs succès éphémères, leurs chutes prévues et leur réapparition périodique sous les formes les plus diverses.

Cette méthode, nous l'emprunterons à Hippocrate : c'est de lui que nous apprendrons à étudier la nature humaine dans tous les éléments qui la constituent ; à établir les vrais rapports et les combinaisons qui lient les uns aux autres les faits bien observés ; à tenir

compte, sans exclusion, de tous les ordres de facteurs qui concourent à la production des phénomènes dont le corps vivant est le théâtre (1).

C'est en suivant cette méthode que nous allons nous efforcer d'apprécier les avantages de l'histoire de la médecine étudiée dans le passé de la science, nous réservant de juger, d'après ces données, son état présent et l'avenir qui l'attend.

IV. Si l'on jette un coup-d'œil d'ensemble sur l'histoire de la médecine, sans se laisser éblouir par ce mirage des systèmes qui s'évanouit comme une ombre quand on les voit de plus près, on est frappé tout d'abord d'un grand fait qui domine tous les autres, et qui a traversé la longue série des siècles, sous l'égide d'un culte traditionnel contre lequel n'ont prévalu, ni les outrages du temps, ni les attaques des réformes.

A ces traits on a reconnu sans doute la doctrine hippocratique, et par ces mots, nous n'entendons pas seulement la doctrine du Père de la médecine, acceptée dans sa lettre, et abstraction faite des erreurs inséparables de l'époque où il la fondait, mais l'esprit général qui l'a dictée; cette haute philosophie qui en domine l'ensemble, qui en vivifie les parties, et qui a donné aux

---

(1) *Voy.* Barthez, Discours sur le génie d'Hippocrate, in-4°, p. 6.—Montp., 1801.

siècles futurs un substratum solide, sur lequel viennent se donner rendez-vous tous les perfectionnements progressifs de la science.

V. Nous ne voudrions pas, en effet, qu'on nous supposât l'idée de trouver dans cette doctrine, envisagée dans sa face passée, le dernier mot de la science. En vertu des lois de la perfectibilité humaine, elle a reçu et doit recevoir des accroissements successifs. Tel est, en effet, son caractère distinctif, qu'elle n'exclut rien, ou plutôt qu'elle appelle et accueille tous les progrès dont la place est marquée d'avance dans son domaine.

C'est à l'Hippocratisme que s'adressent surtout ces paroles si vraies de M. Lordat sur la médecine ancienne : « Elle est une science arrêtée et non fermée. Elle a ses » attributions, ses lois, sa méthode logique : quelque » étranges que puissent paraître les faits que l'observation » nous présente assez souvent, ils y trouvent leurs places » respectives ; des analogies, des règles générales, qui » veillent sur leurs droits et sur leurs devoirs. Elle est » comme une ville dont le plan est immuable, dont les » places, les rues, les monuments, les quartiers, les » ressorts administratifs sont arrêtés d'avance, et dont les » populations futures n'exigeront jamais ni bouleverse- » ments, ni démolitions, ni un nouveau code. Ne connaît- » on pas des langues assez régulières, assez philosophi-

» ques, pour qu'elles puissent recevoir les idées les plus » neuves, sans rien ajouter à leur syntaxe et en mariant » les mots avec leurs analogues (1). »

Tel est, en effet, le privilége qui appartient à la vérité, et qui n'appartient qu'à elle : rester vraie toujours, sans acception de temps ni de lieux. Si quelques éclipses passagères en voilent un moment l'éclat, c'est pour le rendre plus vif après.

A ce signalement, nous reconnaissons, sous tous les déguisements dont on l'affuble, sous toutes les formes plus ou moins grimaçantes qu'on lui impose, cette doctrine hippocratique, toujours vivante au milieu des influences délétères qui l'assaillent, toujours vigoureuse en dépit des blessures qu'on lui porte, toujours triomphante au bruit des victoires imaginaires des systèmes qui ont prétendu l'abattre.

« L'Hippocratisme », ainsi que l'a si bien exprimé M. Pidoux, « n'est pas un système reposant, comme tous » les systèmes, sur une proposition d'ordre secondaire, » plus ou moins générale, plus ou moins artificiellement » généralisée, et prétendant à dominer logiquement tous » les faits d'une science lorsqu'elle est elle-même dominée » par une idée générale à laquelle le systématique n'a » pas pu s'élever ; mais l'Hippocratisme est une méthode

---

(1) Perpétuité de la médecine, p. 24.

» philosophique d'observation, une sorte de sommité du
» haut de laquelle l'œil embrasse simultanément le plan
» de la nature, voit chaque fait à sa place, tant dans
» ses rapports avec les autres faits que dans son rôle
» relativement à l'ensemble, l'Hippocratisme; c'est, en
» définitive, l'observation complète ou l'étude de l'homme
» vivant, sain et malade, sous toutes ses faces, dans toutes
» ses modifications, l'observateur restant constamment
» placé au point de vue du but d'activité de la force vitale
» et des organismes qui sont les moyens de manifestation
» de cette force, seul point de vue d'où il soit possible
» de constater non-seulement l'ordre de succession des
» phénomènes, mais encore leur loi de génération (1). »

Que penser, après cela, de M. Dubois (d'Amiens), qui nie hautement qu'il y ait une science hippocratique, et qui écrit ensuite une pathologie générale sous l'influence de cette étrange assertion (2)?

L'Hippocratisme n'est autre chose que la conciliation de la philosophie et de l'observation. A l'aide de ce double instrument, les faits généraux sont classés dans la méthode, et y gardent la place qu'ils méritent d'occuper. Les lois générales des phénomènes de la vie sont

---

(1) Voy. l'introduction à la 3e partie du Traité de thérap. de Trousseau et Pidoux, T. II, 2e partie, p. xii. — Paris, 1839.

(2) Dubois (d'Amiens), Pathol. gén., T. 1er, p. 8.

étudiées avec une supériorité de vue qu'on chercherait en vain dans les essais de systématisation les moins incomplets. Les causes générales extérieures qui se résument dans l'air, les vents, les constitutions atmosphériques, les eaux, les saisons, les climats, etc., sont l'objet des considérations les plus élevées et le plus directement pratiques. Un chef-d'œuvre, qui n'a point lassé l'admiration de la postérité, ouvre la marche de ces imposantes études (1). On ne fait pas une moins grande part aux causes générales internes, que représentent les âges, les tempéraments, les sexes et toutes les aptitudes diverses qui dérivent des combinaisons multiples de ces influences.

VI. On accuse Hippocrate d'avoir absorbé son esprit dans ces vues d'ensemble, et d'avoir trop laissé dans l'ombre les changements organiques ou locaux qui précèdent, accompagnent ou suivent si souvent les modifications générales de la vie. Un tel reproche, qui ne s'adresse tout au plus qu'aux préjugés et aux mœurs du siècle d'Hippocrate, ne saurait sans injustice retomber sur l'Hippocratisme. L'esprit qui l'anime est bien loin de conclure au dédain des connaissances anatomiques, puisqu'il est de son essence d'embrasser les phénomènes de

---

(1) Hippocrate, De l'air, des eaux et des lieux.

tous les ordres dans sa vaste compréhension. Les Hippocratistes modernes, qui se sont montrés jaloux de perpétuer, par une filiation légitime, la doctrine qu'ils ont reçue de leur Maître, ont donné à l'envi la preuve de la vérité que nous venons d'exprimer. N'ont-ils point accommodé sans peine les découvertes de l'anatomie moderne, normale ou morbide, à la méthode philosophique fondée par HIPPOCRATE? Ou, pour mieux dire, ces faits, qui constituent un des points de vue particuliers de la nature humaine que les anciens n'avaient pu approfondir, ne sont-ils pas venus, comme d'eux-mêmes, prendre dans ce cadre, qui s'étend au gré de l'observation, la place qui leur avait été réservée? La *Revue* et la *Gazette médicale*, qui sont, dans la presse de Paris, les organes les plus accrédités de l'Hippocratisme moderne, ne nous montrent-elles pas, tous les jours, la combinaison facile et naturelle du passé et du présent de la doctrine?

VII. Nous n'avons point à faire l'histoire de l'Hippocratisme; il nous suffit de le montrer solidement assis sur sa base immuable, mais appelant à lui toutes les forces de l'avenir, réunissant dans sa vaste synthèse tous les éléments de la science humaine envisagée dans sa face médicale, n'en repoussant aucun, parce qu'une science qui a la prétention d'être complète ne peut la

justifier qu'en ouvrant un accès facile à toutes les données de l'observation sur laquelle elle se fonde.

Nous n'exprimons point d'ailleurs ici le témoignage d'une admiration enthousiaste ou d'une sympathie instinctive que nous n'aurions pas la moindre peine à avouer. Nous ne faisons que traduire le langage et les affirmations de l'histoire, qui, dans la revue impartiale des systèmes, nous montre l'Hippocratisme planant toujours au-dessus de leurs agitations, et leur donnant une sorte de vie éphémère par la portion de vérité qu'ils lui empruntent.

Ainsi envisagé, l'Hippocratisme nous servira de critérium, de mesure ou de contrôle, pour apprécier les avantages et les inconvénients de ces réformes si souvent décorées du nom de *doctrines*, et qui, de par l'histoire de la médecine, ne méritent d'autre titre que celui de *systèmes*. Leurs inconvénients seront d'autant plus graves, qu'ils se seront séparés plus violemment des traditions philosophiques de la doctrine ; leurs avantages brilleront d'autant plus, qu'en restant fidèles à cette méthode large et compréhensive, ils auront plus agrandi son horizon, perfectionné plus heureusement ses parties incomplètes, et répondu, enfin, d'une manière plus fructueuse, à ce besoin de progrès et d'avancement qui résume l'esprit de la science hippocratique.

On ne s'attend pas sans doute à nous voir passer en revue, pour les juger, tous les systèmes qui ont jalonné

la route de la médecine : nous ne toucherons qu'aux points les plus culminants de ce sujet. Nous aurons d'autant moins de regrets aux sacrifices qui nous seront imposés à cet égard, que la longue série des systèmes qui se déroule dans les pages de l'histoire médicale, peut être facilement réduite à un petit nombre d'individualités qui les résument ou les représentent, quelle que soit la variété de leurs formes, les airs de nouveauté qu'ils affectent et leur confiance en eux-mêmes.

VIII. Quand on étudie les systèmes sur lesquels le temps a passé, on s'aperçoit bien vite qu'il n'a pu détruire que leur partie hypothétique. Ce qui soutenait leur vie factice s'entretenait de quelques vérités qui avaient été trouvées par l'observation, que l'observation retrouve aujourd'hui, et qui ont à ce titre la même vérité qu'autrefois.

Examinez ainsi les plus célèbres hypothèses. Vous verrez, qu'alors même qu'elles prétendent se confiner dans des régions bien éloignées de l'Hippocratisme, elles y ont encore leurs racines ; sans cela, elles n'auraient pu s'établir et s'accréditer parmi les hommes. L'erreur, réduite à elle-même, est incompréhensible, et ne saurait se faire accepter : c'est par son rapport avec le vrai qu'elle se soutient. Il n'est pas en la puissance des systèmes les plus extravagants de n'avoir pas quelque côté raison-

nable ; et c'est toujours le sens hippocratique, inaperçu, qui fait la fortune des hypothèses auxquelles il se mêle. Au fond, tout ce qu'il y a de vrai et de durable, dans les systèmes, est l'ouvrage de l'observation, qui est trop souvent dupe de son prisme, mais qui parfois suit instinctivement les bonnes routes, à l'insu de l'observateur lui-même (1).

En ce sens, M. le professeur Caizergues a pu dire avec raison, que « les systèmes sont autant de rayons » de lumière, qui viennent frapper successivement les » différentes faces d'un objet, pour les éclairer et nous en » faire apercevoir les moindres circonstances ; en sorte » que tous les systèmes réunis, *et réduits à ce qu'ils » ont de positif*, peuvent nous offrir la collection des » notions les plus précises et les plus complètes que nous » possédions sur cet objet (2). »

On ne peut pas faire ressortir d'une manière plus nette les avantages que la médecine retire de l'histoire des systèmes, puisque de cette étude, poursuivie dans une direction philosophique, résulterait une sorte de résumé des vérités éparses dont l'ensemble ou la réunion formerait la vérité générale que l'on recherche.

---

(1) *Voy.* les fragments philosophiques de M. Cousin. — Bruxelles, 1840, p. 92.

(2) Caizergues, Des systèmes en médecine, p. 5. — Montpellier, 1827.

IX. Nous avons eu occasion de dire ailleurs, que l'histoire de l'esprit humain se rattachait à celle de la médecine. Peut-être nous serait-il facile de donner à cette assertion une valeur expérimentale, en montrant, l'histoire à la main, que chacune des révolutions médicales dont l'influence s'est fait le plus vivement sentir sur la science, est précédée ou accompagnée de révolutions politiques, religieuses ou littéraires correspondantes. Nous trouverions dans cette exposition que nous ne pouvons entreprendre ici, un argument de quelque force en faveur de notre manière de comprendre l'histoire de la médecine, dont la *civilisation*, si l'on peut ainsi dire, doit marcher de front avec la civilisation des peuples : double point de vue qui réagit tour à tour, en enseignements utiles, sur l'étude comparative de ces deux grands faits sociaux.

Nous verrions encore que les révolutions qui ébranlent la médecine, s'opèrent par la destruction des vieux systèmes qui ne répondent plus aux besoins actuels de la science; qu'elles en font naître de nouveaux, et que ceux-ci, montrant, à tous les yeux, leur insuffisance et leur exclusivisme, forcent les médecins à se jeter dans l'éclectisme : doctrine batarde, pêle-mêle des systèmes, témoignage, peut-être, d'une indifférence coupable en matière de science; mais qui n'est, à tout prendre, que

la transition destinée à ramener dans le giron de l'Hippocratisme la médecine fourvoyée hors de ses sentiers légitimes.

X. Deux sectes principales partageaient la médecine dans les premiers temps de sa vie scientifique : les dogmatiques et les empiriques.

Les premiers apportaient dans la science de l'homme tant d'explications oiseuses ou subtiles, que leurs raisonnements absorbaient le but de la médecine, qui n'est autre chose, en définitive, que le soulagement ou la guérison de nos maux.

Les empiriques, au contraire, agissaient sans raisonner. Le principe de leur conduite s'exprimait dans cette simple formule : A telle maladie, tel remède. Les indications ne se tiraient que du vague souvenir de quelques analogies incertaines, trompeuses ou superficielles.

Ces deux systèmes condamnaient, ou à raisonner stérilement sur les causes les plus subtiles, ou à distinguer des symptômes, c'est-à-dire des formes de maladies. Le jeune médecin était déjà vieux avant d'avoir pu mettre en pratique les enseignements qu'il avait puisés dans ses études ou ses travaux.

En ôtant à ces deux méthodes l'exagération qui les frappe de stérilité, en faisant au raisonnement la part qui lui revient, et en coordonnant méthodiquement les

données analogiques de l'observation et de l'expérience, on arrive à l'empirisme raisonné, qui rend de si grands services à la médecine, et qui devient même, dans les cas épineux, une de ses plus précieuses ressources.

C'est ainsi que l'Hippocratisme combine les deux points de vue, parce qu'il sait les mettre à leur place. L'exclusion qui les domine individuellement ne pouvait répondre aux besoins de la science, qui tendait à concilier les données diverses de l'observation. Ces deux systèmes n'avaient donc point en eux-mêmes les germes d'une vitalité suffisante. Ce fut Thémison qui leur donna le coup de grâce.

XI. Ce médecin, un des plus distingués de l'antiquité, se posa en réformateur de la médecine. Il combattit à coups pressés l'empirisme et le dogmatisme ; il les mit en présence l'un de l'autre, pour en mieux faire ressortir les vices; il renversa à la fois les subtilités raisonneuses des dogmatiques et le fatras pharmaceutique des empiriques. Le démolisseur victorieux essaya de construire lui-même son édifice et créa l'Ecole *méthodiste*, que Thessalus de Tralles et Soranus d'Ephèse s'efforcèrent en vain de soutenir contre le discrédit qui ne tarda pas à l'ébranler.

En n'admettant dans toute maladie que relâchement ou tension des fibres (*strictum et laxum*), éléments tantôt séparés, tantôt alternants (*mixtum*); Thémison

et son Ecole donnaient le premier exemple de ces *dichotomies* qui reparaissent à tous moments dans l'histoire des systèmes, sous les dehors de conceptions très-diverses en apparence. En ne voyant ainsi dans toutes les maladies que des différences de degré, en ne reconnaissant à l'affectibilité vitale que des modifications quantitatives, le méthodisme laissait dans l'ombre un des points de vue les plus féconds de la pathologie, faussait le diagnostic, fourvoyait la thérapeutique.

Une réforme aussi incomplète ne pouvait durer; et malgré l'empressement avec lequel elle fut accueillie à son apparition, comme représentant un vague besoin de changement, vingt-cinq années d'épreuves dessillèrent tous les yeux, et démontrèrent son impuissance. Les systèmes modernes, si fiers des instruments qu'ils empruntent aux progrès de la science actuelle ne pourraient pas toujours se prévaloir d'une telle longévité.

XII. Traversons plusieurs siècles, et jetons un coup-d'œil sur la période que remplit la médecine arabe. Ici encore l'Hippocratisme, déjà adultéré par les subtilités scholastiques de Galien et les écarts de son imagination ardente, perd son caractère d'austérité, et s'absorbe dans les rêveries astrologiques et toutes les superstitions qu'elles engendrent.

Cette période, qui commence en 540, après la des-

truction de la bibliothèque d'Alexandrie, se termine à la fin du XIVe siècle.

L'histoire a voué une juste reconnaissance aux médecins arabes, pour avoir recueilli et sauvé des fureurs du vandalisme les débris des monuments de la médecine grecque ; mais elle leur reproche de n'avoir ajouté que fort peu de chose à ces richesses, et d'avoir trop souvent altéré, par leurs commentaires ou leurs intrusions hypothétiques, le caractère philosophique de ces travaux.

Leur médecine n'est en effet qu'un mélange confus des doctrines de Galien et de la dialectique d'Aristote, un ensemble monstrueux de recettes pharmaceutiques, de formules religieuses ou astrologiques.

C'est même à ces formes mystérieuses qu'elle dut ce caractère, comme sacré, qui ne contribua pas peu à perpétuer son règne dans les Ecoles ou les Universités de l'époque.

Sans doute la médecine arabe procède de l'Hippocratisme; mais elle se laisse absorber par ses superstitions; et les ouvrages des médecins grecs, qu'elle accepte comme son code, ne sont plus pour elle qu'un texte commode qu'elle altère et défigure sous le chaos de ses hypothèses et de ses rêveries.

XIII. Cependant l'anatomie commençait à être enseignée dans les amphithéâtres. La direction puissante

imprimée par l'Ecole d'Alexandrie portait ses fruits, et conviait au banquet de la science cette partie jusqu'alors si négligée de l'étude de l'homme. La chirurgie comptait déjà pour un art, dont l'importance devait grandir rapidement, sous l'impulsion de quelques-uns de ces hommes que la nature avare semble tenir en réserve pour le perfectionnement des sciences.

Alors commence, pour l'histoire de la médecine, cette période qu'on a justement appelée *érudite*, pour faire allusion à ce réveil de l'esprit humain qui pousse les hommes vers les lettres et les sciences, et multiplie, dans une heureuse fécondité, les moyens de les instruire (1).

XIV. La médecine, dans les siècles désastreux du moyen-âge et au milieu des invasions des Barbares, avait cherché un asile dans les cloîtres, d'où elle sortait, dans des temps meilleurs, morcelée, pervertie, esclave de nombreux préjugés, qui devaient long-temps retarder sa marche et compromettre ses progrès.

Lorsque les sciences et les lettres secouèrent enfin le sommeil léthargique qui les avait si long-temps accablées, la médecine ramena ses pensées vers les sources primitives du beau et du vrai. Les bibliothèques des couvents rendirent à la lumière les débris poudreux de

---

(1) *Voy.* Hist. de la méd. par RENOUARD, T. II, p. 1-153. — Paris, 1846, in-8°.

la médecine grecque ; des commentaires savants en interprétèrent les dogmes ; des traductions multipliées en vulgarisèrent la lettre et l'esprit.

Mais cet élan , qui avait été si long-temps comprimé, subit la fortune de toutes les réactions , et dépassa bientôt ses justes limites. Le respect trop religieux pour les travaux des anciens , ôta à l'Hippocratisme son caractère de perfectibilité. On ne jura plus que sur la parole des Maîtres, et la science, que les lumières nouvelles devaient faire briller d'un éclat plus vif , se vit condamnée à se traîner dans les routes anciennes , sans oser tenter de nouvelles voies et entreprendre d'autres conquêtes.

Tel fut l'esprit général de la médecine aux xve et xvie siècles. Quelques hommes d'élite surent pourtant allier le culte des traditions antiques avec l'amour du progrès et des améliorations de la science et de l'art. Le véritable Hippocratisme trouva auprès d'eux un refuge, et se modifia sagement sous l'empire des influences qui tendaient à l'agrandir. Mais cette impulsion qui devait porter ses fruits plus tard , car l'idée ne meurt jamais , ne fut point alors assez puissante pour ramener les esprits dans la voie des découvertes que le respect religieux de l'autorité semblait fermer à jamais.

Les besoins de la science ne pouvaient donc être satisfaits , et le *Mens agitat molem* commençait à se faire sentir sous le calme apparent de la surface.

XV. Des esprits impatients et superbes voulurent porter le marteau sur le vieil édifice, et prétendirent construire sur ses ruines un monument plus solide. Mais, égarés par la fougue d'une imagination maladive, transformant en réalités les fantômes de tous leurs rêves, ils ne produisirent que des travaux avortés que le souffle de la raison et de l'expérience devait anéantir sans retour.

Parmi eux brilla Paracelse, le précurseur des systèmes iatrochimiques de toutes les époques (1528).

La *chimie* commençait déjà à se séparer de l'*alchimie*, et se répandait à l'aide des ouvrages de Raymond Lulle, d'Arnaud de Villeneuve, de Basile Valentin. Paracelse paraît, et renverse tout d'abord les doctrines des médecins arabes. Dans son mépris pour tout ce qui n'est pas lui, et peut-être même pour protester avec énergie contre le respect exagéré de l'autorité, il brûle en place publique, au pied de la chaire, les ouvrages de Galien, d'Aristote, d'Avicenne, de Rhazès, de Mesué, etc. Une satisfaction générale accueillit cette révolution. Les bons esprits avaient déjà secoué le joug de l'arabisme, et commençaient à comprendre que l'idée doit toujours avancer dans sa marche incessante, et ne point se confiner dans les limites étroites d'un espace et d'un temps.

Paracelse fit comme tous les réformateurs : il com-

mença par détruire, ce qui a toujours été la partie la plus facile de leur tâche; et il voulut ensuite substituer, à ce qui n'était plus, une doctrine nouvelle de sa façon. Le sel, le soufre, le mercure, en furent les bases fondamentales : c'est dans l'influence de ces agents qu'il concentra toute sa pathogénie ; il les fit jouer à son gré pour la production des maladies, et arriva ainsi aux plus fantastiques résultats.

XVI. Et pourtant Paracelse exerça sur son époque une influence immense ! Est-ce parce qu'il répondait, par un côté de sa personnalité, à certains besoins de la science ? Est-ce, comme l'a dit Sprengel, parce qu'une doctrine fondée sur le mysticisme trouve bien plus facilement accès parmi le commun des hommes que celle qui s'opère par le bon sens, les chimères de l'imagination mettant l'esprit bien plus en jeu que les conclusions sévères de la froide raison (1) ?

Toujours est-il que ce réformateur, qui ne parlait qu'au nom de l'observation et de l'expérience, et qui se servait de cette arme pour abattre l'idole arabiste, ne s'adressait pourtant qu'à l'imagination, à la superstition,

---

(1) *Voy.*, dans l'Histoire de la médecine de Sprengel, l'étude de la doctrine de Paracelse, T. III, p. 284 et suiv. — Paris, 1815, trad.

au mysticisme. Sous prétexte de dégager l'esprit humain des ténèbres qui le couvraient, il en épaississait les voiles, et arrêtait ainsi, dans sa source, cet élan de la science qui avait tant de peine à se faire jour à travers les obstacles des temps. Abandonnant la marche lente et progressive de l'observation, il avait voulu franchir d'un seul bond tous les degrés de la science, et arriver au sommet sans effort et sans étude (1).

Nous retrouverons plus tard les traces de Paracelse, lorsque la chimie, justement fière de ses progrès rapides, voudra encore absorber la médecine et se substituer à elle.

Sans doute, nous aurons à constater de bien grandes divergences dans ces deux tentatives, inspirées par les mêmes principes, à la distance de plusieurs siècles. La chimie positive de notre époque, encore toute palpitante des étreintes du grand Lavoisier, mettra au service de ces projets des procédés d'analyse plus féconds, des vues plus saines, des méthodes d'expérience plus précises, une compréhension plus philosophique des phénomènes qu'elle interprète et des exigences auxquelles elle doit s'asservir dans ses incursions médicales; mais le principe sera au fond le même : il ne mettra en relief qu'un côté, bien limité encore, de la nature hu-

---

(1) *Voy.* Renouard, histoire cit., T. II, p. 158.

maine. Il faussera l'esprit de l'Hippocratisme, qui lui interdit de subordonner tous les éléments de la vie à un seul de ces éléments, et qui pose, comme un principe fondamental et imprescriptible, la différence radicale qui sépare le règne des forces newtoniennes du règne des forces physiologiques.

L'histoire de la médecine nous montre ainsi les mêmes erreurs se perpétuant, en dépit du progrès des temps, à la faveur de cette part de vérité qui seule peut leur donner quelques traits de ressemblance avec elle, mais qui n'en est qu'un reflet trop pâle pour leur permettre de briller d'un éclat durable.

XVII. Paracelse et son Ecole, dont Sylvius de Le Boë fut en quelque sorte le représentant perfectionné vers le milieu du XVIIe siècle (1658), avaient fait jouer aux humeurs, dans les phénomènes de la santé et de la maladie, un rôle exclusif, qui en avait exagéré l'influence, en dépit de l'idée hippocratique qui voit dans l'agrégat matériel la combinaison des solides et des fluides réalisée par leurs transformations alternatives.

Ce point de vue étroit ne pouvait cadrer avec les phénomènes qu'il s'agissait d'expliquer. Il fallut l'abandonner, et c'est par un autre principe, tout aussi vicieusement exclusif, qu'on remplaça celui qui était proclamé insuffisant. Tant il est vrai que la science, en dehors de

l'Hippocratisme, est toujours réduite à tourner dans un cercle sans issue.

Les solides prirent donc faveur après les humeurs. L'homme ne fut plus qu'une machine ordinaire. L'hydraulique et la statique, sciences qui se fondaient alors, apportèrent leurs calculs et leurs principes à l'interprétation des fonctions normales ou pathologiques. Les discussions sur la circulation du sang, l'impulsion imprimée par Galilée à la physique, qui le réclamait comme un de ses plus illustres propagateurs, et en première ligne, les idées de Descartes, poussèrent, dans cette direction, les médecins que n'avaient pu satisfaire les hypothèses exclusives de leurs devanciers (1).

L'agencement des os et des muscles suivant les conditions des leviers et des puissances motrices, les dispositions des tuyaux artériels et veineux, dans lesquels le cœur semblait lancer le liquide sanguin, comme le piston d'une pompe, etc., paraissaient autant de témoignages en faveur de ces théories inspirées par la mécanique.

Baglivi, dont le bon esprit avait fléchi devant les séductions d'un pareil système, avait cependant bientôt

---

(1) *Voy.* le beau Travail de M. le professeur Ribes, intitulé : *Etudes sur les théories médicales*, p. 200 et suiv. — Montp., 1835, in-8°.

reconnu que cette hypothèse et la pratique qui en découlait ne vivaient guère en bon accord, et il avait cherché à les concilier, en admettant, par un subterfuge fort en crédit chez les systématiques, une *force innée de ressort des fibres* qui se propageait de la dure-mère à toutes les parties : faculté de l'ordre vital qui se trouvait bien dépaysée dans ces régions étrangères de la statique.

XVIII. Boerhaave, qui tient dans l'histoire de la science une si grande place, avait pour ainsi dire mélangé ensemble le chimisme et le mécanicisme, et entaché ses conceptions médicales du double vice de ces hypothèses. Aussi faut-il voir en lui deux hommes : le systématique théoriseur, qui raisonne sur des faits mal assortis et fausse les principes de l'observation ; le praticien sagace et habile, qui apporte dans le diagnostic des maladies une finesse d'aperçus et d'analyse dont l'art a su tirer un si large profit. Cette distinction, qu'il ne faut jamais perdre de vue pour bien juger cette grande figure, Boerhaave lui-même l'avait faite, lorsque, remontant, sur la fin de sa carrière, aux jours de sa jeunesse, il déplorait la direction vicieuse qu'il avait imprimée à la science, et manifestait le regret de trouver ce désaccord entre les deux moitiés de sa vie médicale : « *Mascula hæc est veterum sapientiæ respondens medi-*

» *cina quam festinantis ingenii procax libertas miserè* » *diù amisit* (1). »

Boerhaave admettait bien, il est vrai, une force vitale, mais il recommandait d'en calculer les effets comme ceux d'une force morte : contradiction flagrante, familière à tous les systèmes, que le point de vue exclusif auquel ils se placent rend impuissants à découvrir tout ce qui n'est pas dans la ligne de leur horizon rétréci.

Le mécanicisme établissait donc entre la science des corps vivants et celle des corps bruts une promiscuité formellement repoussée par l'Hippocratisme ; mais il s'étayait de l'autorité de Descartes, et empruntait, à ce nom révéré, une partie de l'éclat qu'il réfléchissait sur la philosophie.

XIX. D'après la loi que nous avons déjà eu l'occasion de signaler, une opposition ne devait pas tarder à s'élever contre ces principes. Stahl, qui en fut le puissant organe, entra bientôt en scène, et protesta, par l'*animisme*, contre le mécanicisme de Descartes.

Quelle influence la théologie de son époque a-t-elle eue sur la forme qu'il a donnée à son hypothèse ? Son orthodoxie était-elle liée par des entraves qu'il ne pou-

---

(1) Boerhaave, *Epistol. ad Joan.* de Gorter.

vait rompre ? Nous n'avons point à trancher ici cette question. Toujours est-il que Stahl va de l'âme à l'organisation, qu'il lui donne la direction souveraine de tous les actes qui composent la vie, et qu'il pose ainsi un principe qui ne peut être prouvé et qui est en opposition formelle avec le sens intime. Les subtilités ou les inconséquences qu'il a appelées à son aide, n'ont pu justifier ce paradoxe révoltant.

Mais, en démontrant que les phénomènes qui se passent dans l'économie vivante ne sont pas de l'ordre physique, il a rempli sa mission, qui lui imposait de combattre l'idée mécanicienne, alors dominante dans les Ecoles. Sa victoire a été complète, et ce système ne s'est plus relevé depuis lors, du moins sous le même nom.

Tout ce que Stahl a fait pour atteindre ce but, est un véritable service que nous aimons à reconnaître. Il prouva encore que les actes vitaux naturels forment des plans réguliers dont le but peut être entrevu, et qui sont liés entre eux, non pas d'une manière nécessaire, mais par des lois de convenance. Sous ce rapport, sa théorie des hémorrhagies a mérité d'être remarquée.

Stahl démontra donc, en partant d'un autre principe, les propositions d'Hippocrate ; mais il ne sut pas s'arrêter à leur expression abstraite. L'autorité que lui donnait son génie chimique, prêta sans doute à la distinction radicale des deux ordres de sciences une force

imposante ; mais l'insuffisance de son hypothèse, que suivait une pratique incertaine, timide ou inactive, le plaça bien loin de l'Hippocratisme. S'il a prêté, à la confirmation de ses vérités générales, un secours parfois utile, il n'a pu échapper aux conséquences de son principe, qui réduisaient forcément sa médecine à la contemplation passive des déterminations curatives de l'âme pensante, et lui méritaient cette fois, à bon droit, le titre de *Méditation sur la mort.*

XX. A cette doctrine, puisée dans l'idée spiritualiste, devait succéder un principe inverse. Déjà du temps de Stahl, et à côté de lui, Frédéric Hoffmann commençait à établir les premiers rudiments de l'organicisme, et préparait ainsi l'avènement de Haller.

Les progrès de l'anatomie absorbaient les travaux et les recherches ; déjà s'élevait, avec des formes plus scientifiques et sous le patronage de Bonnet et de Morgagni, l'anatomie pathologique, qui manifestait ses prétentions à envahir la médecine. L'aspect matériel de l'homme prenait de jour en jour, sur son aspect dynamique, une prépondérance plus marquée. De cette tendance, poursuivie avec ce zèle qu'excite l'ardent désir de renouveler les sciences, devaient surgir des systèmes qui ne dissimuleraient plus leurs projets hostiles au vieil Hippocratisme.

XXI. Brown, qui se vante de suivre les principes de la philosophie newtonienne, sur l'art de proportionner le nombre des causes expérimentales à celui des différences essentielles que l'on note dans les groupes de phénomènes ; Brown oublie ou méconnaît cette manière de philosopher, lorsqu'il rapporte à une force unique, qu'il appelle l'*excitabilité*, tous les phénomènes de la vie : simplification menteuse qui s'évanouit au souffle de l'observation, et qui, par un singulier privilége de reproduction, a reparu plus tard dans le système de Broussais, qu'on a si justement appelée du *Brownisme retourné*.

Toutes les maladies se bornent à des lésions dans la *quantité* des forces ; la *perversion* de leur action est complètement méconnue ; la *spontanéité* des mouvements vitaux est résolument niée, et ne représente qu'un effet de réaction provoqué par des irritations extérieures. L'idée hippocratique est ici hautement désavouée. Brown insiste sur un des côtés de la nature humaine, que les bornes mêmes de son système lui interdisent d'envisager d'une manière plus large. Placé à ce point de vue exclusif, il a pu sans doute mettre en relief l'importance de l'étude des causes extérieures pour éclairer la nature des maladies ; mais, en réduisant le diagnostic au résultat pur et simple de cette investi-

gation, il s'est privé des données nécessaires à la solution complète de ce difficile problème.

XXII. Broussais arrive, et tout plein encore du souvenir des maladies chirurgicales qu'il a observées sur les champs de bataille, il se pose en adversaire de Brown, dont il n'a qu'à prendre le contre-pied pour établir son propre système. Pour le juger tel qu'il est, malgré la logique apparente de ses déductions philosophiques, il faut recourir au procédé qu'il indique lui-même en tête de sa réfutation du réformateur écossais. « En général, » dit-il, j'ai toujours pour principe de me défier de l'ex- » périence des esprits faux et des hommes prévenus (1). » Pascal avait déjà donné le même conseil : « Le témoignage » d'un homme, dit-il, ne saurait être reçu, quel que soit » le mérite de celui qui le rend, dès que cet homme peut » être seulement soupçonné d'être sous l'influence de » quelque passion capable de le tromper (2). »

Nous n'avons point à faire connaître la doctrine de l'*irritation*, dont le règne éphémère a bientôt rendu à l'Hippocratisme la place qu'elle avait momentanément usurpée. Avec des facultés brillantes, un style nerveux et coloré, une âpreté de polémique qui sert bien les

(1) Examen des doctrines médicales, T. II, 3e édit., p. 346. — Paris, 1829.

(2) Pensées.

intérêts des réformes, BROUSSAIS, par son exclusivisme et son mépris dédaigneux du passé, a perdu dans l'histoire de la médecine le haut rang auquel il aurait peut-être pu prétendre.

XXIII. En inscrivant en tête de son *Examen des doctrines* cette proposition empruntée à BROWN : « *La vie » ne s'entretient que par les stimulants extérieurs* (1) », BROUSSAIS devait arriver nécessairement, et par la force même de sa prémisse, aux conséquences suivantes, qui y sont virtuellement renfermées :

Possibilité d'entretenir la vie d'un animal à l'aide des impondérables et par le moyen des sympathies ; désessentialisation des fièvres, ou réduction des fièvres essentielles en fièvres symptomatiques de phlegmasies locales ; génération et propagation de ces phlegmasies par l'intermédiaire du système nerveux ; identité de toutes les phlegmasies, et, par conséquent, de toutes les maladies ; proscription de la spécificité des matières morbifiques et de l'humorisme ; négation d'un but d'activité dans les maladies ; distinction des maladies, soit aiguës, soit chroniques, par leur siége et leur intensité seulement, jamais par leur nature ; uniformité et simplification

(1) Examen des doctrines, T. Ier, 1re proposition.

thérapeutique, en raison de toutes les conditions précédentes, etc. (1).

XXIV. En présence de ces conséquences, en opposition flagrante avec l'Hippocratisme, la doctrine physiologique révèle sa faiblesse, et montre ce que la médecine peut perdre, lorsqu'on fausse ainsi, de gaîté de cœur, sa vérité historique.

Nous ne voudrions d'autre preuve du danger que court la science lorsqu'elle s'appuie sur une histoire erronée ou imaginaire, que la publication du livre que Broussais lança au milieu du monde médical, sous le titre d'*Examen des doctrines médicales et des systèmes de nosologie* (2).

Dans ce livre, où son auteur déclare au passé une guerre acharnée et sans trève, l'histoire médicale est sans cesse présentée sous un jour faux et trompeur; les doctrines et les systèmes y sont confondus dans la même proscription; une critique passionnée fascine et déroute toutes les appréciations. On ne saurait dire tout le mal que ce livre aurait fait à la médecine, si le dépôt

---

(1) *Voy.* le travail de M. Pidoux, sur la fièvre et l'inflammation, dans le Traité de thérap. de Trousseau, etc. T. II, 2e partie, p. 404 (1re édit.).

(2) Paris, 1821.

sacré des vérités qu'il s'efforçait d'abattre ne s'était conservé dans l'évangile hippocratique

C'est ici une de ces circonstances solennelles où l'histoire de la médecine, écrite avec une impartialité sévère, corrige et redresse l'histoire tracée d'une main romanesque ou malveillante. Les portraits des médecins célèbres qui se pressent dans l'*Examen des doctrines*, sont grimaçants et ne ressemblent point aux modèles; leurs idées, travesties et mesurées au critérium d'une hypothèse qu'il s'agit de vérifier à tout prix, se dérobent sous le manteau d'emprunt qui les couvre. Quand on a une philosophie médicale sûre d'elle-même, il faut lire ce livre pour voir jusqu'à quel point l'esprit de secte peut déteindre sur les jugements des sectaires. Mais si l'on veut se faire une opinion consciencieuse et exacte sur les hommes qui ont marqué dans nos annales et sur les principes dont ils sont les représentants, il ne faut point demander des lumières à une œuvre qui a sciemment rompu avec la vérité historique, et dans laquelle on n'est pas peu surpris de voir figurer BARTHEZ avec le titre assez imprévu d'*homme singulier* (1).

XXV. Est-ce à dire que nous refusions à BROUSSAIS toute influence utile sur la médecine contemporaine?

(1) Ouv. cit., T. III, p. 385. 1829.

Le principe hippocratique qui nous guide nous interdirait ce déni de justice.

Dans l'étude des phlegmasies chroniques, que Broussais a étudiées, avec sagacité, au flambeau de l'anatomie pathologique, il a apporté des vues nouvelles, ou pour mieux dire, il a fixé, d'une manière plus précise que ceux qui l'avaient précédé dans la même carrière, le rôle que jouent, dans bien des cas, ces inflammations latentes trop souvent méconnues. S'il a complètement négligé les affections primitivement générales, qui tiennent une si grande place dans la pathologie, pour concentrer son observation sur les localisations organiques, qui s'étendent ensuite par une sorte de rayonnement ou de transmission matérielle sur l'ensemble de l'économie, cette préférence, sans excuse, a pourtant permis de mieux étudier les maladies réactives qu'on ne l'avait fait avant lui.

Nous n'ignorons pas que Broussais a déclaré, dans un moment d'oubli, que «*toute maladie commençait par* »*être vitale*»: ce sont de ces aveux qui échappent, en dépit de toute prudence, et comme un écho de l'inexorable vérité. Mais Broussais a dit aussi que «*les inflam-* »*mations internes étaient de même nature que les* »*inflammations chirurgicales*»; et il parlait alors son véritable langage, puisque la seule admission de maladies primitivement vitales sapait sa doctrine par la base, et en détruisait toute la systématisation.

XXVI. Les progrès incessants de l'anatomie, l'espèce de passion qui entraînait la génération médicale moderne vers cette étude que le scalpel, le microscope, les réactifs chimiques éclairaient à l'envi de leurs lumières convergentes, devaient enfin avoir leur expression complète, et prendre, dans la science, le rôle exclusif qu'on donnait, dans l'observation, à l'organisation matérielle.

Les travaux de Haller, l'impulsion puissante de Bichat, avaient préparé l'avènemeut de l'anatomisme. Cette manière de contempler la nature humaine n'est qu'une exagération des principes de l'Ecole d'Alexandrie, mais poussée jusqu'au terme le plus reculé qu'ils puissent atteindre.

L'anatomisme pèche, comme tous les systèmes, par le point de vue exclusif qu'il adopte. Tout est à ses yeux, les fonctions comme les maladies, dans la texture organique et dans l'altération qu'elle a subie; on ne tient nul compte des forces, qui ne sont ici que l'expression de l'action de ces parties. Observer le jeu des organes, constitue toute la physiologie; rechercher leurs modifications matérielles, c'est donner à la pathologie le seul moyen certain d'arriver au diagnostic.

Dans ce système, qu'on ne sait comment qualifier tant il est étroit et au-dessous des besoins de la science, on étudie, avec une attention minutieuse, les appareils or-

ganiques, les organes, leurs tissus; on recherche si le siége du mal est dans la pulpe nerveuse ou dans le névrilème, etc. C'est dire qu'aucun des secrets de l'organisation n'échappe à l'œil exercé des observateurs, et c'est là le bon côté du système. Mais qu'il y a loin de ce morcellement de la vie à ces grandes lois hippocratiques qui se résument dans le *consensus*, l'*harmonie*, la *solidarité* des parties du corps vivant! Et qu'une pareille médecine est incomplète et indigne de sa mission, en réduisant la trilogie humaine à la seule considération de son élément matériel!

XXVII. On fait sonner bien haut aujourd'hui ce qu'on appelle la réhabilitation de l'humorisme. Mais est-il vrai que cette doctrine soit conçue dans le sens que lui donne l'Hippocratisme, et appliquée suivant ses principes? Considère-t-on les humeurs dans les forces vivantes qui les animent? Leur reconnaît-on, dans la production des phénomènes de l'économie, une importance égale à celle qu'on accorde aux solides? Les faits expérimentaux qu'on invoque répondent négativement.

L'étude des humeurs dont on constate l'état physique à l'aide du microscope, dont on détermine la composition chimique par l'entremise des réactifs, n'est autre chose qu'un point de vue particulier de l'anatomie : c'est une dissection plus déliée, plus subtile, dont l'instrument

pénètre jusque dans l'intimité la moins accessible de la matière organique. On sait ainsi quelles sont les modifications moléculaires que subissent les fluides du corps humain, sous l'influence de certaines maladies. On provoque, chez les animaux, ces transformations ou adultérations matérielles, par l'introduction, dans les vaisseaux, de substances hétérogènes. On restitue aux veines le sang qu'on en a préalablement extrait après lui avoir fait subir des déperditions de l'un ou de l'autre de ses principes constituants, et on arrive ainsi à faire naître des maladies qui ont quelques ressemblances symptomatiques avec la fièvre typhoïde, et qu'on n'hésite pas à confondre avec elle. On se préoccupe du passage des substances médicamenteuses ou toxiques dans les humeurs, et des moyens d'en constater la présence. Tout cela se fait avec une précision, qui n'est pas toujours à l'abri de tout reproche, quoiqu'on cherche à la rendre de plus en plus parfaite, en améliorant les procédés mis en œuvre pour ces recherches (1).

Mais s'enquiert-on de l'*impression morbide* que ces fluides ont reçue dans leur élément vital; des *sympa-*

---

(1) *Voy.* les *Réflexions sur les analyses chimiques du sang dans l'état pathologique* par L. Mandl, insérées dans les Archiv. gén. de méd. — Numéros d'octobre 1840, — février 1841.

thies qui s'établissent entre leurs diverses parties roulant, dans les vaisseaux, dans une apparente confusion ; de ce *consensus* qui lie entre elles toutes les molécules d'un liquide vivant, et qui les rend solidaires pour ressentir les diverses influences morbides qui les atteignent ? Tous ces points de vue ne sont pas même indiqués, parce qu'ils sortent des limites qu'on a imposées à l'observation. Aussi, que de divergences dans les résultats analytiques signalés par les expérimentateurs qui s'adonnent de préférence à cet aspect de l'anatomie ! Que de mécomptes quand, sur des données aussi douteuses et aussi mobiles, on prétend imprimer au diagnostic des maladies une certitude, qu'on lui refuse sans leur secours ! C'est que la vie qui anime les solides et les liquides ne perd aucun de ses droits, sous quelque aspect qu'on l'envisage. C'est qu'elle a, dans les liquides, toute la contingence de ses actes, sa résistance aux impressions étrangères, sa variabilité dans les modes de réaction ; et qu'on ne peut comprendre une telle mobilité, dans des idées qui ne se fondent que sur les décisions, réputées infaillibles, du microscope et des agents chimiques.

L'humorisme actuel est, quoi qu'on en veuille dire, tout autre chose que l'humorisme ancien. Il s'inspire de principes opposés ; il ne faut donc point s'étonner s'il arrive à des conclusions qui n'ont, avec celles du premier, d'autre rapport que celui que peut établir la con-

statation de certaines altérations moléculaires, également opérée dans les deux cas. Telle que l'ont comprise MM. Andral et Gavarret, et l'Ecole déjà nombreuse qui marche sur leurs traces, l'hygrologie moderne n'est qu'un aspect particulier de l'anatomisme.

XXVIII. La revue forcément rapide à laquelle nous venons de soumettre les systèmes principaux qui se sont disputé la science, depuis son origine jusqu'à nos jours, a fait ressortir, si nous ne nous faisons point illusion, les avantages que la médecine peut se promettre de leur histoire.

Nous avons vu ces hypothèses, reposant toujours sur la base mobile des faits secondaires, régner quelque temps, emportées bientôt par l'oubli, et reparaissant, après un certain temps, sous des déguisements qui les accréditent encore. Mais l'histoire nous montre l'Hippocratisme surnageant toujours au milieu de tous ces naufrages. La tradition des faits et des observations dont l'origine remonte à Hippocrate, se perpétue sans interruption jusqu'à nous. La chaîne qui les lie a bien pu subir quelques ruptures accidentelles ; mais elles ont été bientôt réparées, et sa continuité n'y a rien perdu : on n'a fait que constater son allongement.

Au milieu des débordements des hypothèses les plus disparates, l'Hippocratisme a conservé imperturbable-

ment son caractère immuable, son attachement constant aux faits d'observation, son mépris pour les hypothèses, son esprit d'ordre et d'analyse, sa tendance à déduire, des faits, des propositions générales qui soient en concordance avec tous les phénomènes qu'il s'agit d'interpréter. Certes, dans son rapprochement avec les systèmes exclusifs, il n'a point à craindre de confusion : sa lumière brille toujours, pure et vive, au-dessus de l'éclat emprunté et fugitif qui les accompagne.

C'est cette doctrine, type et modèle éternel de la science et de l'art, que Barthez a résumée dans ses travaux, où nous la voyons agrandie et perfectionnée par tous les accroissements que le temps est venu ajouter à ses richesses. C'est là qu'on peut l'admirer, réunissant à la fois, ce qui en est le caractère infaillible, la vérité théorique et la vérité d'application. C'est son souffle puissant qui inspire les œuvres écrites de ce grand homme, et qui l'anime près du lit du malade, lorsque son génie trouve des ressources imprévues dans les cas les plus épineux de la pratique. C'est, enfin, cette doctrine sur la *vraie science de l'homme* que Barthez espérait avec tant de raison « qu'il faudrait tôt ou tard » s'attacher à suivre et à perfectionner (1). »

---

(1) *Voy.* Lettre de Barthez à Cuvier. — *Moniteur* du samedi 9 août 1806.

XXIX. Un travail qui dédommagerait amplement, en intérêt et en instruction, celui qui aurait le courage de l'entreprendre, serait l'histoire des vicissitudes de l'idée hippocratique dans l'Ecole de Montpellier, à dater de son origine, qui remonte à plus de sept siècles, jusqu'au temps de BARTHEZ. En étudiant son enseignement traditionnel, en scrutant l'esprit et les tendances de cette pléïade d'hommes illustres qui ont fondé et soutenu sa gloire, on ne tarderait pas à se convaincre que la *partie substantielle* des dogmes de l'Hippocratisme s'y est conservée intacte, comme le feu sacré de l'antiquité païenne, malgré la défaveur des circonstances locales qui a été si souvent reprochée à cette Ecole; en dépit des efforts divellents des hypothèses qui avaient cours dans le monde des médecins, et qui se prévalaient, dans leurs attaques, de tout l'empire de la mode. Enfin, on verrait que la vérité hippocratique n'a jamais cessé d'y être vivace, malgré les théories hypothétiques qui ont été enseignées dans ses amphithéâtres, et les controverses souvent si vives dont elles étaient l'objet. La vanité ou l'intérêt personnel des contendants se taisait auprès des malades, pour ne laisser de place qu'aux sages inspirations des dogmes immuables. Comme l'a si bien dit M. LORDAT, la thérapeutique ne fut jamais à Montpellier ni chimique, ni mécanique, ni animiste, ni

solidiste ; elle ne cessa jamais d'être hippocratique (1).

Sous ce rapport, l'Ecole de Montpellier a eu, sur la médecine du Midi de la France, une influence heureuse, qu'ont propagée, comme à leur insu, les élèves nombreux qu'elle répandait dans toutes les directions, après les avoir nourris, comme aurait dit Montaigne, de la moelle d'Hippocrate.

XXX. Dumas s'était proposé de prendre, pour sujet d'un discours, la question suivante : « Quelle a été l'in»fluence de l'Ecole de Montpellier sur les progrès des »sciences physiques et de la médecine (2) ? » Il est à regretter que l'illustre auteur du *Traité des maladies chroniques* n'ait pas donné suite à ce projet. Il serait certainement arrivé aux conclusions que nous venons d'écrire. Il aurait vu qu'à travers la variété des formes imprimées à l'enseignement, le dépôt des vérités médicales s'était successivement accru et perfectionné, et s'il n'avait point résumé, dans la personnalité de Barthez, ainsi que nous l'avons fait, la plus haute expression de l'Hippocratisme moderne, il aurait été facile de retrouver,

---

(1) *Voy.* Perpétuité de la méd., pag. 290-299.

(2) *Voy.* son Disc. sur les progrès futurs de la science de l'homme. — Recueil de disc. prononcés à la Faculté de Montpellier. — Montp. 1820, p. 522 *(note)*.

sous ce déni de justice, les traces encore récentes de l'amour-propre offensé (1).

Mais ce travail aurait certainement déterminé, d'une manière heureuse, la place que l'Ecole de Montpellier a occupée dans le monde des sciences médicales, et l'influence puissante qu'elle avait exercée sur la médecine française, plus à portée d'en recevoir l'impulsion féconde. BORDEU l'avait bien compris, lorsqu'il s'écriait, dans un de ses plus beaux ouvrages : « Que pourrait-ce » être qu'une histoire de la médecine en France, dans » laquelle on affecterait de mettre dans l'oubli l'Ecole de » Montpellier (2) ? »

XXXI. La récapitulation historique des hypothèses qui ont eu cours dans la science, à ses divers âges, n'est pas simplement une revue curieuse : elle nous éclaire pour l'interprétation des phénomènes de l'économie. En se plaçant au point de vue spécial de chaque système, on contemple ainsi les faits médicaux sous toutes leurs faces.

---

(1) *Voy.* l'Avertissement, etc., de la 2e édit. de la Physiologie de DUMAS, où il expose le sujet de la polémique irritante qu'il avait échangée avec BARTHEZ sur une pure question de mots.

(2) BORDEU, Hist. de la médecine, édit. RICHERAND, T. II, p. 584.

Nous avons déjà eu l'occasion de le dire : la part de vérité entrevue par chaque réformateur doit être dégagée des langes qui l'enveloppent. Leur théorie, ainsi envisagée, devient au moins l'emblème de la vérité scientifique.

L'application exagérée de la *chimie* aux phénomènes des corps vivants, prouve qu'ils se rattachent à des conditions et à des causes d'un autre ordre que celles dont l'étude lui appartient.

Les prétentions des *mécaniciens* nous montrent la nécessité d'étudier, dans toutes ses conditions de structure et d'agencement, le mécanisme du corps vivant, qui est l'instrument et le théâtre des diverses opérations qui se passent en lui.

L'invention des *esprits animaux*, quelque fantastique qu'elle soit en réalité, prouve bien qu'on ne peut rattacher à un lien physique l'union et l'harmonie de toutes les pièces du système anatomique, puisque cet agent invisible n'a été imaginé qu'à défaut d'explication organique qui pût rendre matériellement raison de ce grand fait.

Si l'*animisme* révolte le sens intime, qui ne peut admettre qu'il soit également l'auteur des phénomènes de conscience et de ceux qui échappent à ses appréciations, et que la pensée et la digestion soient l'œuvre du même agent ; nous ne retrouvons pas moins, dans

les preuves apportées par l'auteur, à l'appui de son hypothèse, un témoignage de plus en faveur de l'unité de la vie, de son individualité, de son activité, de son autonomie.

L'*organicisme* exagère sans doute la réactivité du corps vivant, aux dépens de sa spontanéité. Mais, sans le suivre dans ses exagérations, nous lui devons l'occasion d'étudier avec lui, de plus près, tous les faits de réaction, qui sont d'un intérêt si pressant pour la chirurgie.

De tous ces systèmes, égarés dans des directions si diverses, l'Hippocratisme sait tirer ce qui doit lui être utile : il les passe, pour ainsi dire, au crible, pour séparer le bon du mauvais, et se l'approprier ensuite, comme on reprend son bien partout où on le trouve.

XXXII. On a dit, et ce serait ici un grave inconvénient de l'histoire de la médecine, on a dit que ce grand nombre de systèmes représentait l'incertitude de l'art, et qu'il était à craindre qu'en présence de tant de révolutions successives, la confiance qu'on doit avoir dans la médecine ne finît par être ébranlée.

Nous croyons, au contraire, qu'une intelligence raisonnée de l'histoire des systèmes doit relever la valeur de la science et de l'art, puisque nous voyons toujours la perpétuité de leurs dogmes planer au-dessus des ré-

formes impuissantes à les abattre. D'où il faut conclure qu'il y aurait injustice à faire peser sur la science le reproche de versatilité, qui ne s'adresse qu'aux hommes qui la propagent.

Est-il besoin d'ajouter qu'il n'existe pas de variations partout où le vulgaire croit en voir ? Un grand nombre de médecins parlent en systématiques et agissent en Hippocratistes, semblables à Socrate, qui sacrifiait aux faux Dieux, quoiqu'il puisât, à des sources plus élevées, la règle de sa conduite morale.

XXXIII. L'histoire de la médecine, envisagée dans l'étude des systèmes, offre donc à la science d'incontestables avantages : elle en confirme les dogmes, en agrandit la sphère et en consolide les bases, en nous montrant leur résistance à tous les ébranlements qu'elle subit.

La pathologie générale en reçoit par conséquent des services importants, sur lesquels nous croyons devoir insister encore, pour remplir, autant qu'il est en nous, les exigeances de notre programme.

Comment les systèmes ont-ils compris la pathologie, c'est-à-dire le problème qui constitue le diagnostic ou la détermination de la nature des maladies ?

La réponse est facile : de leur manière d'interpréter la vie et les phénomènes physiologiques qui en sont l'expression, découlait, par une conséquence directe, leur

opinion sur les faits de la pathologie. Broussais n'exprimait pas autre chose, lorsqu'il qualifiait son système de doctrine physiologique.

Or, l'histoire nous montre les systèmes toujours dominés par une proposition d'ordre secondaire, que tout l'artifice d'une généralisation plus ou moins habile ne saurait élever à la hauteur d'un principe fondamental. Tantôt ils s'absorbent dans les symptômes, c'est ainsi que procède l'organicisme ; tantôt, avec Stahl, ils ne tiennent compte que des faits morbides d'ensemble. Ici, les humeurs jouent un rôle exclusif dans la pathologie ; là, les solides sont seuls réputés susceptibles de maladies. Les uns n'envisagent que les forces chimiques et leur mise en jeu dans la production de nos affections ; les autres n'invoquent que les actes d'un pur mécanisme. L'étiologie n'est, pour ceux-ci, que l'action des agents extérieurs, et toutes les affections, qu'un effet de réaction à l'excitation qu'ils provoquent. L'énumération de tous ces points de vue isolés et exclusifs, fait prévoir leur insuffisance quand il s'agit de résoudre un problème qui exige impérieusement le concours et la combinaison des facteurs de divers ordres qui entrent dans sa constitution.

XXXIV. Tel est, en effet, le vice capital des systèmes, qui les met en contradiction avec l'observation

clinique, et les oblige si souvent à rallier leur principe à son application par des subtilités ou des inconséquences.

Le problème du diagnostic des maladies n'est pas renfermé dans la considération isolée de leurs causes prochaines ou éloignées, de leurs symptômes, des altérations anatomiques qu'elles laissent sur le cadavre; mais il se complète par une pondération convenable de tous ces éléments combinés. C'est à bien déterminer leur rôle respectif dans l'évolution du fait morbide, et les prédominances relatives qui s'établissent entre eux, que le pathologiste doit consacrer ses efforts pour que la résultante de l'équation qu'il opère soit la véritable inconnue qu'il recherche.

« S'aider de tous les moyens d'investigation, de l'étiologie, de la symptomatologie et de l'autopsie cadavérique, tant dans les faits positifs que dans les faits négatifs qu'elle met sous nos yeux; s'appuyer de l'examen analytique des traitements d'une maladie, sanctionnés par l'observation clinique; appeler, au secours de la recherche pathologique, les lumières que jette le développement successif des actes du système vivant dans l'état normal et morbide, en se fixant sur l'importance réelle de ce qu'on désigne collectivement sous le nom de *force médicatrice* » (1): tel est le programme

---

(1) De l'anatomie pathologique considérée dans ses

imposé au pathologiste, tracé et suivi par l'Hippocratisme, et forcément tronqué par les systèmes, qui ne sauraient accepter, ni ces sages longueurs qu'ils ne peuvent comprendre, ni ces méthodes larges et complètes qui ne sauraient cadrer avec l'intolérance des principes exclusifs.

L'histoire de la médecine nous montre donc sous son vrai jour, quand nous savons la comprendre, le problème capital de la pathologie. Ces principes, qu'elle tire de l'impuissance constante des systèmes quand ils descendent des régions spéculatives sur le terrain positif de la pratique, doivent toujours diriger la conduite du médecin lorsqu'il veut découvrir la nature des maladies. Cette opération mentale difficile ne saurait jamais être réduite, sans détriment pour le but qu'elle veut atteindre. Toute maladie individuelle exige qu'on procède sur ce modèle, de même qu'un théorème de géométrie ne peut obtenir sa démonstration complète et définitive, que lorsque le raisonnement, qui en assemble les preuves, a fait intervenir tous les termes qui s'y rattachent.

XXXV. Ce n'est point ainsi, et pour cause, que raisonnent les systématiques. Si on les pousse dans leurs derniers retranchements, si les démentis de l'observation

---

vrais rapports avec la science des maladies, par M. le professeur Ribes, T. 1er, p. xxxix.

deviennent trop criants, ils nous renvoient à l'avenir, qui doit, selon eux, apporter la confirmation définitive de leurs principes. Mais de pareilles prétentions s'évanouissent devant les enseignements de l'histoire. Elle nous montre, à chaque pas, le néant de ces chimères qui voudraient expliquer, par le morcellement ou la localisation, les actes généraux de la vie physiologique et pathologique. L'unité est indivisible de sa nature, et son expression, quelle qu'elle soit, ne saurait jamais être dans un des éléments qui la constituent. On peut prédire, en toute assurance, que le jour ne viendra point où l'anatomie pathologique pourra nous montrer, dans un organe, la cause matérielle des maladies essentielles ou affectives. Ainsi, par exemple, les névroses proprement dites ne seront jamais que l'expression d'un mode morbide particulier de la vie, souvent précédé, accompagné ou suivi d'altérations sensibles dans les centres nerveux qui président plus spécialement aux actes sensitifs et moteurs. Mais, quelle que soit, en réalité, l'importance de la lésion locale dans l'appareil symptomatique de la maladie, il n'en faudra pas moins reconnaître, avec l'histoire de tous les temps, que l'affection nerveuse essentielle, ou, comme aurait dit Van-Helmont, l'*idée morbide*, vit de son existence propre, et ne subit que secondairement l'influence provocatrice de la cause organique qui lui est associée.

XXXVI. Voyez les prétentions de la chimie, aux diverses époques où elle s'est trouvée plus intimement mêlée avec la médecine. Résumez-la dans Sylvius, Fourcroy, MM. Dumas et Liebig. Où en est-elle, en définitive, des espérances dont chacun de ses représentants s'est fait le promoteur? Ne peut-on pas avec raison lui appliquer ce mot de Molière : «qu'on désespère alors qu'on »espère toujours»? Qu'aurions-nous à changer, malgré les progrès immenses que cette science a accomplis dans ces derniers temps, aux protestations de Bordeu contre ses empiètements ? Nous adressons cette question aux esprits non prévenus, et qui mesurent, sans arrière-pensée, la somme réelle des connaissances chimiques applicables à la médecine, avec l'amplitude des promesses qui nous sont faites depuis si long-temps.

Montesquieu, passant en revue, dans ses *Lettres persanes*, une bibliothèque et les connaissances de l'Occident, lâche cette boutade un peu vive :

«Voici, dit-il, la chimie qui habite tantôt l'hopital et »tantôt les petites-maisons, comme des demeures qui lui »sont également propres (1).»

Certes, le temps n'est plus où l'on aurait pu, sans

(1) Lettre CXXXV, OEuvres compl., p. 92, gr. in-8°.

trop de malveillance, accueillir une semblable épigramme.

La chimie, sur les pas de Stahl et de Lavoisier, est entrée dans les voies d'une philosophie féconde. Incessamment perfectionnée, régnant en souveraine dans les arts et l'industrie, progagée par des hommes dont le talent est à la hauteur de leur tâche, elle a pris, à bon droit, le rang le plus élevé dans l'ordre des connaissances humaines, elle se mêle à tout, et rend partout d'éminents services. Parvenue aujourd'hui à l'apogée d'une virilité robuste, elle semblait n'avoir plus de bornes à opposer à son activité. A quoi tiennent donc ses impuissances constantes, quand elle prétend dominer la médecine ? Comment, sous ce rapport, Sylvius et M. Dumas semblent-ils se rapprocher, malgré l'intervalle des siècles, et en dépit des formules bien plus philosophiques que la science a mises au service du chimiste moderne ?

L'histoire répond, pour nous, que le projet de réduire, en une seule science, la science des corps bruts et celle des corps vivants, est un rêve en contradiction avec la nature des choses ; que toutes les tentatives essayées dans ce sens, quels qu'en aient été les instruments et les auteurs, ont échoué parce qu'il était impossible qu'elles pussent réussir ; que si on peut assurer, sans craindre les démentis de l'avenir, que l'acte mental de la pensée ne sera jamais réduit au produit d'une sécrétion, comme Cabanis l'a écrit

sans y croire, on peut aussi prédire, d'après des données aussi sûres, que la vie et l'affinité chimique ne seront jamais confondues en une seule et même force.

XXXVII. Laissons donc les chimistes s'engager dans cette voie, où ils peuvent découvrir, comme leurs ancêtres de l'époque alchimiste, bien des choses qu'ils ne cherchent point. Acceptons les acquisitions qu'ils ajoutent à nos richesses, toutes les fois que la monnaie qu'ils nous donnent sera de bon aloi et portera son véritable titre. Sachons nous servir de l'instrument nouveau qu'ils mettent entre nos mains, pour nous aider à conquérir la vérité si difficile que nous cherchons. Ne perdons jamais de vue le principe de l'Hippocratisme, qui ne repousse systématiquement aucun secours, mais qui cependant, comme le chevreau de la fable, veut d'abord qu'on lui montre *patte blanche* avant d'ouvrir sa porte à tout venant.

XXXVIII. Nous arrivons maintenant à une question qui fera d'autant mieux ressortir les avantages de l'histoire de la médecine, que, sans son concours, elle serait complètement insoluble. En effet, pour arriver à la résoudre, il faut que nous allions en chercher les éléments dans les archives de la science passée, en les suivant jusqu'à nos jours avec une scrupuleuse attention.

Y a-t-il des maladies nouvelles et inconnues? Celles

qui figurent dans nos cadres nosologiques sont-elles toujours identiques à elles-mêmes, ou se transforment-elles, à la longue, suivant une loi naturelle qu'il s'agirait de déterminer ? Prenons l'histoire, pour tâcher de formuler une réponse précise.

Il est un grand nombre de médecins qui rapportent à des types arrêtés et invariables toutes les maladies qui ont existé dans d'autres temps, ou qui éclatent autour de nous. Ils prétendent, bon gré mal gré, les faire entrer dans les cadres nosologiques dont ils se servent, et sous la règle qui a présidé à leur formation.

Que de maladies cependant qui échappent à nos classifications les moins incomplètes, et qui semblent se dérober à l'action des causes pathogéniques ordinaires ! Contentons-nous de rappeler pour exemple cette affection singulière qui éclata à Paris en 1828, et qui reçut le nom nouveau d'*acrodynie*. Une coloration rougeâtre et des douleurs aux pieds et aux mains, qui en paralysaient l'exercice, formaient son signalement symptomatique. Les médecins ne trouvèrent rien de pareil ni dans leurs lectures, ni dans les souvenirs de leur pratique ; quelques analogies, essayées d'abord, furent aussi vite démenties que conçues. Depuis cette époque, l'acrodynie ne s'est plus montrée.

Le mot du médecin qui a dit que *tout se passait en anomalies au lit du malade*, n'est pas moins vrai s'il

s'agit des maladies populaires qui éclatent dans le temps et dans l'espace, que si on l'applique aux maladies individuelles.

XXXIX. On ne peut s'empêcher, en effet, d'adopter cette idée, rendue très-probable par toutes les analogies, que, dans le cours des siècles, les influences pathogéniques que nous pouvons apprécier, comme celles qui nous échappent encore et dont nous ne jugeons que les effets, ont dû subir, sous l'empire de circonstances variables et mobiles à l'infini, des modifications nombreuses et profondes. La terre, bouleversée par l'action de l'homme et les travaux de son industrie, a reçu, dans son aspect physique, des mutations de tout genre qui ont pesé de tout leur poids sur les transformations successives des climats, des saisons et des phénomènes météorologiques.

L'homme, et tous les êtres de la création qui partagent avec lui le privilége de la vie, ont dû éprouver, en divers sens, le contre-coup de ces mutations, et reproduire, selon l'énergie de la provocation ou la profondeur du changement survenu, des modifications correspondantes dans leurs aptitudes physiologiques et morbides.

Bien loin de s'étonner que les maladies subissent, en ce qui les concerne, la loi de ces révolutions naturelles, il faudrait plutôt admirer qu'il n'en fût point ainsi.

XL. L'histoire de la civilisation prouve que les institutions et les mœurs des peuples se transforment et s'effacent, comme les cités qu'ils habitent et les monuments qu'ils élèvent s'ébranlent sous les assauts du temps, et finissent par crouler sur leur base.

Des races entières d'animaux, perdues aujourd'hui pour nous, ont été exhumées des temps géologiques par le génie de Cuvier. «Pourquoi n'y aurait-il pas des maladies historiques, comme il y a des animaux et des végétaux fossiles? Pourquoi ne pourrait-il pas naître, sous l'influence de certaines circonstances passagères, mais spécifiques, des maladies passagères comme elles, de la même manière qu'il naît des variétés nouvelles de plantes et d'animaux (1)? »

Cette conjecture, qui semble *à priori* confirmée par les considérations qui nous l'ont suggérée, trouve, dans l'histoire de la médecine, d'authentiques témoignages qui concluent, en sa faveur, d'une voix unanime.

Ils nous présentent, en effet, comme le produit d'une loi constante, les changements qui surviennent dans le système des maladies.

XLI. A des maladies qui ont disparu, et dont on ne

---

(1) *Voy.* la Thèse déjà cit. de M. Bœrsch, p. 96.

retrouve plus le souvenir que dans les fastes de la science, succèdent d'autres maladies, nées de conditions nouvelles, imprévues dans leur explosion, étranges par leurs symptômes, et qui réclament, pour la première fois, leur place dans nos cadres nosologiques.

Les races humaines, dont les caractères physiques, moraux et physiologiques subissent, à la longue, tant d'altérations diverses, ne sont pas moins mobiles, si on les étudie au point de vue de leurs aptitudes pathologiques. Quand elles laissent derrière elles une forme de maladies, elles ne tardent pas à en rencontrer une autre sur leur chemin (1).

L'extinction de ces fléaux redoutables n'est donc point un don gratuit de la nature, qui semble ne pouvoir renoncer au tribut fatal que l'humanité paie à ces agents d'extermination, et qui comble plus tard, par de nouveaux désastres, le contingent qu'elle réclame.

XLII. Ces maladies ne sont autre chose que les grandes épidémies dont Sydenham pensait qu'une observation soutenue parviendrait un jour à découvrir la marche, de telle sorte que, semblables à des comètes, elles auraient périodiquement leur point d'arrivée et

---

(1) *Voy.* Littré, Revue des deux mondes, T. V, 4e série 1836, art. intitulé *Des grandes épidémies.*

leur point de plus grand éloignement, suivant les temps et les lieux (1).

Ces affections populaires à qui seules convient le titre d'*épidémies*, malgré la confusion d'une homonymie vicieuse, ont des caractères qui n'appartiennent qu'à elles, et qui en constituent, si l'on peut ainsi dire, le signalement personnel.

Leurs apparitions sont séparées par l'intervalle de plusieurs siècles ; leur cause est ignorée, leur aspect insolite, leur domination universelle, leur léthalité indomptable. Ce sont, en un mot, des maladies extraordinaires et hors ligne, terribles et spécifiques.

L'histoire de la médecine est la seule source à laquelle nous ayons pu emprunter ces notions si importantes pour la science pathologique, dont elles nous révèlent un aspect particulier, inaccessible à l'observation, qui se circonscrirait dans les bornes limitées d'un temps ou d'un pays.

XLIII. Parmi ces maladies, elle signale en première ligne, car ses renseignements ne remontent pas plus haut, la *peste d'Athènes*, dont le pinceau de Thucydide nous a laissé un tableau justement célèbre (l'an 429 avant notre ère) ;

---

(1) Frank, *Polizia medica*, Introd., p. 57.

La *peste d'Orient* ou *peste inguinale*, qu'une synonymie trompeuse ne doit point faire confondre avec elle, et qui a enfin quitté l'Europe, après lui avoir plusieurs fois imprimé sa hideuse empreinte, pour se confiner, dans quelques contrées de l'Egypte, avec tous les caractères d'une endémie, empruntant souvent l'extension d'une épidémie meurtrière (1);

La *variole*, si terrible à son origine, qui se montre parfois encore, quoique la barrière providentielle de la vaccine en ait singulièrement limité les ravages (2);

La *peste noire* du XIVe siècle (1348), fléau impitoyable, qui différait de la véritable peste inguinale, ainsi que l'a démontré le professeur Hecker de Berlin, par une hémoptysie foudroyante, des douleurs intolérables dans la poitrine, la puanteur horrible de l'haleine, et qui emportait le plus souvent les malades avant l'apparition des bubons et des charbons;

La *suette anglaise*, que caractérisaient son explosion soudaine sans prodromes, sa rapidité foudroyante dont

---

(1) Sa première apparition eut lieu à Paris, en 540.

(2) Marius, évêque d'Avrenches, la nomme déjà dans sa Chronique de l'année 570, et Grégoire de Tours la décrit bien distinctement, dans l'année 580, liv. IV de ses OEuvres, sous le nom de *maladie dysentérique* (*morbus dysentericus*), de *peste valétudinaire* (*lues valetudinaria*).

la durée ne dépassait pas quelques heures, et la sueur torrentielle, qui apportait le salut ou la mort, suivant que les forces pouvaient ou non résister à une aussi rude atteinte (1).

XLIV. Enfin, par un malheureux privilége, notre siècle a été témoin d'un de ses fléaux dévastateurs qui surprennent les populations florissantes, et les couchent dans la tombe comme les épis dans leurs sillons.

Le choléra, qui vient à peine de frapper chez nous ses dernières victimes, est la première grande épidémie qui ait paru sur le globe après la suette. Comme toutes les grandes épidémies, il est aussi lui-même une maladie inconnue et nouvelle. C'est à tort qu'un examen superficiel et les suggestions de l'étymologie l'ont fait confondre avec le choléra qui sévit endémiquement, depuis un temps immémorial, dans quelques contrées de l'Inde, notamment sur les bords du Gange, et dont Bontius nous a donné la description.

Les symptômes de ces deux maladies, leurs causes, leur mode de propagation, leur gravité, leur traitement et jusqu'au caractère de la convalescence qui leur suc-

(1) *Voy.* le travail déjà cité de M. Littré. — La première apparition de la suette sur le sol de l'Angleterre est généralement fixée aux premiers jours du mois d'août de l'an 1485.

cède, établissent entre elles une différence radicale de nature, qu'une saine observation ne saurait méconnaître lorsqu'elle ne s'en laisse pas imposer par quelques similitudes superficielles.

Le choléra qui vient de nous quitter est, au fond, une maladie extraordinaire, une *épidémie* dans toute l'acception du terme. Il n'est pas plus *oriental* ou *asiatique*, qu'*occidental* ou *européen*. Suivant dans sa marche la loi de toutes les grandes épidémies, il a parcouru le globe, et a partout laissé de profondes traces de ses ravages, sous toutes les latitudes, dans les zônes les plus opposées, sous les influences physiques, morales et politiques les plus divergentes (1).

XLV. L'histoire de la médecine vient donc éclairer des plus vives lumières le grand fait pathologique de ces maladies populaires qui ont, à diverses époques, semé dans le monde le deuil et l'épouvante. Elle nous les montre comme des maladies nouvelles, et leur réserve, à ce titre, une place à part dans ses archives; et l'on ne pourrait pas plus se passer de son secours pour élucider cette question si grave, qu'on ne pourrait se passer de

---

(1) Toute cette discussion a été parfaitement exposée par M. le professeur Fuster dans son livre sur les maladies de la France, couronné par l'Académie des sciences, p. 276—294. — Paris, 1840.

l'histoire générale des peuples pour se faire une idée juste de la marche rapide, lente, stationnaire ou rétrograde de la civilisation, à laquelle les révolutions pathologiques se rattachent d'ailleurs de la manière la plus intime (1).

Mais ce n'est pas tout encore : l'histoire de la médecine met aussi hors de doute les amendements qu'ont subis certaines maladies par l'influence du temps, quoiqu'elles n'aient rien perdu de leur nature primitive. La *lèpre*, qui a disparu, n'est en quelque sorte, dans sa résidence actuelle, qu'une pâle copie de la lèpre ancienne. La *syphilis*, si terrible à son origine qu'on allait jusqu'à croire qu'elle se transmettait par l'intermédiaire de l'air, n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était au temps de Berenger de Carpy et de Fernel, qui prédisait, avec effroi, l'extension future de ses ravages (2). Pringle avait

---

(1) *Voy.* R. D'Amador, Discours sur cette question : Qu'est-ce que la pathologie générale? p. 24.

(2) *Voy.* Fernel, *De abditis rerum causis*, pag. 150.

La syphilis a-t-elle été importée d'Amérique? Est-elle née subitement, et par un concours de circonstances pathogéniques inconnues, à la fin du xve siècle ? A-t-elle existé de tout temps dans l'espèce humaine ? Telles sont les trois hypothèses qui peuvent, tour à tour, faire valoir des arguments en leur faveur.

M. Littré, à qui les recherches philologiques sont familières, prétend avoir retrouvé, dans un manuscrit du

fait la même remarque au sujet des *fièvres pestilentielles,* du *scorbut putride,* des *dysenteries,* dont il constatait avec bonheur la diminution en Europe dans le XVIIIe siècle (1). Les affections catarrhales qui, tour à

XIIIe siècle, date très-importante dans la question (Bibl. nation., mss. 6957), la preuve que la syphilis existait déjà à cette époque : hypothèse dont la vérification mettrait à néant les deux premières suppositions relatives à l'origine de cette maladie, et que M. Cazenave avait déjà admise comme l'expression de la vérité, et en se fondant aussi sur des textes très-probants. (*Voy.* son *Traité des syphilides*, pag. 17. — Paris, 1843.)

Les témoignages invoqués par M. Littré paraissent assez significatifs, pour donner à cette opinion un haut degré de vraisemblance. Nous avouons pourtant que, malgré l'identité apparente des descriptions symptomatiques renfermées dans les passages extraits de ce manuscrit, comparées avec l'appareil phénoménal que la maladie vénérienne présente de nos jours, il nous reste encore des doutes sur la nature réellement syphilitique de ces altérations diverses, dont le siége se trouve sur les parties génitales de l'un et de l'autre sexe. De pareilles similitudes ont été souvent observées, sans rien faire préjuger sur le caractère du mode affectif dont elles étaient l'expression. Nous recommandons, toutefois, la lecture du travail d'archéologie pathologique de M. Littré, qui a été inséré sous le titre de : *Note sur la syphilis au* XIIIe *siècle*, dans la Gaz. méd. de Paris, T. Ier, p. 928, 16e année, 3e série 1846.

(1) Maladies des armées, p. 300.

tour, ont dominé la scène pathologique, pour en disparaître ensuite et revenir plus tard, n'ont point aujourd'hui cette gravité désastreuse qui les accompagnait àd'autres époques.

XLVI. A quoi attribuer ces résultats irrécusables, et quels sont les enseignements que l'histoire de la médecine leur emprunte?

En remontant à leurs causes, on ne tarde pas à voir que les progrès de l'art médical, représentés surtout ici par les perfectionnements de plus en plus croissants de l'hygiène publique et privée, renferment l'interprétation la plus naturelle de tous ces faits. Mais n'anticipons pas sur des considérations dont la place est marquée dans notre troisième partie.

XLVII. Malgré l'ignorance où nous sommes sur les causes des grandes épidémies, serait-il impossible d'opérer quelques rapprochements qui permissent de conjecturer quelles sont, parmi les influences complexes qui les font naître, celles qui se lient de plus près à leur apparition et à leur développement ?

L'histoire de la médecine est encore seule en état de nous guider dans cette recherche, et de nous fournir les éléments indispensables à la solution de ce grave problème. Mais il faut savoir les combiner avec sagacité, pour ne point céder aux illusions qu'on retrouve chez

les auteurs qui ont voulu formuler une réponse. Parmi eux, en effet, il en est dont la gravité commande le respect, et qui n'en ont pas moins donné carrière aux imaginations les plus bizarres dans l'interprétation étiologique des grandes affections populaires.

XLVIII. Une hypothèse, qui pourrait au moins invoquer en sa faveur l'ascendant combiné des deux influences les plus générales et les plus puissantes qu'on peut accuser de présider à l'éclosion des épidémies, mériterait d'être prise en considération, non pour lui donner l'importance d'une vérité absolue, mais comme apportant, dans la question, une part suffisante de probabilité scientifique. C'est ainsi que l'a envisagée l'auteur du livre sur les maladies de la France, dont nous allons tâcher de résumer, en peu de mots, la manière de voir sur ce sujet. Elle n'a pu être suggérée, comme on le pense bien, que par l'interprétation judicieuse des recherches et des rapprochements historiques que renferment les archives de la médecine.

M. Fuster est porté à penser, en s'étayant des faits qu'il a recueillis dans ses lectures, que le secret, si vainement cherché, des épidémies, pourrait bien être dans une combinaison de causes *cosmiques* et d'influences *morales* et *politiques*.

« Lorsque, après un long calme, l'atmosphère,

alourdie par les impuretés qu'elle ramasse autour d'elle, répand au loin son méphitisme et compromet de plus en plus le sort des êtres qu'elle contribue à nourrir ; le feu du ciel, une tempête violente, un ouragan impétueux ou tout autre météore suscité par la main invisible qui nous protège, bouleverse et dévore le foyer de corruption qui suffoquait nos organes, redonne à l'air l'élasticité et le mouvement, en réveillant dans toutes les existences le plaisir délicieux de renaître sous un ciel pur avec le sentiment d'une force nouvelle.

» A quelques égards, les grandes épidémies sont comparables aux éclats de la foudre ; elles détruisent les impuretés de la civilisation, dans les instants d'hésitation et de doute où l'humanité, suspendue, pour ainsi dire, entre des institutions expirantes et l'accroissement d'un ordre nouveau, a besoin que toutes les puissances se conjurent pour l'aider à franchir cette crise, et à recommencer une nouvelle vie (1). »

Ces puissances conjurées ne sont autre chose que les influences morales et politiques associées aux influences cosmiques extraordinaires : or, leur combinaison se retrouve dans l'histoire, précédant, avec une constance significative, l'apparition des grandes épidémies.

XLIX. Pendant les guerres de la Grèce, alors que les

---

(1) Fuster, Maladies de la France, p. 261-262.

Gaulois se ruaient sur la Germanie, l'Asie et l'Italie, la première épidémie bien connue parcourut l'Afrique, l'Asie et l'Europe, et s'abattit sur Athènes, qu'elle couvrit de funérailles.

Mêmes fléaux aux premiers siècles de notre ère, sous l'influence de la fermentation qu'excitèrent la prédication de l'Evangile, la dissolution de la société païenne et les guerres sanglantes, préludes sinistres des irruptions des Barbares. De 253 à 268, une affection pestilentielle désola l'Asie et l'Europe. En 540, la peste inguinale s'abattit sur l'Occident, qu'elle étreignit de sa main livide pendant cinquante-deux ans.

La lutte acharnée, et si vivement disputée, entre l'islamisme et la nouvelle société chrétienne, eut pour cortége la variole, qui sema partout ses ravages.

Si, dans le moyen-âge, les grandes épidémies semblent manquer à la loi de leur périodicité, c'est qu'à cette époque, les nations, se reposant à l'abri de l'Evangile, jouirent, pendant quatre à cinq siècles, d'un repos acheté par bien des secousses, et que ne troublaient plus les guerres générales de peuple à peuple qui avaient tant agité les générations antérieures.

Au milieu de la conflagration universelle que suscitèrent, chez les peuples de l'Asie et de l'Europe, les débordements des Tartares, apparut la *peste noire* du XIVe siècle, qui emporta à Paris, en un seul mois,

cinquante mille habitants. Enfin, le choléra de notre temps procède évidemment de la lutte terrible qui a ébranlé, depuis cinquante ans, le monde politique, et placé l'ancienne société sur de nouvelles bases.

L. Telles sont, en raccourci, les influences de l'ordre moral et politique, qui semblent avoir eu leur part dans la production des épidémies qui ont désolé le monde. Quant à la filiation qui les rattache à l'action des influences cosmiques extraordinaires, elle a été notée, avec grand soin, par Noales Wester, physicien américain du début de ce siècle. En rapprochant les dates, depuis les époques historiques jusqu'en 1789, il a reconnu que les grands troubles météorologiques ont généralement précédé les grandes épidémies, et M. Hecker de Berlin a confirmé, de son côté, ces données, par des travaux poursuivis, dans le même sens, avec une savante patience.

Les observations météorologiques rassemblées depuis 1789 jusqu'à nos jours, prouvent que les saisons sont bouleversées. Dans cette période se sont donné rendez-vous, avec une remarquable profusion, les tremblements de terre, les irruptions volcaniques, les tempêtes, les ouragans. Ces faits incontestables n'ajoutent-ils pas, à l'étiologie morale et politique assignée à l'apparition du choléra, la part qui revient aux influences ou

aux troubles de l'ordre physique dans ce résultat complexe (1)?

LI. Enfin, interrogeons l'histoire sur la propagation des épidémies. Elle nous dira que la contagion les a surtout accompagnées dans les temps de barbarie, partout où l'ignorance de l'hygiène en arrête les bienfaits; qu'elle est plus rare chez les peuples civilisés, où le bien-être des masses est le fruit d'une industrie plus avancée et d'une meilleure direction imprimée aux facultés de chacun dans l'intérêt de tous.

Cette leçon n'est pas perdue pour la médecine, qui apprécie ainsi, à sa juste valeur, l'importance de l'hygiène, et qui redouble d'efforts pour l'élever à la hauteur des besoins, sans cesse renaissants, des sociétés humaines.

LII. Nous venons d'étudier, dans cette seconde partie, les avantages que la médecine, considérée comme science, peut retirer de son histoire.

Après avoir dit quelle idée nous nous faisions de l'Hippocratisme, nous avons essayé de juger, à l'aide de la méthode qu'il nous donne, les principaux systèmes qui ont eu cours dans la science. Nous avons apprécié leur valeur absolue et relative, et nous sommes

(1) Fuster, ouv. cit., p. 261-280.

arrivé à cette conclusion, rassurante pour la dignité de la science, que la perpétuité de ses dogmes fondamentaux, qui ouvre une large voie à ses perfectionnements futurs, n'a point été ébranlée par les assauts multipliés des réformes médicales qui ont tenté de les abattre.

Nous avons ensuite indiqué les renseignements lumineux que l'histoire de la médecine jette sur l'étude des grandes épidémies. Nous avons prouvé qu'elle seule était capable de fournir les éléments qui doivent entrer dans l'interprétation de ces grands phénomènes. Leur apparition comme maladies nouvelles, et leur remplacement par d'autres maladies tout aussi inconnues; leur étiologie, à la fois si obscure et pourtant si importante à démêler, nous ont offert tout autant de problèmes d'une gravité incontestable, et qui ont emprunté uniquement, aux données historiques, les termes qui doivent entrer dans les prévisions d'une solution définitive.

Abordons, dans notre troisième partie, et sous les mêmes points de vue, les avantages que la médecine, considérée comme art, peut attendre de son histoire.

TROISIÈME PARTIE.

DES AVANTAGES DE LA CONNAISSANCE DE L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE POUR LA MÉDECINE ELLE-MÊME, CONSIDÉRÉE COMME ART.

I. Nous ne voudrions pas que le titre que nous donnons à cette partie nous fît supposer l'intention de séparer d'une manière tranchée l'art et la science.

La théorie et la pratique ne peuvent, en effet, être momentanément désunies que par une fiction provisoire, qui n'a d'autre but que de fixer plus spécialement l'attention sur l'un ou l'autre de ces deux aspects de la médecine.

Personne, plus que nous, n'est disposé à admettre l'unité de la pathologie et de la thérapeutique, rameaux d'un même tronc qu'anime la même sève.

La thérapeutique est, en effet, à la pathologie, ce que

la conséquence est à la prémisse, ce que l'application est au principe, elles se rattachent l'une à l'autre par l'étroite couture dont parle MONTAIGNE. Elles se supposent l'une l'autre, s'inspirent des mêmes pensées, et se combinent si intimement ensemble, qu'on serait en peine de dire où chacune d'elles commence et finit. L'union indissoluble de la médecine et de la chirurgie est précisément l'expression de cette vérité.

Nous n'avons donc ici d'autre but, que de montrer les services que rend l'histoire de la médecine à la médecine elle-même, envisagée surtout dans ses applications pratiques.

Notre méthode sera toujours celle qui nous a servi de guide dans notre seconde partie. Nous examinerons d'abord comment l'Hippocratisme comprend et applique le problème thérapeutique; et mesurant, à ce critérium, la pratique inspirée par les systèmes, nous en déterminerons les inconvénients et les avantages d'après leurs rapports et leurs divergences avec la doctrine qui en sera le terme de comparaison.

La thérapeutique est la science des indications, c'est-à-dire des motifs qui portent le médecin à provoquer dans l'homme malade des modifications destinées à combattre la maladie.

Les indications s'adressent à l'homme considéré comme individu, ou bien envisagé collectivement et en

masse. Nous aurons à poursuivre cette étude sous ces deux points de vue.

II. A quelles sources l'Hippocratisme va-t-il puiser les indications thérapeutiques qui dirigent sa conduite dans le traitement des maladies ?

Fidèle à ses principes, il invoque toutes les données qui se rattachent à la production du fait morbide qu'il observe. Son étiologie tient également compte de l'influence pathogénique, des causes extérieures, et du rôle que jouent conjointement avec elles, les causes internes, c'est-à-dire les circonstances vitales propres au sujet. Il cherche à déterminer, selon les cas, l'ordre respectif de leurs rapports. Il décompose la maladie dans les éléments qui la constituent, les rapproche, les compare, apprécie leur prédominance relative, et cherche à les combattre, soit en combinant les moyens curatifs de telle sorte qu'ils s'adressent simultanément aux diverses complications morbides, soit en détruisant d'abord celles dont l'importance, dans le fait pathologique, prime toutes les autres.

Le diagnostic, ainsi obtenu, est la résultante complexe de facteurs très-nombreux. Les *antécédents* du malade, les dispositions que l'*hérédité* a pu lui transmettre, ses *habitudes*, son *régime*, ses *passions* et ses *goûts*, son *tempérament*, sa *constitution*, son *idiosyncrasie*,

son *sexe*, son *âge*, etc., forment autant d'éléments internes et vitaux, qui concourent, chacun pour leur part, à la détermination de l'indication thérapeutique.

La *saison*, le *climat*, la *constitution médicale* régnante, les circonstantes ambiantes prochaines ou éloignées, sont, dans l'ordre des influences externes, le texte d'une appréciation sérieuse qui complète les termes du problème thérapeutique qu'il faut résoudre.

La *force médicatrice*, qui est la formule d'un dogme imprescriptible, est épiée dans ses tendances, ses opérations secrètes ou apparentes, ses actes critiques. Mais on n'oublie pas que si, dans un grand nombre de cas, les efforts médicateurs suffisent pour guérir les maladies, et n'attendent, des secours de l'art, qu'une coopération auxiliaire, souvent aussi la *providence intérieure*, détournée de son but normal, pervertie dans ses impulsions, tend à détruire le système qu'elle est destinée à protéger: observation qui consacre la distinction si pratique, quoique tant reprochée, des maladies *bénignes* et des maladies *malignes*, qui appellent, à des titres si divers, l'intervention de l'art.

Tel est l'Hippocratisme appliqué au traitement des maladies; c'est ainsi que l'histoire nous le montre consacrant, à l'œuvre suprême de la médecine, les plus hautes facultés de l'esprit. A mesure qu'il se perfectionne, au contact du temps et des hommes, la thérapeutique qu'il

inspire devient plus sûre, plus active, plus confiante, parce qu'elle est pourvue d'instruments d'action plus nombreux et mieux appropriés à leur destination. Mais le diagnostic, considéré dans les sources dont il découle, suit toujours la route que lui ont tracée les leçons et les exemples du Père de la médecine.

III. Comment ont procédé les systèmes quand ils sont descendus des régions spéculatives dans le domaine de l'application, lorsque le théoricien a dû se faire artiste?

Exclusifs de leur nature, n'envisageant qu'une face plus ou moins limitée du fait morbide, ils n'ont pu suggérer, quand ils se sont piqués d'être logiques, qu'une thérapeutique impuissante, erronée ou dangereuse.

IV. Les *dichotomistes*, quels que soient leur nom et leur couleur, ne reconnaissent que deux ordres d'indications, qui se formulent, tour à tour, dans le double précepte de donner ou d'ôter des forces. La *spécificité*, ce grand fait à la fois pathologique et thérapeutique, qui ne saurait cadrer avec la simple différence de degré dans les lésions vitales, mais qui implique des dissemblances radicales de nature, n'a pas mieux trouvé sa place dans la pratique que dans la doctrine qui l'inspire. Deux classes

de remèdes, les débilitants et les fortifiants, ont composé tout l'arsenal pharmaceutique. Broussais a bien dit qu'il fallait, dans toute maladie, non-seulement savoir *pourquoi* l'organe qui souffre était malade, mais encore *comment* il l'était : ce qui semblerait prescrire la recherche de la *nature* du mal. Mais, en définitive, il subvenait à tout par deux modes de médications, et dissimulait assez mal son embarras, lorsque l'irrésistible ascendant de la vérité mettait entre ses mains le quinquina et le mercure.

Avec de pareilles idées, nul souci de la *force médicatrice ;* les crises sont des efforts turbulents et périlleux, qu'il faut empêcher ou arrêter à tout prix ; une maladie doit être enlevée sans retard, car elle tend, de sa nature, à s'accroître et à devenir fatale. Elle est tout entière dans les symptômes : l'art de les supprimer au plus vite constitue toute l'œuvre du praticien ; l'affection, dont ils ne seraient que la traduction phénoménale, est une chimère de cette vieille *ontologie* que le réformateur est si fier d'avoir découverte et victorieusement combattue.

L'histoire de la médecine juge de pareils systèmes à l'œuvre. La méfiance que lui avait inspirée leur langage, si étranger à celui de l'Hippocratisme, grandit en présence de leurs actes. A l'appui des dangers d'une pareille thérapeutique, elle dresse, comme pièces justificatives,

des tables de mortalité, qui inscrivent d'effrayantes additions : témoignage accablant, que les subtilités d'une réfutation intéressée n'ont pu dépouiller de son caractère d'irrécusable vérité (1).

V. Stahl, on le prévoit, donne à sa pratique une direction opposée. Contraint, par son hypothèse, de confier toujours la guérison de la maladie aux efforts conservateurs et prévoyants de l'âme, il en attend patiemment les déterminations, et concentre toute sa thérapeutique dans les lenteurs de l'expectation. C'est ainsi qu'il laisse le champ libre à ces actes pernicieux du système qui le poussent à la mort, si l'intervention opportune et énergique de l'art ne ramène violemment, dans ses voies médicatrices, la nature impuissante ou pervertie.

Aussi, l'histoire de la médecine, en présence de cette contemplation hésitante ou inactive qu'elle avait bien prévue, lorsqu'elle repoussait, au nom d'Hippocrate, le principe de l'animisme, glorifie le génie et les travaux de Stahl, mais lui refuse une place à côté des grands praticiens qui brillent dans ses annales.

VI. Que dire des chimistes de l'Ecole de Paracelse

---

(1) *Voy.* Revue méd. : *De la nouvelle doctrine, considérée sous le rapport de la mortalité*, par Bousquet. Mars 1827, p. 461.

ou de Sylvius, qui ne songeaient qu'à prévenir ou à arrêter des fermentations, à neutraliser des âcres acides ou alcalins, etc., et qui assimilaient le corps vivant à un vase inerte dans lequel l'affinité retrouvait toutes les conditions de son exercice ?

L'histoire de nos jours prouve qu'on n'en a point encore fini avec toutes ces imaginations. Le langage est aujourd'hui plus scientifique, les formules plus précises, les agents chimiques plus maniables et plus nombreux ; mais, au fond, le principe est, à peu de chose près, le même. M. Mialhe est le promoteur le plus ardent, et probablement le plus convaincu, de cette chémiatrie moderne. Des vues intéressantes ressortent sans doute parfois de pareils travaux ; mais qu'il y a loin, de ces acquisitions de détails que ne rallie aucun principe qui les domine, à ces vues d'ensemble qu'on serait en droit d'exiger d'une théorie assez compréhensive pour embrasser toutes les données de l'observation !

On nous dit que cette science se fait, et qu'il ne faut pas la troubler au milieu des douleurs de cet enfantement laborieux. Mais qui nous assure que le fœtus sera viable ? Les témoignages de l'histoire sont à cet égard très-décourageants, et nous commandent, au moins, une salutaire méfiance.

VII. M. Bouchardat, ne voyant dans la glucosurie

que l'élément sucré surajouté à l'urine, et ne tenant aucun compte de la *diarrhée urineuse*, dont GALIEN se préoccupait si justement, supprime dans l'alimentation toutes les matières féculentes, gommeuses et sucrées, remplace le pain de froment par le pain de gluten, et pense ainsi rendre l'effet impossible en enlevant la cause. Il guérit radicalement, nous voulons le croire puisqu'il l'affirme, des diabétiques sur lesquels tous les moyens avaient échoué, et il rapporte exclusivement ces succès aux vues chimiques qui ont dirigé le traitement, sans se demander si l'influence de l'alimentation animale et l'emploi de l'opium qui entraient dans ses prescriptions, n'ont pas eu leur part dans ce résultat complexe. Ajoutons que cette méthode a démenti, dans beaucoup de cas, l'infaillibilité que devait lui assurer le caractère chimique des actions qu'elle invoquait (1).

M. MIALHE se présente avec une autre hypothèse. Le sucre de l'urine se rattache selon lui, comme un effet à sa cause, à l'acidité anormale du liquide sanguin qui s'oppose à l'assimilation complète des principes sucrés des aliments. L'usage des boissons alcalines doit donc neutraliser l'excès d'acidité du sang, et rendre à l'urine sa composition normale ; et cette hypothèse est,

---

(1) *Voy.* Gaz. méd. de Paris ; T. II, 3e série, 17e année, p. 2 et suiv.

dit-on, confirmée aussi par l'expérience, quoique le défaut d'alcalinité du sang des diabétiques, qui en forme la prémisse fondamentale, ait été nié par M. BOUCHARDAT et autres analystes (1).

Ce que nous faisons aujourd'hui sera un jour de l'histoire, et nous demandons quelle place elle fera à ces tentatives qui astreignent la thérapeutique à des considérations aussi étroites. Comparez ces vues, incomplètes jusqu'à l'absurde, avec l'analyse savante et compliquée de l'Hippocratisme, et dites de quel côté se trouve le respect le mieux senti de l'observation et de la nature.

VIII. Quelle est la thérapeutique qui répond aux prescriptions de l'anatomisme? Nous l'avons déjà fait entendre, et il ne sera pas inutile de la montrer ici en action, dans la clinique, sous les ordres des hommes qui professent ses principes, pour la juger plus tard, et l'histoire à la main, au contrôle de ces pratiques célèbres qu'entourent, dans une glorieuse auréole, les noms de BAILLOU, de SYDENHAM, des deux FRANK, de STOLL, de SARCONE, d'HILDENBRAND, de FOUQUET, etc.

On entend beaucoup parler aujourd'hui des progrès extraordinaires que la clinique accomplit sous nos yeux;

---

(1) Voy. le Journal l'*Expérience*, 17 octobre 1844, p. 252.

on la loue d'avoir rompu avec les errements de nos devanciers, et d'être entrée dans une voie nouvelle où la thérapeutique, guidée par un diagnostic certain, a toute chance de succès. Il n'est pas douteux que la médecine poussée au degré d'exactitude qu'on lui suppose, ne soit, en effet, une nouveauté dont l'histoire de l'art n'a point consigné d'exemple. Mais cette nouveauté est-elle un progrès, du moins dans les limites qu'on lui impose? Qu'on en juge.

IX. La clinique actuelle voit toute la maladie dans une altération de la matière organique. Elle la poursuit, la mesure, la circonscrit minutieusement. Elle exerce les sens à la recherche des moindres accidents de coloration, de densité, de forme; et quand les sens ne suffisent pas, elle appelle à leur aide les instruments de la physique, tels que le microscope, ou elle invente le plessimètre, qui répond à des besoins du même ordre. Elle applique le doigt, l'œil ou l'oreille, juste sur le siége de la lésion. Elle complète ces déterminations par les résultats de l'analyse chimique.

Etudiant ensuite les organes en action, pour obtenir des symptômes ou pour apprécier l'influence du traitement, elle explore, avec la montre à secondes, le chiffre des battements du cœur et des artères, compte les mouvements de la respiration, apprécie au thermomètre la

température de divers points du corps, recherche, par l'analyse, l'état des diverses secrétions, etc.

Deux principes généraux ressortent de cet exposé : 1° l'importance capitale des états matériels de l'organisme ; 2° la nécessité de constater ces états avec une sorte de précision mathématique, pour pouvoir les amoindrir ou les détruire, en réparant la dégénérescence organique ou en régénérant la crase des humeurs.

X. Interrogez les hommes qui pratiquent la médecine d'après ces principes. Demandez-leur compte des causes des maladies, de leur marche, de leurs solutions, de la diversité de leur nature et de leur forme, de leurs combinaisons et de leurs mélanges, de leurs successions et de leurs métamorphoses, des sources d'indications qu'elles offrent : leur réponse n'est pas douteuse. Tout est pour eux dans la lésion anatomique : rien de plus, rien de moins. Si des faits trop criants se refusent aux explications empruntées à l'anatomie, on les rejette, en s'en remettant aux progrès futurs de la science du soin de les rallier un jour à la loi commune.

Leur étiologie n'est autre chose que la considération de causes banales qui interviennent indistinctement à propos de chaque maladie. Les causes spéciales n'ont qu'une action physique et chimique.

La marche des maladies se renferme dans les diverses

périodes du fait organique. Les maladies s'accroissent avec la lésion, déclinent quand elle rétrograde, se résolvent par la reconstitution normale du tissu lésé.

Les maladies offrant le même caractère anatomique, ne diffèrent, quelle que soit leur dénomination nosologique, que par l'étendue ou le degré de l'altération. Quand on parle de pneumonies *bilieuses*, *catarrhales*, *nerveuses*, on emploie des qualifications vides de sens. La multiplicité des formes morbides ne change rien à leur nature, qui se conserve toujours la même.

XI. Les indications curatives ne peuvent donc venir que de la lésion anatomique : il ne s'agit que de rechercher l'altération initiale, celle qui domine les autres. L'état fébrile n'est que le retentissement d'une agression locale : c'est celle-ci qu'il faut attaquer pour avoir raison de la fièvre. On n'y parvient qu'en employant des agents capables d'éteindre, du premier coup, l'irritation topique, ou des substances qui puissent en neutraliser le principe.

Quelles sont les qualités que le médecin doit réunir pour entrer dans ces vues pratiques, et en remplir le programme? Des sens bien exercés et une persévérance infatigable dans l'examen des malades. A quoi servirait de recourir aux sources, de perdre, dans la lecture des devanciers, un temps qu'on met bien mieux à profit en

entassant des observations personnelles? Puisque la vraie médecine ne date que de quelques jours, à quoi bon chercher des lumières dans les travaux de l'antiquité?

Tel est, dans son expression générale, l'esprit de l'Ecole clinique moderne, qui inspire l'enseignement et les actes de MM. Louis, Rostan, Bouillaud, Piorry, etc., autour desquels se pressent plusieurs générations de médecins, et de nombreux organes du journalisme dévoués à ces principes.

XII. Nous le demandons : la pratique médicale n'est-elle pas à l'étroit dans cet horizon factice? Soutenue seulement sur la base chancelante et fragile de la lésion organique, n'est-elle pas menacée de crouler sur elle-même?

L'Hippocratisme nous répond qu'on ne saurait ainsi, sans ruiner toutes les données de l'observation, borner la thérapeutique dans la seule considération de l'altération anatomique.

Deux ordres de phénomènes doivent toujours obtenir une part dans les appréciations pratiques : les uns, organiques ou matériels, répondent aux altérations de la substance des solides ou des liquides; les autres, dynamiques ou vitaux, trahissent l'intervention de la vie. Ces deux ordres de faits, dont il faut étudier les rapports

et les combinaisons, se retrouvent toujours dans le problème du diagnostic et du traitement.

XIII. Toute maladie offre, à son point de départ, une impression provocatrice plus ou moins étroitement liée à sa production, une série d'actes qui s'en partagent le cours, une progression ascensionnelle jusqu'à son apogée, une marche rétrograde jusqu'à sa terminaison, des efforts médicateurs qui aboutissent à des crises. Quand le tableau pathologique est complet, on y distingue l'invasion, l'augment, l'état et le déclin. Les actes morbides qui se déroulent obéissent à deux tendances générales. S'ils marchent à la guérison, ils sont harmoniques, mesurés, soutenus par l'intégrité des forces. Menacent-ils la vie, ils se montrent tumultueux, désordonnés, livrés aux périls d'une faiblesse radicale. Les crises apparaissent au terme de leur évolution : heureuses et complètes, si la tendance médicatrice suit une impulsion favorable; impuissantes ou nulles, si la tendance est fatale.

Remarquons, à propos de ce dernier fait si souvent contredit, que nous en trouvons surtout la vérification dans l'histoire de la médecine, et que c'est là qu'il faut l'étudier pour en mettre à profit les enseignements, dans l'intérêt de l'art moderne.

Aux premiers temps de la médecine hippocratique, la

nature, que ne tourmentait point un traitement turbulent ou intempestif, conservait toute la liberté de ses allures, et pouvait, sans entraves, réaliser tous ses actes médicateurs. La thérapeutique actuelle, esclave des impulsions de l'anatomie, *jugule*, comme on dit, les maladies, tronque leur développement, et trouble, par ses agitations incessantes, le plan salutaire de la force médicatrice. Il n'est point étonnant qu'on reproche à l'histoire ses chimères sur les crises, puisqu'on n'aperçoit pas les causes diverses qui empêchent aujourd'hui la nature d'opérer les actes curateurs qu'elle offrait à l'observation plus calme des médecins anciens.

XIV. Comparez maintenant, pour ne pas prolonger plus long-temps cette exposition, la pratique des Maîtres révérés de l'art, dont l'histoire nous a transmis les hauts faits médicaux, avec celle qui s'inspire des données si incomplètes de l'anatomisme. Voyez à l'œuvre Stoll, Sarcone, Fouquet : le premier, guérissant par la méthode *évacuante* les *pneumonies bilieuses* de Vienne, que les *saignées* rendaient mortelles (1) ; l'autre, opposant avec succès l'emploi de l'*opium* aux *pleurésies* qu'il observait à Naples (2) ; celui-ci, recourant aux *vésica-*

(1) Stoll, Méd. prat., première partie, p. 16, trad.
(2) Sarcone, Maladies observées à Naples, T. Ier, p. 175 et suiv., trad.

toires et aux *laxatifs* contre ces *pneumonies catarrhales*, qu'un autre médecin attaquait , dans le même hôpital, par les émissions sanguines, au grand détriment des malades, qui mouraient de ce traitement (1). Dites, d'après cela, si la pratique dirigée par l'idée anatomique n'aurait point fait fausse route et chargé ses nécrologes, en méconnaissant, sous l'identité du siége et des formes apparentes, les différences radicales de nature dont les effets du traitement confirmaient la réalité.

L'étude de l'histoire ne renferme-t-elle point, en définitive, les objections les plus graves que l'on puisse opposer aux pratiques de l'anatomisme, et n'est-ce point aux leçons qu'elle nous donne que nous devons surtout de résister aux séductions d'un art facile et accessible à tous, pour nous consacrer sans réserve à cette médecine dont Hippocrate s'est bien gardé de nous dissimuler les difficultés et l'étendue : *Ars longa, vita brevis*.

XV. Dans l'énumération des services que l'histoire de la médecine a rendus à la thérapeutique, soit en l'éclairant de ses lumières, soit en la préservant des dangers d'une philosophie vicieuse, soit enfin en redressant ses torts ou encourageant ses tendances au progrès, nous

---

(1) Fouquet, Constitution médicale de l'an V.

ne saurions oublier ceux que lui doit la chirurgie, et que nous allons tâcher de spécifier en peu de mots. Nous les retrouverons tour à tour, en examinant cette science au point de vue des perfectionnements apportés au diagnostic des maladies plus particulièrement réputées chirurgicales, et des améliorations qui ont heureusement été introduites, soit dans les instruments dont elle se sert, soit dans les méthodes opératoires qu'elle met en œuvre. Enfin, nous aurons à rappeler les données historiques qui ont pu suggérer les moyens d'éviter ou de rendre inutiles certaines opérations.

Personne n'est plus disposé que nous à reconnaître l'unité de la pathologie, qui réfléchit ainsi l'unité de l'économie vivante. Grâce aux progrès de la science et de l'art, et à une intelligence plus réelle de leurs droits et de leurs devoirs, il ne reste plus rien aujourd'hui de la vieille division qui perpétua si long-temps, dans des siècles barbares, de déplorables rivalités entre les médecins et les chirurgiens. Leur union définitive a réalisé tous les avantages que Barthez en espérait (1).

XVI. Il nous semble cependant que la chirurgie possède des moyens particuliers de diagnostic, qui donnent à ses investigations un caractère d'individualité spéciale,

---

(1) Discours sur le génie d'Hippocrate.

quand il s'agit des maladies qui se rattachent à des lésions physiques de structure, de rapports, de volume, etc : telles sont les fractures, les luxations, les hernies, les tumeurs diverses, etc. La chirurgie procède ici par les sens, c'est-à-dire qu'elle fait surtout appel à leur témoignage, sans négliger toutefois les données plus spécialement intellectuelles qui peuvent le confirmer ou l'affaiblir.

Or, le diagnostic de ces diverses maladies est aujourd'hui arrivé à un point de perfection relative qui n'est que le reflet des améliorations successives mentionnées dans les pages de l'histoire; et, comme tout se tient dans la science et dans l'art, la précision actuelle du diagnostic donne, à l'application des procédés et des méthodes opératoires, une assurance qu'elle n'avait point dans d'autres temps.

D'un autre côté, des changements plus ou moins heureux, des additions utiles, des simplifications ingénieuses, introduits peu à peu dans le mécanisme des instruments ou appareils, et résumant, si l'on peut ainsi dire, la somme des perfectionnements inventés à diverses époques, ont permis à la chirurgie moderne d'approprier de mieux en mieux son action aux exigences des opérations qu'elle pratique.

XVII. Nous ne voudrions pour preuve de cette vérité,

renfermée dans l'examen d'une spécialité chirurgicale, que le remarquable travail de M. le professeur Estor, sur les progrès récents de la chirurgie relatifs à l'opération de la taille (1). On peut y voir, dans un coup-d'œil d'ensemble dont l'histoire fait les frais, par quelle série de transformations, de modifications, de perfectionnements, est passée cette opération, et comment les instruments et les méthodes ont été mis en rapport plus direct avec les exigences des cas individuels. Il est facile d'en tirer cette conclusion, que l'art moderne, dans sa direction présente, est largement tributaire de l'art ancien, qu'il a agrandi de toutes les acquisitions qu'amène le progrès insensible des temps.

En exposant, dans sa Thèse de concours, le *parallèle du développement de la chirurgie, dans les diverses contrées de l'Europe, depuis sa renaissance jusqu'à nos jours*, M. le professeur Bouisson a présenté, dans une large synthèse, le tableau des progrès qu'a reçus cette branche de la médecine, étudiée dans les diverses phases de son évolution historique, et il a parfaitement mis en lumière l'utilité de pareils rapprochements.

« Si l'histoire d'une science, a-t-il dit, peut contri-
» buer à ses progrès en invoquant la leçon du passé pour

---

(1) *Voy.* Tableau des progrès récents de la chirurgie sur l'opération de la taille. — Montpellier, 1829.

» l'avenir, c'est surtout lorsqu'elle est envisagée sous un
» point de vue général et comparatif. Les divers fragments
» sont alors confrontés entre eux ; on apprécie avec plus
» de facilité l'influence des circonstances scientifiques ou
» politiques qui ont activé ou réprimé les progrès de
» l'art ; on juge avec plus de rigueur le mérite des chefs
» de la chirurgie ; on restitue avec plus d'impartialité les
» droits conquis par le génie créateur ou le talent d'ob-
» servation (1). »

Cette appréciation générale suffit à notre but ; nous renvoyons au travail d'où nous l'extrayons, pour les applications de détails dont elle n'est, pour ainsi dire, que le sommaire anticipé.

XVIII. Si les opérations chirurgicales sont, comme on n'en peut douter, le pis-aller de la thérapeutique, si l'art doit aspirer sans cesse à réduire le nombre des maladies qu'il ne peut combattre sans armer sa main de l'instrument tranchant, il faut reconnaître que l'histoire est venue encore ici préparer l'avènement de cette ère si désirable de la chirurgie.

L'amputation des cancers, celle de certains membres

(1) Bouisson, Thèse du concours de 1839, sur cette question : *Parallèle entre la pathologie chirurgicale des Ecoles françaises et la pathologie chirurgicale des Ecoles étrangères*, p. 4 et suiv.

envahis par la gangrène ou atteints de fractures graves, l'extirpation douloureuse et difficile de tumeurs de divers genres, etc., sont aujourd'hui soumises, avant l'exécution, au jugement d'une réflexion approfondie, qui en balance scrupuleusement les indications et les contre-indications.

L'histoire de l'art nous a appris, en effet, que l'enlèvement des cancers était souvent funeste et hâtait la mort des malades; que, dans bien des cas, la gangrène semblait revenir sur ses pas ou se limitait d'elle-même; que certaines fractures qui, à d'autres époques, auraient exigé, d'après la règle reçue, la prompte séparation du membre, pouvaient guérir à la longue sans amputation.

Storck et l'École de Vienne, en préconisant l'emploi des extraits de certaines plantes vireuses dans le traitement de divers engorgements, dont la présence, au sein des tissus, aurait fini tôt ou tard par amener de graves dégénérescences, ont tracé à la chirurgie le plan de conduite qu'elle doit suivre avant de procéder à l'extirpation (1).

XIX. Une détermination plus savante et plus précise de la nature des *diathèses*, a encore laissé, à l'art qui em-

(1) Storck, Obs. nouv. sur l'usage de la ciguë. — Vienne, 1762; trad.

ploie les médicaments, des espérances qu'il doit chercher à réaliser, sans se laisser décourager par la lenteur des modifications qu'il provoque, avant d'en venir à une mutilation qui n'est ni sans douleurs, ni sans péril. On connaît, pour n'en citer qu'un exemple, les prodiges souvent opérés par les préparations d'iode, aujourd'hui si en vogue, et l'administration opportune des bains de mer, dans des cas d'affections scrofuleuses invétérées qui s'accompagnent d'altérations organiques très-graves, dont l'instrument tranchant aurait paru devoir être, au premier coup-d'œil, l'unique remède.

Toutes ces indications précieuses se trouvent dans l'histoire, qui les enregistre à leur naissance, et montre ainsi la voie dans laquelle il faut s'engager pour en obtenir tout ce qu'elles promettent.

XX. N'est-ce point par l'histoire qu'on a été amené à l'une des découvertes les plus admirables qui puissent signaler la chirurgie moderne à la reconnaissance de la postérité? N'a-t-on pas toujours cherché, jusque dans l'antiquité la plus reculée, à éloigner la douleur qui accompagne les actions chirurgicales, et à mettre en pratique, au grand avantage du malade, le troisième précepte, *jucundè*, formulé par Celse pour la pratique des opérations, et dont le bénéfice semblait si difficile à obtenir?

C'est en effet ce qui résulte de la lecture du bel ou-

vrage que M. le professeur Bouisson vient de publier sur la *Méthode anesthésique* (1). Dans l'article qui a pour titre : *Considérations préliminaires et historiques*, après avoir donné une idée de l'emploi et de la nature des agents anesthésiques usités chez les anciens, chez les Chinois, au moyen-âge et à la renaissance, enfin depuis cette époque jusqu'à nos jours, l'auteur groupe, sous le titre de *moyens anesthésiques* locaux et généraux, les divers agents réputés préventifs de la douleur.

Cette revue comprend la *narcotisation locale*, l'*engourdissement par le froid*, la *compression des tissus*, le *sommeil naturel*, l'*ivresse alcoolique*, celle que produisent le *haschisch*, l'*opium* et divers *hypnotiques*, la *syncope*, la *compression des veines jugulaires*, la *distraction morale*, le *somnambulisme magnétique*.

Sans doute, ces divers moyens ne rendent qu'incomplètement les services qu'on leur demande ; leurs inconvénients balancent, s'ils ne la surpassent pas, la somme de leurs avantages ; mais il n'en est pas moins évident que toutes ces tentatives si multipliées, essayées dans divers temps, se rattachent l'une à l'autre par une véritable filiation historique, et que la découverte de M. Jackson procède de la même source. Il faut remar-

(1) *Traité théorique et pratique de la méthode anesthésique appliquée à la chirurgie*, etc. — Paris, 1850.

quer aussi que la précision et la sagacité de la science actuelle, inspirée par d'heureuses analogies, expliquent les progrès rapides qu'a déjà faits cette méthode, naguère encore au berceau, et qui a acquis, en si peu de temps, tous les développements de l'âge adulte.

XXI. Terminons ces lignes rapides sur les avantages que l'art chirurgical a retirés de l'histoire de la médecine, en rappelant que ces notions ont toujours été cultivées avec amour dans notre Ecole. C'est à l'éclat qu'elles jettent sur l'exposition de la science, à l'unité qu'elles lui impriment, à travers les phases diverses de son évolution, dans l'espace et dans le temps, et enfin à l'intérêt que fait naître l'apparition, sur la scène, des hommes dont le nom a illustré les fastes de l'art, que l'enseignement de M. le professeur Estor, dans cette Faculté, doit une partie de l'intérêt qu'il excite et de l'heureuse émulation qu'il provoque.

XXII. Nous n'avons jusqu'ici envisagé l'histoire de la médecine, dans ses relations avec l'art, qu'au point de vue de la thérapeutique des maladies individuelles.

Abordons, aux termes du plan que nous nous sommes tracé, l'exposition des services qu'elle rend à la thérapeutique et à l'hygiène des masses.

L'étude des constitutions médicales, dont Hippocrate

a tracé les premiers tableaux avec cette vigueur de touche qui est le caractère de son génie, relève directement de l'histoire de la médecine. SYDENHAM ne l'ignorait pas, lorsqu'il disait que la vie d'un homme ne pouvait suffire à rassembler, sur ce sujet difficile, un nombre d'observations capables d'établir une doctrine complète (1).

Quand on songe au nombre infini des constitutions médicales, à la difficulté qu'on éprouve à fixer leurs caractères, aux apparences si souvent trompeuses qu'elles revêtent, on comprend bien qu'on ne peut avancer dans ce sentier difficile, sans en remonter le trajet pour demander, aux hommes qui l'ont déjà parcouru, des indications utiles et un secours indispensable.

Quoi qu'en dise M. BOUILLAUD, qui affirme naïvement, dans son dernier livre, que *la doctrine des constitutions médicales est presque tout entière à refaire* (2), nous avons appris d'HIPPOCRATE, de BAILLOU, de SYDENHAM, de STOLL, de LEPECK DE LA CLOTURE, de FINKE, de TISSOT, de RAYMOND de Marseille, de FOUQUET, de DOUBLE, que si rien n'était plus difficile à acquérir que cette connaissance, rien n'était aussi plus utile aux progrès et aux succès de l'art.

---

(1) SYDENHAM, OEuvres comp., T. I, p. 15, trad.

(2) *Voy.* la Nosographie médicale de ce professeur. — Paris, 1846.

Le médecin qui se pénètre bien de cette vérité, et qui s'est efforcé, par de consciencieuses observations, de s'en réserver le bénéfice dans les actes de sa vie pratique, va droit à la nature de l'affection, à l'indication qu'elle suggère, au traitement qu'elle réclame. A l'aide de ce flambeau, il illumine toutes les phases du fait morbide, prévient les tendances fâcheuses que le caractère de la constitution lui fait craindre, et provoque, en temps opportun, et avec assurance, les mouvements salutaires de la nature.

Les constitutions médicales peuvent donner aux maladies ordinaires, vulgairement sporadiques, toutes les allures des véritables épidémies. Sous cette influence puissante, elles leur empruntent les traits de leur signalement, leur marche, leurs combinaisons, leurs métamorphoses, leurs vicissitudes, leur gravité insolite.

Les saisons provoquent certaines affections dominantes, qui reparaissent périodiquement sous leur empire, altérées ou modifiées souvent par le fait des intempéries ou l'impression long-temps persistante des saisons antérieures. C'est même ce caractère insolite ou exceptionnel attaché aux maladies, selon les saisons où elles apparaissent, qui fait une des plus graves difficultés de l'étude des constitutions médicales.

XXIII. Si, comme on n'en peut douter, les diverses

périodes de la journée exercent, sur les symptômes des maladies ou l'état des malades, une incontestable action, il est facile de passer de cette observation, tout-à-fait individuelle et circonscrite, à celle qui nous montre l'influence des saisons sur les masses, et celle qu'exercent les climats, qui ne sont à tout prendre que des *saisons constantes*, sur les sujets soumis à l'impression des conditions météorologiques qui leur sont propres.

De ces observations répétées depuis Hippocrate, dans tous les temps et dans tous les lieux, on a pu enfin tirer cette conclusion, que les constitutions médicales frappaient d'un cachet identique la nature des maladies qui éclataient sous leur domination. Il a fallu long-temps comparer et rapprocher les faits du même ordre, pour arriver à une résultante précise.

Le génie pratique lui-même n'a pas toujours été à l'abri de toute illusion, au milieu des transformations qui viennent trop souvent dérouter l'observation la plus attentive. Sydenham a fait à ce sujet des aveux qui honorent sa candeur, et qu'il se serait épargnés, peut-être, s'il avait demandé, à ses lectures, les éléments qui échappaient à sa pénétration.

Mais, en tenant compte des données réunies dans l'histoire, et de la valeur des autorités qui en assument la responsabilité, on est parvenu à asseoir, sur des bases

solides, la thérapeutique des affections populaires. On ne s'en est plus laissé imposer par les dissemblances infinies des formes symptomatiques ; on a attaqué hardiment, sous tous ses masques, la maladie qui s'y cache ; on a fait, enfin, mais de prime abord et sans hésitation, ce que faisait Sydenham, lorsque, après des tâtonnements plus ou moins vagues, il avait enfin découvert le génie de la constitution régnante et s'en était rendu maître.

Ce service, à qui la thérapeutique doit sa certitude et l'heureuse issue de ses méthodes, remonte aux indications fournies par l'histoire de la médecine. Nous en voyons les admirables résultats dans tous les ouvrages des épidémiographes célèbres, et surtout dans le *Ratio medendi* de Stoll, que l'art médical revendique comme un des plus beaux fleurons de sa couronne.

XXIV. Pourrait-on admettre que les faits pratiques, qui défraient l'observation d'une vie d'homme, fussent suffisants pour estimer la véritable valeur de ces observations compliquées qui déjouent parfois les prévisions les plus rationnelles ? L'intervalle souvent très-long qui les sépare, leurs combinaisons et leurs mélanges si difficiles à pénétrer, absorberaient, infructueusement peut-être, l'intelligence pratique la plus déliée, si, prévenu par les documents de l'histoire qui

rassemble, sur un seul point, toutes les données éparses dans les siècles, le médecin n'avait un fil conducteur pour diriger ses pas et assurer sa route.

C'est ainsi que nous avons appris, et que nous pouvons vérifier par l'observation quotidienne, que les maladies *annuelles* se présentent, à leur début ou à leur déclin, avec un appareil de combinaisons et de pénétrations réciproques que le praticien a le plus grand intérêt à démêler.

Pour n'en citer qu'un exemple, les maladies des premiers jours du printemps participent encore de la nature phlogistique des affections de l'hiver, mais avec une teinte plus ou moins vive de l'affection catarrhale du printemps, dont l'importance dans la complication s'accroît à mesure que cette saison avance dans son cours, et grave sur ces maladies une empreinte caractéristique plus profonde. Arrivé sur sa fin, le printemps se pénètre des premières impressions de l'été avec lequel il va se confondre, et les maladies bien décidément printanières commencent à se colorer d'une nuance estivale qui deviendra de plus en plus vive, jusqu'au moment où elle absorbera complètement les traits de la constitution du printemps.

De toutes ces combinaisons, de toutes ces intrications réciproques des saisons entre elles, résulte un système pathologique complexe provenant du mélange, en pro-

portions très-différentes, des éléments catastatiques des divers temps de l'année. Le traitement ne saurait répondre aux vues du médecin, s'il ne tenait pas compte de ces diverses complications, pour en apprécier le caractère, en déterminer les prédominances respectives, et les combattre, dans l'ordre indiqué par ces rapports, et avec des méthodes mixtes, qui tiennent, à la fois, compte de tous les états morbides réunis dans la composition des maladies.

XXV. Mais ces transformations successives des maladies catastatiques, sous l'influence des saisons, à leur début, à leur apogée et sur leur déclin, ne suivent pas toujours l'ordre régulier et, pour ainsi dire, logique, que nous venons de leur assigner.

Leur caractère insolite et imprévu tranche quelquefois de la manière la plus formelle avec le reflet ordinaire de la saison régnante. Ce n'est point alors dans le présent qu'il faut chercher à déterminer la véritable nature des maladies; les constitutions atmosphériques antérieures peuvent seules expliquer, par la durée prolongée de leur impression, les faits pathologiques qu'on observe. C'est, faute de remonter à ces données indispensables, que Sydenham a si souvent déploré les incertitudes de l'art, au début des constitutions médicales. En recourant, au contraire, à ces indications précieuses,

on rend à la thérapeutique, un instant déconcertée, toute son assurance et toute son efficacité curative.

XXVI. N'insistons pas plus long-temps sur des principes consignés daus le code pratique de cette Ecole, et qui ont acquis parmi nous l'imprescriptible certitude des vérités vulgaires. Mais répétons encore que c'est surtout aux enseignements de l'histoire que ces dogmes, déja si féconds et si pleins d'avenir, ont dû et devront leur confirmation pour le présent et leurs perfectionnements futurs. Ajoutons ici une seule remarque.

L'étude de la météorologie est le fondement de la science des constitutions médicales; mais si nous consultons les documents historiques qu'elle a rassemblés, depuis surtout que les sciences physiques ont donné à leurs méthodes une précision plus rigoureuse, nous trouvons que les observateurs, préoccupés d'un point de vue tout différent, ont étudié les phénomènes atmosphériques dans un but qui n'est pas le nôtre, et que la météorologie doit sortir de cette ornière, et se pénétrer des obligations nouvelles que lui impose son appropriation aux faits médicaux.

La météorologie physique telle qu'on l'applique à l'art médical, n'est autre chose qu'une fiction. Ses indications sont recueillies en dehors des conditions réelles au milieu desquelles l'homme est soumis à l'impression des

agents atmosphériques. L'évaluation thermométrique de la température de l'air, les données de l'hygromètre, de l'eudiomètre, de l'électromètre, obtenues sur le faîte d'un observatoire isolé, ne sauraient nous donner la mesure des véritables qualités de l'air qui circule ou stagne dans nos villes, dans nos rues, dans nos maisons.

Lors même que les instruments d'appréciation seraient doués d'une précision constante, que l'état actuel de la science ne leur reconnaît point encore, il n'en est pas moins vrai que leur langage, sous les conditions spéciales au milieu desquelles on les consulte, ne peut déterminer que les qualités atmosphériques vraies, et nullement le caractère de ces qualités relatif au degré et au mode de notre sensibilité.

XXVII. Le médecin doit donc établir son observatoire mobile au milieu des populations, près du sol, dans les rues, au sein des habitations. Il sait bien que nos instruments météorologiques ne s'émeuvent pas de perturbations atmosphériques qui nous affectent péniblement. Nos organes, en tant que vivants, sont plus impressionnables, et d'une tout autre manière, que tous les instruments de nos cabinets de physique. Les orages, les variations des vents, nous font vivement ressentir leurs effets, tandis qu'au milieu de ces perturbations, le thermomètre reste impassible, ou n'oscille que

dans des limites de beaucoup inférieures à l'intensité de nos impressions personnelles; ce qui établit souvent, entre celles-ci et les indications de la météorologie physique, une complète discordance.

Le but du météorologiste proprement dit diffère donc de celui du médecin, et celui-ci ne saurait accepter, que sous bénéfice d'inventaire, la série historique des documents recueillis avec des préoccupations bien différentes de celles qui le dirigent. Dans les deux cas, le mode d'observation ne saurait être le même, pas plus que le théâtre sur lequel on le pratique. C'est de ces différences sainement appréciées et transportées dans la sphère des applications, que doivent surgir, pour la météorologie vraiment médicale, des progrès qu'elle aurait vainement attendu des errements de la vieille routine.

XXVIII. L'histoire des grandes épidémies et des affections populaires dont nous avons esquissé quelques traits dans notre seconde partie, reparaît ici sous un autre point de vue.

Nous allons étudier quels sont les services que cette partie si importante de l'histoire médicale a rendus à l'art, envisagé dans une de ses plus hautes attributions : nous voulons dire l'hygiène des peuples.

Si les grandes épidémies proprement dites semblent avoir pour caractère d'échapper au pouvoir de la théra-

peutique, et de se jouer fatalement de ses déterminations les plus rationnelles, elles ressentent incontestablement l'heureuse influence de l'hygiène, cette thérapeutique préventive, si l'on peut ainsi dire, qui oppose des limites plus étroites aux envahissements du mal.

L'art médical, qui se résume dans l'action si puissante de l'hygiène ou de la prophylaxie, apparaît dans l'histoire aux diverses époques.

Ses bienfaits, dont nous ne trouvons plus que les traces effacées dans les temps d'ignorance et de barbarie, se relèvent, grandissent et se multiplient avec le progrès des sciences et l'ascendant qu'elles exercent, pour pousser irrésistiblement les peuples dans la voie de leurs améliorations physiques et morales.

XXIX. Les heureux effets des prescriptions de l'hygiène peuvent se formuler par les trois grands faits suivants, que l'histoire entoure de témoignages irrécusables et qu'on ne peut recueillir qu'à cette source :

1° Les affections populaires, grandes ou petites, sont aujourd'hui bien moins délétères et bien moins fréquentes que dans les autres siècles;

2° Le chiffre moyen de la mortalité commune va en diminuant, et suit, dans sa réduction continue, la marche progressivement plus active de l'hygiène ;

3° Enfin, la vie moyenne s'est élevée notablement et

tend même rapidement à s'accroître, sous l'influence, de plus en plus protectrice, des causes qui en assurent le maintien et en prolongent la durée.

XXX. Pour apprécier la véritable nature d'une maladie individuelle, l'état présent du malade n'est point le seul élément qu'on tienne en compte. Il faut rechercher les causes éloignées, les habitudes antérieures du sujet, son genre de vie, les maladies dont il a pu être atteint, etc. Tous ces renseignements, indispensables à la détermination précise du fait pathologique qu'on a sous les yeux, se formulent dans ce qu'on appelle les antécédents ou les *anamnestiques* du malade.

On ne procède point autrement quand on veut apprécier l'état de la constitution physiologique d'un peuple, ses tendances morbides, ses germes intérieurs de vigueur ou de décadence, ses forces réelles ou ses forces apparentes. Il faut, pour cela, remonter dans ses *anamnestiques*, c'est-à-dire dans son *histoire ;* le voir aux prises avec les influences de tout ordre qui ont pesé sur lui ; rechercher, dans son hygiène antérieure, le point de départ de son état actuel ; enfin, rapprocher et estimer, dans leur valeur relative, l'action des causes physiques, morales, politiques ou religieuses dont il a subi l'ascendant (1).

---

(1) *Voy.* la Thèse déjà citée de M. Boersch.

Ainsi s'explique la pathologie du moyen-âge, si féconde en maladies populaires, qui empruntaient aux malheurs et à l'ignorance des temps une férocité exceptionnelle.

XXXI. C'est surtout dans la période qui comprend le xe et le xie siècle, que la société se montre empreinte d'un profond sentiment de tristesse. « Il y a comme un » crêpe de douleur répandu sur la génération ; le monde » est livré à tous les fléaux ; les invasions des Barbares, » les maladies pestilentielles, l'horrible famine, déciment » les peuples ; des vents violents brisent les arbres sécu- » laires ; un ciel grisâtre se mêle aux brouillards des » forêts profondes, comme une nuit qui enveloppe le genre » humain (1). »

Aux temps désolés du moyen-âge, l'ignorance partout en crédit, le fanatisme allumant les persécutions, les préjugés et les superstitions les plus nuisibles répandus dans toutes les classes de la société, le défaut de police intérieure, la fréquence des disettes, la langueur de l'industrie, l'insalubrité des habitations et des rues dans des villes toujours murées, l'usage d'ensevelir les morts dans les églises ou dans l'enceinte des cités, des

---

(1) Capefigue, Lettre sur la période capétienne, servant de préface à l'histoire de Hugues Capet et de la 3e race. Edit. Charpentier, p. ij.

guerres intestines armant le bras des féodaux, la justice rendue avec les jugements de Dieu et la torture, la dignité humaine abrutie par l'esclavage... : tout concourait à livrer les peuples à la merci de toutes les causes de dépérissement et de dégradation physique et morale, qui frappent au cœur les nations les plus florissantes.

XXXII. Aussi, l'histoire nous montre-t-elle réunies, dans les siècles du moyen-âge, ces épidémies ou contagions malignes, semant partout la mort sur leur passage, sévissant surtout dans les cités populeuses, où se trouvent condensés tous les germes de destruction qu'elles font éclore.

Alors apparaît, dans sa hideuse horreur, le *mal des ardents* ou *feu sacré,* qui justifie son nom en *brûlant* et consumant les parties du corps dont il s'empare, et qu'il en détache ensuite, laissant d'affreuses mutilations (1).

---

(1) La Chronique de Frodoard, pour l'année 945, est le plus ancien monument qui fasse mention de cette horrible maladie. Elle sévit surtout en France, depuis l'année 1090 jusqu'au commencement du XIIe siècle. L'abbaye de St.-Antoine, en Dauphiné, dont la fondation remonte à l'année 1093, passait alors pour jouir, grâce à l'intercession du Saint, du pouvoir de guérir rapidement cette maladie. Le *mal des ardents* doit-il être confondu avec le *feu St.-Antoine ?* Celui-ci n'est-il que la gangrène sèche des modernes, sévissant épidémiquement et avec un caractère insolite de gravité ? Nous recommandons,

Cette maladie dépendait-elle, comme de sa cause prochaine, d'une altération particulière des céréales employées alors dans l'alimentation, et qu'expliqueraient assez bien la fréquence et la durée des intempéries atmosphériques? N'était-elle autre chose qu'une sorte d'*ergotisme gangréneux*, analogue à celui que produit de nos jours l'emploi de l'*ergot* de seigle, et rappelant la *pellagre* moderne, que les recherches savantes de M. Théophile Roussel (1) attribuent, au moins en grande partie, à l'usage du maïs altéré par la présence d'un champignon parasite (*sporisorium maydis*)? Ces questions, qui nous éloigneraient de notre sujet, peuvent s'éclairer des rapprochements historiques à établir entre ces diverses maladies. S'il fallait énoncer notre opinion, nous dirions que la maladie, évidemment gangréneuse, si célèbre sous le nom de *mal des ardents*, était la résultante complexe d'un concours d'actions pathogéniques de tous les ordres, parmi lesquelles les vices de l'alimentation avaient peut-être joué le rôle principal, mais non exclusif, de cause provocatrice.

---

pour éclairer ces questions, la lecture des recherches sur le *feu St.-Antoine*, rédigées par Jussieu, Paulet, Saillant et l'abbé Tessier, et insérées dans les Mém. de la Société roy. de méd., année 1776, p. 260 des Mémoires.

(1) Roussel, de la Pellagre, de son origine, de ses progrès, de son existence en France, etc. — Paris, 1845.

Dans le même temps, la *lèpre* apparaît pour la première fois sur la scène pathologique, et ne peut être contenue, dans son irrésistible propagation, que par l'érection d'une infinité de maladreries destinées à séquestrer les malheureux infectés de ce mal immonde.

XXXIII. Nous n'en finirions pas, si nous voulions suivre les populations du moyen-âge, à travers ce dédale de calamités qui en frappent l'existence. Il nous suffit de montrer les rapports évidents qui rattachent ces désastres incessants à l'état physique, moral et politique des peuples, à cette période.

En suivant pas à pas, dans l'histoire, la trace de plus en plus effacée de ces douloureuses épreuves, on s'assure que l'hygiène a insensiblement cicatrisé tous ces maux, par l'imposition de sa main puissante. C'est donc dans les recherches historiques et dans les réflexions qu'elles font naître, qu'on trouvera des motifs puissants de poursuivre, avec une émulation croissante, la mission salutaire de l'art.

A sa voix, disparaissent peu à peu du sein des populations mieux défendues, ces fléaux dévorants, dont une pâle reproduction, rapprochant, pour un moment, le présent du passé, ranime à la fois notre zèle pour le bien qui nous reste encore à faire, et soutient notre courage à la vue de celui que nous avons fait.

Ne trouvons-nous pas des témoignages parlants des admirables effets de l'hygiène publique et privée, dans la différence des nécrologes imputables aux grandes épidémies, dont cependant la léthalité indomptable élude tous les efforts de la thérapeutique ? Que sont, par exemple, relativement au chiffre actuel de la population de Paris, les vingt ou vingt-cinq mille morts qu'on y a constatés par suite de l'épidémie cholérique de 1832 et de 1849, comparés aux quatre-vingt mille de la peste noire en 1348 ? Proportion effrayante, quand on songe à l'énorme infériorité relative de la population parisienne à cette époque.

XXXIV. Montesquieu a dit avec raison : « Il est de » la sagesse des gouvernements de veiller à la santé des » citoyens (1). »

La médecine est au premier rang des forces que l'on doit mettre en jeu pour obéir à ces prescriptions du génie; mais elles resteraient incomplètes, si les conditions adjuvantes ne venaient renforcer son action, et s'unir à elle dans une intime coopération.

La douce influence des sciences et des lettres, une répulsion de jour en jour mieux sentie pour les guerres de peuple à peuple, la vigilance d'une hygiène savante toujours prête à résoudre les questions sans cesse renais-

---

(1) Esprit des lois, T. Ier, p. 51.

santes qui s'offrent à elle, l'adoucissement graduel des mœurs, les institutions qui se montrent de plus en plus jalouses de la liberté et de la dignité de l'homme; enfin, pour tout dire en un mot, les progrès généraux de la civilisation, sont les causes toutes puissantes, si heureusement reversibles sur la santé publique, qui donnent à notre temps, comparé aux siècles d'esclavage et d'ignorance, une supériorité qu'un paradoxe plus ou moins spécieux voudrait en vain lui ravir.

XXXV. Une preuve nouvelle que l'hygiène de nos jours, comprenant toutes les causes d'améliorations physiques et morales des peuples, a payé un large tribut au bien-être de la société moderne, c'est que la contagion des épidémies, autrefois leur compagne assidue, est si douteuse dans celles de notre temps, qu'elle devient le sujet d'une question très-contradictoirement débattue. On peut même affirmer que ce terrible élément de propagation ne se montre aujourd'hui que sous l'empire de circonstances accidentelles et circonscrites, qui ne se reproduisent pas sur une assez vaste échelle pour le rendre redoutable.

L'histoire et la science, qui n'en est ici que l'écho, nous disent, en effet, que le caractère contagieux n'entre pas absolument dans la nature des épidémies les plus meurtrières; qu'il les accompagne ou leur fait défaut,

selon les circonstances, comme une sorte d'épiphénomène qui ajouterait seulement, à la gravité de la maladie, tous les périls d'un véritable rayonnement.

On la voit compliquer surtout les maladies populaires, dans les temps barbares, chez les nations que leur ignorance ou l'apathie du fatalisme éloignent de tout recours à l'hygiène, sur la classe pauvre du peuple, où se trouvent des prédispositions plus profondes, dont l'influence peut faire aisément éclore des germes morbides.

On ne l'observe que rarement, au contraire, chez les nations civilisées, livrées au commerce des sciences et des arts, combinant, dans des efforts communs, les travaux de l'intelligence et ceux de l'industrie, réalisant de mieux en mieux l'accroissement du bien-être des masses, et offrant, dans la proportion relative des classes riches et aisées, des prédispositions plus réfractaires aux élaborations virulentes.

De tous ces documents, comparés et interprétés dans leur signification la plus directe, on ne peut s'empêcher de conclure que l'hygiène tient, pour ainsi dire, entre ses mains, la contagion des épidémies; que ce phénomène n'a par conséquent rien d'absolu, mais qu'il est adventice, mobile, apparaissant ou s'effaçant, au gré de certaines conditions, dont il nous est possible d'apprécier les plus influentes.

XXXVI. Nous n'avons jusqu'ici envisagé la pathologie des peuples que dans ses rapports avec l'élément vital et organique qu'elle intéresse. Mais, pour montrer le pouvoir qu'exercent, sur le corps social, les influences intellectuelles et morales qui le dominent, nous n'aurions qu'à rappeler ces maladies nerveuses si singulières, dont le siége semble être dans l'âme pensante, livrée à toute la merci de ses aberrations, et ne trouvant point en elle la force de leur résister.

« Ces maladies, comme l'a très-bien dit M. Littré, se propagent avec la rapidité de la pensée et elles sont placées entre les pestes qui, d'une origine plus grossière, attaquent plus le corps que l'âme, et les passions qui, flottant sur les limites de la maladie, sont toujours près de les franchir (1). »

Ne semble-t-il pas, en effet, que ces maladies siègent dans le sens intime, puisqu'on les voit se transmettre par cette sorte de *contagion morale* qu'on appelle l'imitation ? C'est ainsi que sous l'influence des mêmes prédispositions intellectuelles, suscitées et nourries par les idées dominantes d'une époque, les esprits exaltés ou faibles ressentent, d'une manière comme électrique, le contre-coup de ces perturbations mentales qui se com-

(1) Revue des deux mondes : art. déjà cité.

muniquent par une sorte de fascination, et prennent bientôt une extension singulière.

De tels phénomènes jettent de tristes lumières sur les infirmités morales des sociétés humaines ; ils se multiplient dans l'histoire, et apparaissent surtout au moyen-âge, comme le reflet des superstitions, de l'ignorance et du fanatisme de l'époque (1). On peut prédire que ces maladies ne reparaîtront plus, sous la même forme, dans les siècles où les esprits mieux éclairés se laissent moins dominer par l'ascendant d'une imagination en délire.

XXXVII. Parmi ces affections bizarres, dont nous trouvons, à toutes les pages de l'histoire, le tableau changeant, notons la *chorée* ou *danse de Saint-Guy épidémique*, qui entraînait irrésistiblement, dans une sorte de ronde infernale, des bandes d'hommes et de femmes tombant bientôt épuisés de fatigue, et recommençant à un nouvel accès (2).

Le *tarentisme*, autre maladie nerveuse attribuée sans motifs à la piqûre d'une araignée appelée *tarentule*,

---

(1) *Voy.* sur ce sujet, le curieux ouvrage du docteur Calmeil, qui a pour titre : *De la folie considérée sous le point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire.* — Paris, 1845.

(2) Sa première apparition eut lieu en Allemagne en 1374.

régna aussi en Italie pendant plusieurs siècles, et envahit même l'Allemagne. Les personnes qui se croyaient mordues étaient d'abord frappées d'une stupeur que les sons de la flûte ou de la guitare pouvaient seuls dissiper ; alors, succédait, à cette première période, une danse passionnée, qui ne cessait qu'à défaut de forces.

Mais une maladie curieuse qui pullula daus le moyen-âge, et qui est restée, par tradition, dans les souvenirs populaires, est la *lycanthropie*. Ceux qui en étaient atteints furent désignés, dans nos contrées, sous le nom de *loups-garous*. Errant la nuit, recherchant les lieux déserts, marchant souvent à quatre pattes et tourmentés d'horribles appétits, ils apparaissaient au vulgaire comme des êtres malfaisants, soumis au pouvoir du démon. Ces transformations supposées des hommes en bêtes sauvages, amplifiées par la terreur qui devait s'attacher à ces récits, troublaient les esprits faibles, et multipliaient rapidement le nombre de ces malheureux, qui se croyaient en proie à une obsession surnaturelle. Ces faits, arrivés jusqu'à nous, sont l'origine de la fable des *vampires*, qui défraie encore, dans les chaumières, bien des contes de la veillée.

XXXVIII. Ces infortunés, qui n'étaient que des *hallucinés* payant leur tribut fatal à ce penchant naturel qui nous pousse à l'imitation, furent partout livrés aux

tortures et aux bûchers. La justice de l'époque leur attribua, sous le nom de *sorciers* ou de *possédés*, nous ne savons quel pacte avec les esprits infernaux, réprouvé par l'intolérance religieuse du temps, et voué sans miséricorde au dernier supplice.

Aujourd'hui, de telles visions, si elles étaient possibles sous l'influence de nos mœurs actuelles, seraient du ressort de la médecine mentale. Les moyens de l'hygiène et l'ascendant consolateur des influences morales, rendraient le calme à ces esprits malades, et réduiraient à une question de pathologie ordinaire, toutes ces accusations de *magie* et de *sorcellerie*, gravement débattues par les plus habiles jurisconsultes de l'époque. Leçon que l'histoire nous donne, et que l'art de nos jours n'oublierait pas, si des faits analogues réclamaient jamais son intervention !

XXXIX. Nous avons dit que le chiffre moyen de la mortalité commune tendait à diminuer, d'une manière sensible, sous l'ascendant des perfectionnements croissants de l'hygiène.

Les statistiques, dressées par les hommes les plus familiarisés avec ce genre de déduction, concluent toutes dans le même sens.

Un document remontant au commencement du XIVe siècle, sous les règnes de PHILIPPE-LE-BEL et de

Louis X, prouve que la mortalité en France était alors de 1 sur 20 ou 22 (1). En 1780, elle n'était plus que de 1 sur 30. En 1825, il ne mourait que 1 individu sur 39, c'est-à-dire presque un quart de moins.

En Angleterre, il est mort, en 1780, 1 individu sur 40; en 1790, 1 sur 45; en 1800, 1 sur 47; en 1810, 1 sur 50 : réduction vraiment prodigieuse pour l'espace de trente années, dans lequel elle se renferme, et qui s'explique par les améliorations rapides de l'état social pendant cette époque, et dont l'Angleterre avait surtout recueilli le bénéfice (2).

Ces statistiques, que nous pourrions multiplier, suffisent, ce nous semble, pour montrer, non-seulement les heureux effets de l'hygiène sur la réduction de la mortalité, mais encore la rapidité de cette influence qui ne demande qu'un petit nombre d'années pour se manifester de la manière la moins douteuse.

Ces faits, dont l'interprétation la plus naturelle ne saurait prêter à la controverse, démentent donc les sinistres prévisions de Montesquieu, qui ne demandait que dix siècles pour que l'accroissement continu de la mortalité dépeuplât entièrement le monde. En présence de ces documents, dont l'exactitude ne peut être sus-

---

(1) Annales d'hyg. publ., T. III, p. 294.

(2) F. Bérard, Discours sur les améliorations progressives de la santé publique, etc. — Montp., 1826, p. 49-51.

pectée, et qui se reproduisent, avec la même signification, sur tous les points civilisés du globe, on ne peut plus soutenir, comme l'ont cru quelques médecins prévenus, que la vie de l'homme, en société, subit la fatalité d'une loi inexorable qu'elle ne peut fléchir.

XL. Empruntons à M. Villermé un complément de preuves. Cet habile statisticien, renfermant son observation dans les divers arrondissements de Paris, en a déterminé comparativement la mortalité relative. En appréciant le degré de misère des habitants par le nombre des logements non imposés dans ces divers arrondissements, il a vérifié que, dans le second, où ces logements sont dans le rapport de 7 sur 100, la mortalité, année moyenne, n'est que de 1 sur 62. Dans le douzième, où ces sortes de logements sont comme 38 sur 100, les décès sont de 1 sur 43.

Quelle autre conclusion tirer de ces chiffres, sinon que la mortalité n'est point en raison directe de la population, mais en raison de la pauvreté des habitants, qui suppose les privations, les fatigues, toutes les douleurs de la vie; tandis que la classe aisée, qui peut satisfaire ses besoins, voit augmenter ses chances de longévité, en proportion même de cette aisance?

L'histoire nous affirme donc, sans crainte d'être démentie, que les populations, bien loin d'être la proie

fatale de la mort, dans de certaines limites, peuvent, en quelque sorte, dans les bornes permises par la nature, acheter leur vie et en retarder le terme, par le travail, la culture de leur intelligence et l'exercice de leur énergie et de leurs forces dans l'activité de l'industrie.

XLI. La vie moyenne, avons-nous dit, tend rapidement à élever son chiffre, à mesure que la civilisation et l'hygiène s'avancent dans leur marche progressive. Ce résultat se trouvait implicitement renfermé dans les précédents.

La vie *moyenne* est, comme on sait, la somme totale des années vécues par un nombre donné d'individus, et partagée entre chacun d'eux d'une manière égale.

Les documents de l'histoire se pressent en foule pour mettre hors de doute l'élévation rapide et continue de la vie moyenne, chez les peuples modernes qui prennent une plus grande part aux bienfaits de la civilisation.

Au XVIe siècle, la vie moyenne des enfants nouveau-nés, dans la ville de Genève, était d'environ 18 ans; dans le XVIIe, elle atteignit 23 ans 4 mois ; dans le milieu du XVIIIe, elle s'éleva à 32 ans 2 mois. Cette amélioration rapide est aussi très-considérable, puisqu'elle n'est rien moins que du double.

M. Villermé, qu'il faut toujours citer sur cette

question, a fait voir, en opposant entre eux les résultats offerts par plusieurs millions d'habitants distribués dans diverses parties de la France, que, dans les départements *riches*, la vie commune est, terme moyen, plus longue de 12 ans et 6 mois que dans les départements *pauvres*, et que, dans Paris, il y a tels quartiers, telles rues, où, selon le degré général d'aisance ou de misère des habitants, la vie moyenne est supérieure à 42 ans ou au-dessous de 24 (1). De tels faits renferment leur commentaire.

XLII. Enfin, nous pourrions montrer encore, sous la direction de l'histoire, que l'augmentation de la population est toujours proportionnée à la civilisation elle-même. Telle est, en effet, la conclusion des dénombrements les plus exacts opérés sur les diverses régions du globe, et dont la concordance parfaite, dans le temps et dans l'espace, démontrent l'authenticité.

Nous n'en citerons qu'un exemple. La population de la France était, en 1700, d'environ 19,000,000 d'âmes; Necker l'estima, en 1785, à 24,800,000; dix ans plus tard, l'Assemblée nationale obtint, après un dénombrement, le chiffre de 26,363,074; en 1819, la population était de 29,327,388; en 1825, elle

(1) Bérard, ouv. cit., p. 72.

était de 30,400,000 ; en 1848, ce chiffre dépassait 35,000,000.

L'histoire, on le voit, ne se contredit jamais, quel que soit le point de vue sous lequel elle envisage l'amélioration qu'exerce l'hygiène sur la santé, le bien-être et la longévité des hommes. Si parfois nous trouvons, dans ses documents, quelques élucubrations statistiques qui tendent à prouver, contre le bon sens médical, que les années d'abondance ou de disette, par exemple, influent à peine sur la mortalité, il ne faut voir, dans ces rares tentatives de déviation à la règle généralement acceptée, que les suggestions contradictoires de certains esprits, assez répandus parmi les médecins, qni ne voient rien comme tout le monde. La lecture des vieilles chroniques, dans l'expression naïve des récits qu'elles nous transmettent, fait bonne justice de toutes ces aberrations. On y voit constamment figurer, à côté de la maladie populaire qu'elles signalent, un concours de causes pathogéniques diverses qui sont en relation prochaine avec son développement.

XLIII. L'histoire de la médecine, ainsi poursuivie dans les documents qui constatent l'admirable puissance de la prophylaxie mise au service des masses, nous autorise donc à donner de l'hygiène publique la définition suivante :

« Dans la magnifique ampleur de ce mot, c'est la » science des lois qui règlent le développement progressif » des sociétés, des causes qui l'accélèrent ou le retar» dent; c'est l'étude de toutes les influences matérielles, » intellectuelles ou morales qui peuvent s'exercer sur le » corps social, des moyens à employer pour faire tourner » ces influences à son profit, pour écarter ou modifier celles » qui peuvent être nuisibles, favoriser celles qui sont » utiles, et contribuer ainsi à la réalisation de la loi di» vine, qui est le progrès, l'amélioration de l'humanité » dans toutes les conditions de son existence (1). »

Si nous avons été assez heureux pour faire comprendre le rôle que joue l'histoire de la médecine, dans la direction et les encouragements qu'elle donne à l'hygiène publique, on lui accordera sans peine la part qui lui revient dans l'exécution de ce beau programme.

XLIV. Terminons ce Travail par quelques mots sur une question historique qui intéresse de près les perfectionnements futurs de l'art médical.

Des découvertes qui ont eu le plus grand retentissement sur ses destinées, ont brillé, à diverses époques, sous le patronage d'un heureux empirisme ou des inspirations du génie.

---

(1) Boersch, ouv. cit., p. 14.

La thérapeutique, envisagée dans les instruments qu'elle met en œuvre, est en effet, de sa nature, essentiellement progressive. Barthez a très-bien dit, que la véritable doctrine de la science de l'homme « n'exclut aucune des » vues qui sont essentielles pour reconnaître, perfec» tionner et multiplier utilement, toutes les méthodes » que l'art de guérir peut embrasser dans le traitement » des divers genres de maladies (1). »

Agrandir ses moyens d'action et le champ de ses ressources, telle a été, dans tous les temps, la préoccupation des praticiens qui, pénétrés des principes d'Hippocrate sur les déceptions de l'expérience et les difficultés de l'art, ont cherché à proportionner les chances heureuses, au nombre et à la gravité des obstacles qu'ils étaient appelés à combattre.

XLV. Le quinquina est découvert : les fièvres intermittentes ordinaires cèdent, comme par enchantement, à l'efficacité fébrifuge de cette précieuse écorce.

Torti s'en empare, et l'oppose, avec la sagacité du génie pratique, à ces fièvres *pernicieuses*, qu'il appelle aussi *comitatæ*, qui mènent le malade à la mort, si la médication spécifique ne rallume, en temps opportun, la vie sur le point de s'éteindre (2).

---

(1) Nouveaux Elém., etc., T. I[er], p. 45.

(2) Torti, *Therapeutice specialis ad febres periodicas perniciosas.* — *Leodii*, 1821.

Medicus réfléchit sur tous ces faits. Placé en présence de certaines affections périodiques sans fièvre, dont la marche intermittente simule celle des véritables fièvres d'accès, il trouve, dans ce rapprochement, un témoignage de l'identité de l'élément affectif qui fait le fond de ces maladies, si diverses par leurs formes symptomatiques, et il attaque, avec succès, par le spécifique, sous le masque qui les déguise, ces *fièvres larvées* qui ne sont qu'une expression particulière de la *périodicité* (1).

C'est ainsi que la pratique s'avance dans des voies toujours plus larges, en mettant à profit, ici les inspirations heureuses des maîtres, ailleurs les leçons du hasard confirmées par l'expérience, et s'entourant, au lit du malade, d'agents plus puissants et plus nombreux.

XLVI. Mais les découvertes qui doivent tenir plus tard et dépasser même les promesses qu'elles font à leur naissance, semblent obéir à une loi fatale qui les soumet d'abord au baptême de la persécution et du martyre, pour sortir enfin radieuses de cette épreuve,

C'est, en effet, le propre des innovations qui renversent les routines établies, d'exciter, à leur apparition, les murmures de l'ignorance et les fureurs de l'envie : prélude

---

(1) Casimir Medicus, Traité des maladies périodiques sans fièvre. — Paris, 1790, trad.

menaçant d'une proscription brutale qui comprime pour quelque temps l'avènement de l'idée féconde. Qu'on nous permette d'en citer un exemple, que nous empruntons aux fastes de l'industrie : il a trait à l'hygiène des classes ouvrières, qui appelle à tant de titres les préoccupations de la philanthropie. Ajoutons qu'un pareil récit porte avec lui un grave enseignement.

XLVII. Jacquard, inventeur de cette admirable machine qui porte son nom, était fils d'un pauvre tisserand de Lyon. Privé forcément des bienfaits de l'éducation, il vécut de la vie de l'ouvrier, il en ressentit les privations et les douleurs : heureusement le fils de l'artisan se trouva être tout simplement un homme de génie.

Jadis les ouvriers tisseurs qui fabriquaient les étoffes façonnées, étaient comme fatalement condamnés, par la nature de leurs travaux, à des difformités et à des maladies graves que terminait une mort prématurée.

Ceux qu'on appelait *tireurs de lats*, se tenant debout à côté du métier, devaient constamment élever les bras au-dessus de leur tête pour saisir des cordons et les *tirer* en bas. L'écartement des pieds et le rapprochement des genoux, que ce travail rendait nécessaires, faisaient bientôt naître chez les enfants qui en étaient spécialement chargés, une incurvation difforme des extrémités

inférieures. Joignez à cela la fatigue écrasante qui accompagnait cette attitude si pénible et si constante, et vous ne serez point surpris, qu'épuisés dès leur jeune âge, ces malheureux offrissent de bonne heure tous les traits de la vieillesse, et conservassent à peine quelques lueurs d'intelligence.

L'invention de JACQUARD permit de supprimer les *tireurs de lats*, pour lesquels il avait ressenti dès son enfance une profonde pitié. Sa machine, simple comme toutes les œuvres du génie, fonctionne sans exiger de grands efforts de la part de l'ouvrier qui la met en jeu.

XLVIII. La classe des *tisseurs* doit donc à JACQUARD son émancipation physique et morale. Ajoutons que la hauteur des nouveaux métiers exige des ateliers plus spacieux, mieux aérés, plus accessibles au jour : conditions importantes qui tiennent leur place dans l'œuvre de régénération si bien menée à fin par ce grand homme (1).

Et pourtant ce mécanicien illustre, dont le génie avait si bien secondé le cœur, vit ses jours menacés par ceux mêmes que son admirable invention venait d'affranchir d'un travail abrutissant. Accusé de s'être vendu à l'étranger pour désorganiser la fabrique de Lyon, il fut

---

(1) *Voy.* VILLERMÉ, Tabl. de l'état physique et moral des ouvriers, T. II, p. 242.

à grand'peine arraché des mains d'une bande de forcenés, qui voulaient le jeter dans le Rhône. Il eut la vie sauve, mais il fut brûlé en effigie avec les débris de son métier.

Non loin du lieu où se fit cette triste exécution, s'élève aujourd'hui sa statue. Après les persécutions et le martyre, devait venir le jour de la justice et de l'apothéose!

XLIX. Tel a été le sort des découvertes médicales qui tiennent aujourd'hui la plus grande place dans les bienfaits de l'art. On gémit, quand on voit, dans l'histoire, cette meute d'esprits étroits ou pervers s'efforçant à l'envi d'éteindre la flamme de la vérité nouvelle qui vient luire sur la science.

Nous ne parlerons pas des persécutions qu'Harvey eut à subir lorsqu'il publia, après l'avoir méditée, pendant plusieurs années, sa découverte de la circulation du sang. Ce ne serait qu'un exemple de plus ajouté à tant d'autres, et nous envisageons surtout ici les innovations qui concernent la partie ministrante de la thérapeutique.

L'introduction de l'antimoine et du quinquina dans l'arsenal médicamenteux, eut à lutter long-temps contre le mauvais vouloir de la routine et du parti pris. Parmi les coryphées de cette opposition sans pudeur et sans trêve, figure, au premier rang, Gui Patin, que son

érudition ne sut pas préserver des écarts d'un esprit intolérant et frondeur. Tel était son acharnement, qu'il ne supportait pas qu'on prononçât devant lui le nom de ces substances antipathiques à son idiosyncrasie. La collection si piquante de ses lettres perdrait beaucoup, sans doute, si on en supprimait les diatribes acérées et les fureurs singulières qui traquent, presque à chaque page, ces malheureux médicaments ; mais sa mémoire se trouverait fort bien de leur suppression dans les souvenirs de l'histoire.

L. Lorsque Turquet de Mayerne et Lazare Rivière, tous deux professeurs à l'Ecole de Montpellier, mirent leur autorité et leur zèle au service de l'introduction des remèdes chimiques dans la médecine, ils eurent donc à les défendre contre les préventions défavorables qu'ils suscitèrent, et la répulsion long-temps triomphante qui en arrêta la propagation.

Astruc, parlant de ce grand fait, nous semble avoir parfaitement dépeint, en deux mots, l'esprit de l'Hippocratisme, et la manière dont il procède en présence de tous les perfectionnements de la science.

« Les médecins de Montpellier, dit-il, n'eurent garde » d'approuver ces remèdes en aveugles, comme les empi- » riques ; mais ils n'entreprirent pas non plus de les ex- » clure sans les avoir examinés ; ils les essayèrent avec

» prudence, et quand ils en eurent reconnu les vertus, » ils s'en servirent avec sagesse. Les ménagements qu'ils » gardèrent, dans cette épreuve, méritent de servir » d'exemple de la manière dont on doit employer les re- » mèdes nouveaux (1). »

Noble appréciation des tendances philosophiques qui animaient alors, comme aujourd'hui, notre Ecole! Grave enseignement à l'adresse d'une philosophie moins sage, qui se serait épargné, en suivant ces principes, bien des retours pénibles à l'amour-propre (2)!

LI. L'introduction des remèdes chimiques ouvrit, à la matière médicale et à l'art d'en utiliser les ressources, une ère nouvelle. Cet horizon, si heureusement découvert, devait s'agrandir rapidement sous l'impulsion de la chimie moderne, qui prodigue, à pleines mains, ces richesses précieuses.

---

(1) Mém. pour servir à l'hist. de la Faculté de méd. de Montp. — Paris 1767, N° 93.

(2) Telle est, en effet, la véritable méthode de vérification scientifique qui doit présider à l'appréciation des découvertes en médecine. Pour en bien comprendre la portée, nous ne saurions trop recommander la lecture du remarquable travail de M. le professeur Golfin, dans lequel ce point de philosophie hippocratique se trouve exposé avec autant de lucidité que de talent. (Voy. *Essai sur la méthode de vérification scientifique*, etc. — Montp. 1846.)

Cet élan, que Gui Patin et son Ecole rétrograde mettaient tant d'énergie à comprimer, à l'époque où la chimie, timide encore et incertaine dans sa philosophie, ne pouvait lutter avec avantage contre tant de mauvais vouloir, devait prendre une irrésistible impulsion, sous les auspices de la rénovation si brillante et si féconde de cette belle science.

Si nous avons refusé à la chimie le droit de se substituer à la médecine, nous n'en sommes pas moins disposé à l'admirer quand elle marche dans ses voies légitimes ; et quand nous la voyons à l'œuvre, pour accroître sans relâche les trésors de la matière médicale, nous ne mettons plus de bornes à notre reconnaissance.

La découverte des alcaloïdes végétaux, qui fournit, à la pratique, des substances médicamenteuses si énergiques et si faciles à manier, a ouvert, dans ce sens, une carrière qui s'est rapidement agrandie.

Il ne serait pas sans intérêt de parcourir les phases historiques de ces travaux, pour montrer, par quel enchaînement d'efforts, cette partie de la science pharmacologique a pu être amenée au point de perfection où nous la voyons aujourd'hui. Bornons-nous à un exemple.

LII. Les notions vraiment utiles sur la nature et les propriétés chimiques du quinquina, sont la résultante des savantes expériences de Fourcroy, de Vauquelin, de

Deschamps, de Westring, de Reuss, de Gomez, de Laubert, et enfin de MM. Pelletier et Caventou, qui résument toutes ces données dans leurs brillantes recherches.

Fourcroy analyse comparativement le quinquina de St.-Domingue et celui du Pérou, et s'efforce d'oxygéner le premier des deux pour lui donner les propriétés de l'autre.

Deschamps de Lyon trouve dans le quinquina un *sel cristallin à base de chaux*, qu'il veut faire envisager comme le principe essentiel de ses vertus.

Vauquelin signale l'acide *quinique*, et détermine la manière dont les bons quinquinas se comportent avec les réactifs, pour en déduire les moyens d'évaluer la qualité de ces écorces et la confiance qu'elles méritent d'inspirer.

Westring, appréciant dans le quinquina la propriété *taninante*, la présente comme la source de son efficacité médicamenteuse.

Reuss, chimiste de Moscou, s'attache à dévoiler les propriétés de la matière colorante du quinquina, qu'il désigne du nom de *rouge cinchonique*, et qui est, à ses yeux, un composé primaire distinct de tous les autres.

Gomez de Lisbonne obtient, sous forme cristalline, un principe particulier, qu'il regarde comme la source des vertus fébrifuges, et qu'il nomme *cinchonin*.

Laubert retrouve le *cinchonin* de Gomez, et enrichit

l'histoire chimique du quinquina de notions précieuses.

Enfin, plus récemment, MM. PELLETIER et CAVENTOU, reconnaissant au *cinchonin* de GOMEZ, qu'ils appellent *cinchonine*, les propriétés des alcalis, apprennent à l'extraire facilement du quinquina gris, retrouvent dans le quinquina jaune un alcali différent, auquel ils donnent le nom de *quinine*, et signalent cette *cinchonine* et cette *quinine* comme le principe actif et vraiment caractéristique du quinquina.

LIII. C'est ainsi qu'en suivant, pas à pas, l'évolution progressive de ces découvertes, l'histoire nous montre par quelle série de déductions, ouvrage du temps et des hommes, les acquisitions les plus utiles arrivent graduellement à leur summum de perfection. Elle nous fait comprendre tout le mal qu'ont fait à l'art ces oppositions de parti pris qui ont long-temps comprimé, à leur source, les efforts du génie, et ont prétendu renfermer le progrès dans les bornes étroites du passé. La postérité a justement flétri ces instincts rétrogrades et routiniers, qui n'ont fait que couvrir, du prétexte des intérêts de la science, les viles préoccupations personnelles dont ils étaient animés.

LIV. L'inoculation de la variole, qui, à la place d'un fléau indompté, substituait, presque à coup sûr, une

maladie discrète et bénigne, ne put, de long-temps, se faire pardonner le courage avec lequel elle conjurait, en les affrontant, les dangers d'un infaillible tribut (1).

Les résistances soulevées par cette découverte appelèrent à sa défense d'illustres champions.

LACONDAMINE apporta, au service de cette cause, toutes les ressources de son esprit et de sa dialectique. « La na- » ture nous *décimait*, s'écriait-il, l'art nous *millésime* », et il ajoutait le langage des chiffres à l'appui de ces encourageantes paroles.

TISSOT descendit aussi dans l'arène, et défendit, avec l'ardeur de la conviction, cette pratique salutaire, contre la tourbe acharnée de ses détracteurs. « Si l'on » eût inoculé, disait VOLTAIRE, vingt mille hommes, » morts à Paris de la petite-vérole, en 1723, vivraient » encore. Quoi donc ! Est-ce que les Français n'aiment » pas la vie ? Est-ce que leurs femmes ne se soucient » point de leur beauté ? En vérité, nous sommes » d'étranges gens ! »

---

(1) Une erreur historique assez répandue reproche au parlement de Paris d'avoir interdit l'inoculation. Son arrêt du 8 juin 1763 se borne à défendre *provisoirement* de la pratiquer *dans l'enceinte des villes et des faubourgs;* mesure bien plus sage, comme le remarque fort bien M. BOUSQUET, que les critiques dont elle a été l'objet. (*Voy.* Traité de vaccine, p. 160. — Paris 1833.)

Cette inexplicable répulsion réveilla donc dans l'âme de Tissot sa constante aversion pour les erreurs populaires. Il combattit une à une les objections spécieuses ou malveillantes qu'on opposait à la précieuse innovation ; il entoura sa bienfaisante influence des témoignages les plus entraînants. Son argumentation produisit plus qu'un bon livre ; elle fut encore une bonne action (1).

Bordeu voulut aussi faire justice des préventions trop générales qui proscrivaient l'inoculation, et qui se prévalaient, à bon droit, de l'opposition énergique d'un grand nombre de médecins. Mais, entraîné par l'ardeur de son esprit, il oublia trop souvent, dans les charmantes divagations de sa plume, l'apologie qui la lui avait mise à la main. Félicitons-nous, cependant, de trouver Bordeu au premier rang des défenseurs d'une grande découverte médicale, et de voir sortir, de ses nobles inspirations, un ouvrage admirable où brillent, à la fois, une connaissance approfondie des anciens, des vues neuves, dans le fond et dans la forme, sur les doctrines et les médecins célèbres, un style pétillant de verve et d'esprit, et au-dessus de tout cela, le désir d'être utile aux hommes (2).

---

(1) Tissot, l'Inoculation justifiée. — Paris 1775.

(2) *Voy.* Rech. sur l'hist. de la méd. ; édit. Richerand. T. I, p. 648 et suiv.

Mais l'inoculation revendiquait en vain ses droits par l'organe de ces habiles promoteurs : l'admirable invention subissait, pendant de longues années, la destinée commune. Chose singulière ! les maisons régnantes d'Angleterre et de France, qui se soumirent courageusement aux chances de l'opération, firent plus par l'autorité contagieuse de l'exemple, que n'auraient jamais pu faire les raisonnements les mieux combinés et les statistiques les plus savantes.

LV. La *vaccine*, ce don imprévu du génie, qui devait, en quelque sorte, reléguer, dans les souvenirs de l'histoire, ces horribles invasions de la variole qui décimaient périodiquement les hommes; la *vaccine* a soulevé, à son apparition, toutes les réprobations de la sottise et de la routine (1).

Le peuple, naturellement enclin à l'humorisme, ne pouvait croire que la dépuration qu'il voyait produire à la petite-vérole, et qui éliminait, selon lui, des principes antipathiques à la vie, pût être remplacée sans péril par l'insignifiante éruption de la vaccine.

Mais on voit avec douleur les médecins encourager ces

---

(1) La date de cette immortelle découverte doit être précieusement conservée dans l'histoire de la médecine. Jenner, qui la mûrissait depuis plusieurs années, la rendit publique en 1798, dans une brochure de 60 pages.

préjugés de l'ignorance. Ceux mêmes qui consentirent à admettre provisoirement la vertu préservative de la vaccine, firent un effrayant tableau des maladies qu'elle devait entraîner plus tard. Les plus nombreux traitèrent de chimère la découverte de Jenner, et la poursuivirent de leurs sarcasmes. Jenner avait pourtant médité, pendant vingt-cinq ans, sur les faits qui avaient été, pour sa pénétration, un trait de lumière. Il n'avait lancé son idée, dans le monde agité des médecins, qu'avec la certitude d'en assurer les droits, au nom de l'imprescriptible vérité. Mais comment croire qu'un médecin ignoré du comté de Glocester, avait pu découvrir, par la seule intuition de son génie observateur, une arme, fragile en apparence, qui devait pourtant terrasser le monstre redouté de la variole?

LVI. Aujourd'hui, heureusement pour la vie humaine, la vaccine a obtenu, dans l'art, ses titres définitifs de naturalisation. Parfois encore elle a dû soutenir le poids de quelques hostilités passionnées, qui ont cherché à jeter de la défaveur sur la véritable portée de sa vertu prophylactique. Elle a subi sans s'émouvoir toutes ces attaques. La science actuelle semble avoir asservi son pouvoir aux limites d'une durée temporaire : c'est dans ce sens, en effet, que concluent les innombrables documents recueillis pour éclairer cette question délicate. L'art accepte

ces nouveaux faits, il s'accommode à leurs exigences, et érige en précepte la nécessité des revaccinations. Toujours est-il que la vaccine, tant décriée à son entrée dans le monde, a enfin obtenu sa place définitive, et augmenté, par ses bienfaits sans cesse reproduits, les regrets qu'on éprouve d'avoir vu cette immortelle pratique si long-temps étouffée sous la pression des préjugés les plus absurdes et des préventions les plus stupides.

LVII. Quels enseignements devons-nous tirer des documents historiques que nous venons de rapprocher? L'esprit de l'Hippocratisme nous les suggère.

Accueillons les découvertes nouvelles sans parti pris, sans engouement comme sans froideur. Soumettons-les au contrôle d'une expérience impartiale. Jugeons-les à l'œuvre, quelles que soient leurs prétentions avouées, avec le désir sincère de faire bonne justice au droit. Ajoutons aux progrès de la veille les progrès du lendemain. Soumettons aux lumières du libre examen toutes les innovations vraiment dignes de ce nom ; n'en repoussons aucune, et ne prêtons jamais une oreille complaisante aux séductions intéressées de l'esprit de système.

Ne perdons pas de vue les leçons de l'histoire, songeons aux palinodies célèbres, et tâchons de mettre de l'unité dans toutes les parties de notre vie médicale. Acceptons, comme une loi fatale, la proscription qui

attend toute découverte à sa naissance, mais ayons assez d'indépendance et de fermeté pour n'en être pas complices. La voie de la vérité progressive est ouverte devant nous; pénétrons-y hardiment, mais sans forfanterie, et marchons à de nouvelles conquêtes, sous l'égide de la conscience. Montrons, enfin, que la bannière de l'Hippocratisme que nous suivons, abrite, sous son ombre, tous ceux qui cherchent de bonne foi la vérité médicale.

De nos jours ont surgi des découvertes du plus haut avenir, qui n'ont obtenu d'abord que le sourire de l'incrédulité et du dédain, mais qui ont fini par commander l'attention et fermer au moins la bouche aux détracteurs systématiques. Ceux qui s'étaient montrés dans l'origine les plus récalcitrants, sont devenus, plus tard, de fervents adeptes.

Epargnons-nous des rétractations qui froissent l'amour-propre; ne jetons pas l'anathème sur des hommes et des choses, devant lesquels, plus tard peut-être, l'inexorable vérité nous forcerait à courber la tête. Soyons enfin de notre siècle, mais soyons Hippocratistes, puisque ce mot veut dire: le passé, le présent et l'avenir de la science et de l'art, réunis dans une majestueuse et immuable unité.

Forts de ces assurances, soutenus par ces dogmes immortels, nous n'oublierons jamais, ainsi qu'on l'a si

bien dit, qu'il n'y a plus aujourd'hui, dans les sciences, de JOSUÉ possible, à qui il soit donné d'arrêter le soleil de vérité qui luit sur le monde !

LVIII. La troisième partie de ce Travail avait pour but de faire ressortir les services que la connaissance de l'histoire de la médecine rendait à la médecine elle-même, considérée comme art.

L'action de l'art concerne l'homme individuel ou l'homme considéré en société. Ce double point de vue nous a tour-à-tour occupé.

Nous avons vu l'Hippocratisme, fidèle à ses principes, puisant ses indications à toutes les sources, mettant en œuvre, pour les déterminer sûrement, toutes les données de l'observation.

Les systèmes, au contraire, ont été à la merci de leur exclusivisme. Le problème thérapeutique n'est et ne saurait être pour eux, qu'une face plus ou moins limitée du fait morbide.

Nous avons justifié ces assertions par une revue rapide des systèmes, envisagés au point de vue de la thérapeutique qu'ils prescrivent. Nous les avons jugés par leurs œuvres, sur les données de l'histoire passée ou contemporaine, et nous sommes toujours arrivé à cette conclusion : qu'en dehors de l'Hippocratisme, il n'y avait,

pour la thérapeutique logique des systèmes, qu'impuissance, erreur ou danger.

Dans l'énumération des services que l'histoire de la médecine avait rendus à l'art médical, nous ne pouvions laisser dans l'ombre la chirurgie, qui nous a paru, en effet, s'être heureusement ressentie, sous plusieurs rapports, du bienfait des connaissances historiques.

L'étude des constitutions médicales, qui tient une si grande place dans la thérapeutique, emprunte à l'histoire des données précieuses, qu'elle demanderait en vain à une autre source. Nous en avons dit autant de celle des grandes et petites épidémies, qui ont, aux divers âges, désolé le monde.

Tous ces rapprochements historiques n'ont servi qu'à faire éclater l'heureuse puissance de l'hygiène publique et de la civilisation, dont elle est la compagne, sur la fréquence et l'intensité des épidémies, sur le bien-être progressif des populations, et sur leurs améliorations physiques et morales, dans l'espace et dans le temps.

Enfin, nous avons dit un mot, en finissant, des découvertes qui ont, aux diverses époques, agrandi le domaine de l'art, des répulsions qu'elles ont soulevées à leur naissance; et nous avons tiré, des enseignements de l'histoire, cette conclusion générale: que les innovations

utiles devaient être acceptées sans réserve, après en avoir apprécié la valeur réelle, et qu'à l'Hippocratisme seul appartenait le droit de les rallier toutes sous les lois de sa vaste unité.

CONCLUSION.

La réponse à la question que nous avions à résoudre peut être résumée de la manière suivante :

La connaissance de l'histoire de la médecine rend à la médecine elle-même d'éminents services, quand elle procède sous la direction d'une saine philosophie.

Les avantages qui en résultent, sont principalement relatifs à l'appréciation des systèmes qui se sont succédé dans toutes les phases de ses annales.

Pour les juger avec impartialité et en estimer la véritable valeur, l'histoire nous donne, dans l'Hippocratisme, un critérium infaillible.

Ainsi envisagés, ils ont tous été utiles, puisque chacun a fourni sa part de données à la solution des problèmes médicaux.

Ils ont tous été nuisibles, puisqu'ils ont arbitrairement rétréci, au gré d'un principe exclusif, les notions fondamentales de la science et de l'art.

L'Hippocratisme seul plane dans des régions sereines, au-dessus de leurs agitations.

Seul, il embrasse, dans la perpétuité de ses dogmes, le passé, le présent et l'avenir de la médecine.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES MATIÈRES

Deuxième Partie.

Troisième Partie.

